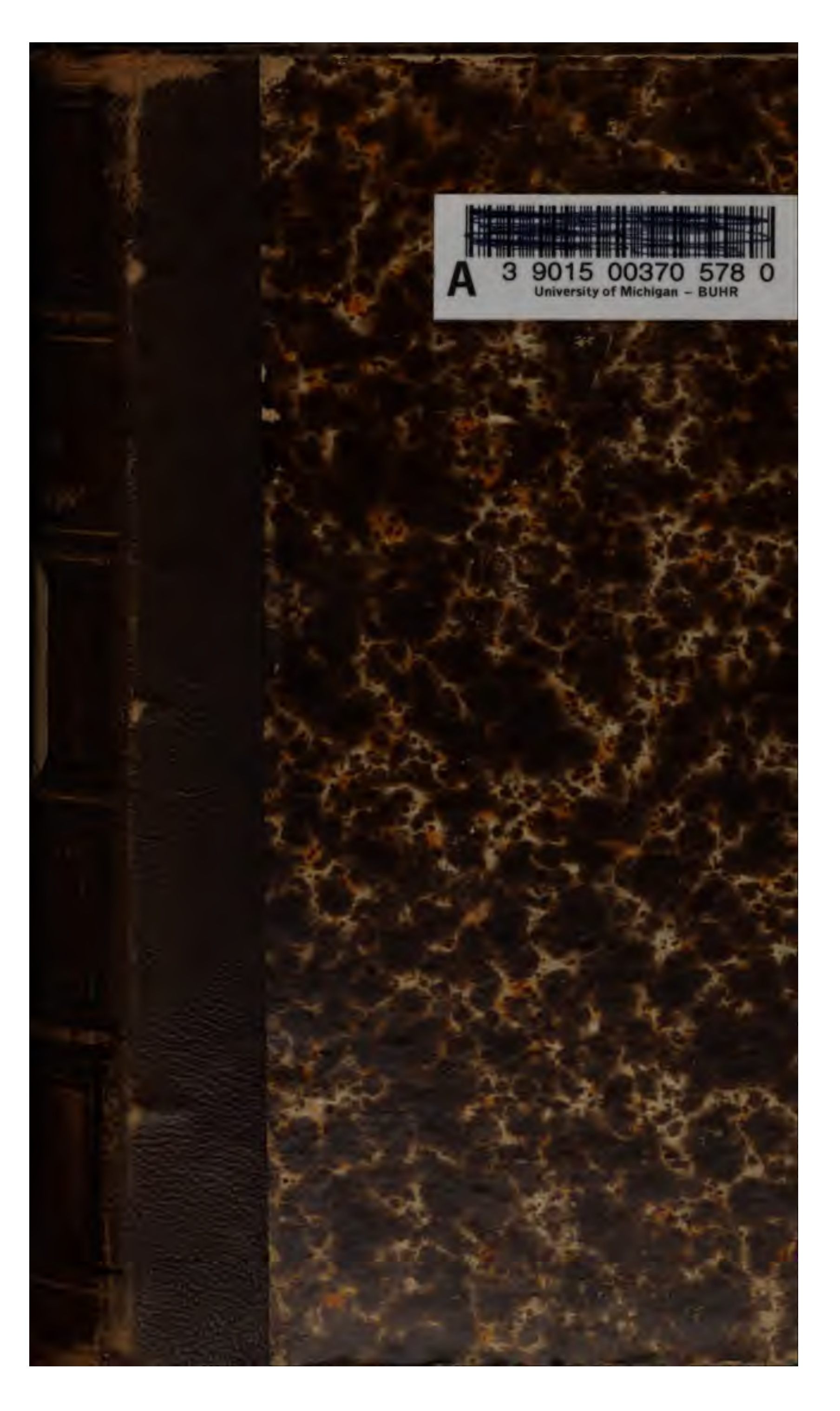
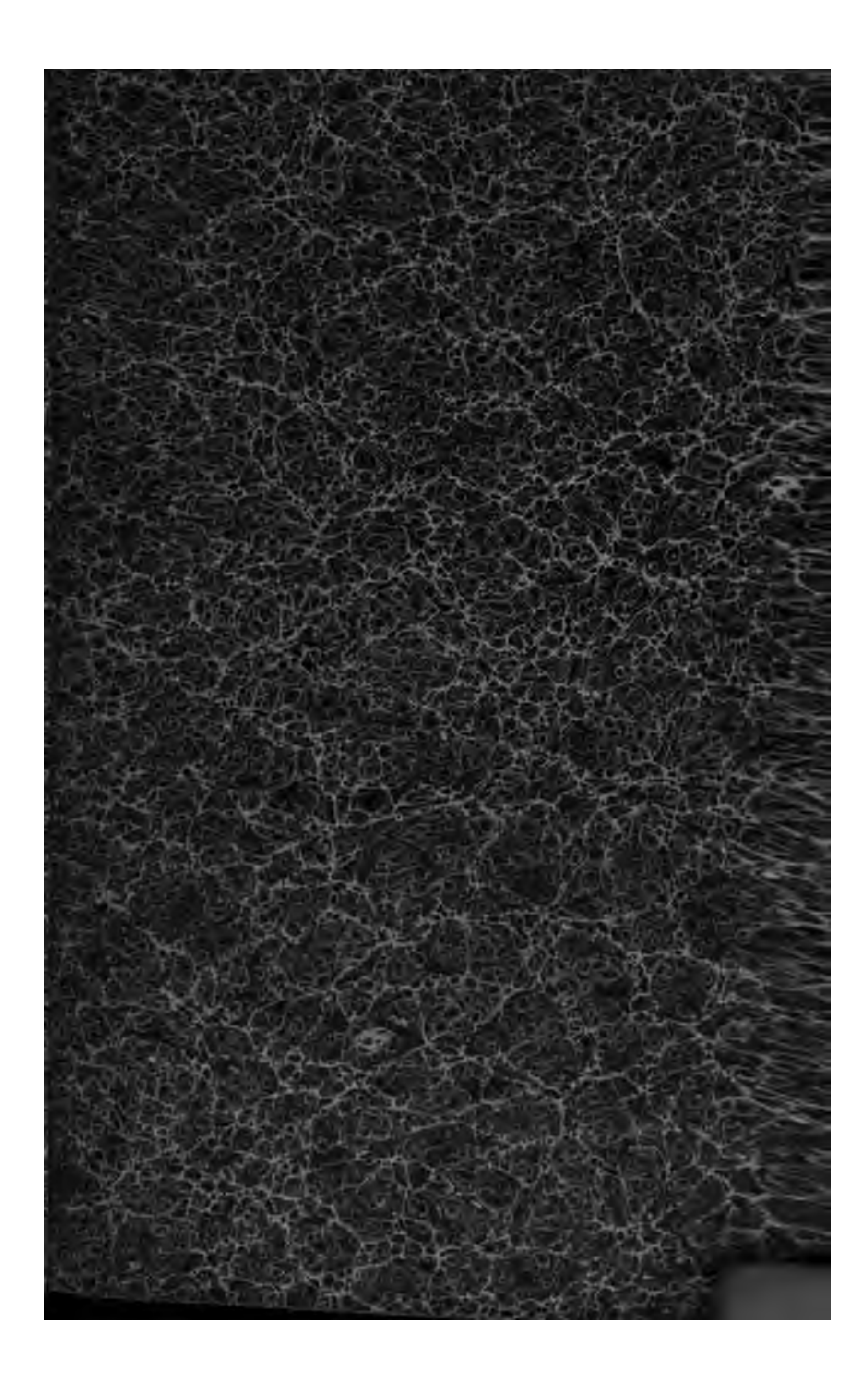

A 3 9015 00370 578 0
University of Michigan – BUHR


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS




LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P.THIEME

Hugo Thieme
[illegible] 10th '95

LES

BRETONS

PARIS. — IMPRIMERIE CLAYE ET TAILLEFER
RUE SAINT-BENOÎT, Nº 7.

LES

BRETONS

PAR

A. BRIZEUX

POÈME

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Deuxième Édition



PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-EDITEUR

12 GALERIE DE L'ODÉON

1848

A mon pays j'offre aujourd'hui, plus rassuré *, ce fidèle tableau de ses mœurs : sous cette histoire particulière, peut-être aussi l'on découvrira comme un ensemble de la vie humaine, ce fond éternel de toute poésie.

Ainsi, bien que consacré à un seul peuple, ce livre pourrait ailleurs éveiller quelque sympathie.

Faut-il dire que si j'ai exposé les origines de la Bretagne, et sa fin honorable après de longues résistances, puis évoqué ses prêtres, ses bardes et ses rois, de nos jours je devais montrer avant tout ce qui permet aux Bretons de porter encore le nom de leurs pères : les mœurs poétiques qui les font aimer.

Telles sont d'ailleurs les tendances générales, qu'un poëme entièrement historique serait en tous lieux impossible; non plus que les hauts faits de notre roi Conan, les exploits du roi Clovis ne seront désormais chantés.

Dans ces nouvelles conditions faites à l'art, heureux donc le chantre de mon pays! Ici, à vrai dire, point d'aventures étranges ni de passions outrées, mais toujours la naïveté et la profondeur du sentiment. Le roman n'est nulle part dans la vie simple et franche du Breton, mais la poésie, elle y est partout.

* 2e édit.

Quatre cantons principaux (ceux de Vannes, Tréguier, Léon et Cornouaille) ayant chacun, et avec une infinie variété, leur dialecte, leurs costumes et leurs usages, sont les lieux où se déploie cette vie à la fois stoïque, enthousiaste et religieuse.

Petit enfant, longtemps en robe, chanter seul dans la lande en gardant les bestiaux; vers douze ans, accourir par les chemins creux d'une lieue et plus au catéchisme; bientôt fleurir en de fraîches amours au milieu des Pardons, des luttes et des veillées, — amours qui, après la grande épreuve du tirage au sort, se termineront à l'église; — et, dès lors, tout au travail sérieux, élever dans les mêmes mœurs la jeune famille, puis ensevelir les grands parents : voilà les phases invariables et les mêmes pour tous de cette existence sévèrement réglée. Un pèlerinage lointain à Sainte-Anne-d'Auray ou à Saint-Jean-du-Doigt, quelque foire célèbre comme celle de Kemper ou de la Martyre seront les événements notables : mais le chant, les croyances, les traditions merveilleuses sauront bien animer de leurs couleurs riantes ou sombres cette apparente monotonie.

Tel est l'harmonieux ensemble qu'il fallait reproduire dans sa simplicité variée, afin que lisant ce récit on pût dire : « les choses se passent ainsi en Bretagne; cette histoire doit être vraie. »

Et même à ceux-là qui s'enorgueillissent mais souffrent au milieu d'une civilisation plus avancée, le calme de ces mœurs primitives, à mon sens, devait sourire; j'y croyais voir un intérêt sincère et durable. Aussi, ma crainte était

grande de ne pouvoir mener à terme cette douce mais laborieuse entreprise : tant j'avais à cœur d'offrir à ces esprits tourmentés un poëme heureux, si l'on peut dire, d'opposer aux pensées troublantes une œuvre qui rassérenne.

Ma tâche finie, c'est avec regret que je m'en sépare. La vie de mon peuple, celle de mes personnages était devenue la mienne. Si Daûlaz, le jeune clerc, son livre sous le bras, allait au pays de Vannes (mélancolique voyage!) se distraire des scrupules religieux de la blonde fille d'Hoël, j'aimais à le suivre au milieu des pierres druidiques de Carnac, dans les îles saintes du Mor-Bihan ; et, au retour, à trouver Anna et sa sœur Hélène plongeant un enfant malade dans l'eau bienfaisante de la fontaine. Guidé par le pâle vicaire, j'aimais à suivre le conscrit Lilèz et sa pieuse cousine sur les mers sauvages de Cornouaille, à prier avec eux dans les chapelles de Léon ; et, avant de clore ce long pèlerinage, à descendre dans ces abîmes, où, pour soulager les mineurs, soupirent le cor d'Arthur et la voix de la duchesse Anne. Puis, après les gens de la côte, ceux de la montagne et des terres ; les joyeuses fileries ou des luttes telles que l'antiquité n'en eut pas de plus vigoureuses ; l'agonie du fermier Hoël et le désespoir forcené de sa veuve ; enfin, le tumulte des foires, les combats des réfractaires ; et, avec l'intervention des Saints (car le merveilleux, ce rêve des poètes, s'offrait ici de lui-même) les fiançailles et les noces du clerc accomplies au chant des cornemuses et des bardes... Oui, tous les événements de cette épopée familière semblaient être autant d'événements qui m'étaient propres ; j'étais entré dans cette vie synthétique ; et, mêlant à ces jouissances réelles les jouissances de l'artiste, j'essayais sur les grèves, par les landes, sous les bois, dans les mon-

tagnes, de mouler sur tant de sites et de scènes diverses la forme ondoyante de mon poëme, et de faire jaillir un vers sain, loyal, né du sol.

Ce poëme, d'un genre franchement rustique, ne semble pas avoir d'antécédent parmi nous : ce serait là un titre, si ce qu'on voudra bien approuver dans cet ouvrage ne revenait au pays qui l'a fait naître. Jamais poëte n'eut sous la main plus abondante moisson de poésie.

Cependant, cette moisson, commencée dans le volume de *Marie*, il fallait la recueillir, avant qu'elle fût étouffée sous l'impitoyable niveau des idées modernes. A ceci j'ai mis tout mon zèle : dans l'avenir terne et glacé qui les menace, peut-être les miens sauront-ils s'en souvenir.

Déja même, hors de Bretagne, si ce livre se recommande par un fond général et humain, qui est de tous les temps et de tous les lieux, il pourra, je l'espère, exciter aussi quelque intérêt par cette vie de croyance, de sentiment et d'imagination ailleurs éteinte et disparue.

C'est que, ramené à son principe, ce poëme des Bretons pourrait s'appeler Harmonie.

Décembre, 1846.

PERSONNAGES.

CORNOUAILLE, ou PAYS DE KEMPER.

Le vieux Moal, curé.
Le Vicaire, né en Léon.
Le clerc Loïc Daulaz.
Armel, sa mère.
Hoel, fermier au hameau de Coat-Lorh.
Guenn-Du, sa femme.
Anna, Héléna, } leurs filles.
Le petit Nannic, leur fils.
Lilèz, leur neveu, conscrit.
Tal-Houarn, fermier de Ker-Barz, parrain de Lilèz.
Ronan, laboureur, détenteur des biens de Lilèz.
Le meunier Ban-Gor, joueur de bombarde (haut-bois). } Entremetteurs de mariages.
Le Tailleur, joueur de biniou (cornemuse). } Entremetteurs de mariages.
Alan, garçon de ferme.
Giletta, pauvresse.

PAYS DE VANNES.

Mor-Vran, marin de Carnac.
Nona, sa fille.
Un vieillard.
Pêcheurs de l'île d'Hœdic.

PAYS DE LÉON.

Le Vicaire.
Un patron de chasse-marée.
Habitants de Loc-Maria.

PAYS DE TRÉGUIER.

HERVÉ, tisserand au bourg de Lan-Leff.
JEANNE, sa femme.
La petite MANA, leur fille.
Le grand-père.
L'aveugle JEAN-LE-GUENN, chanteur ambulant.
Une vendeuse de prières.
DOUSSAL, saunier du pays de Nantes.
Un Gallois.

Pâtres, lutteurs, sonneurs de cloches, pilleurs de côtes, mineurs, mendiants, gendarmes, etc.

Druides, chefs de clans, bardes, saints de Bretagne, l'Ankou ou la Mort, la Fille-Jaune, lutins, etc.

CHANT PREMIER

LE PARDON

Entrée en Bretagne. — Prière. — Pardon et grand'messe en Cornouaille. — Loïc et Anna. — Anne Hoël est chargée de filer la Quenouille-de-Dieu. — Suite du Pardon. — Batterie entre un Cornouaillais et un marin du pays de Vannes. — Le clerc Loïc et son ami Lilèz interviennent. — Histoire des Pierres croisées, où l'on retrouve Anna et sa sœur Hélène. — Fin du Pardon. — Le vieux Hoël et les lutins. — Évocation.



LES BRETONS

CHANT PREMIER.

LE PARDON.

« J'entends au loin, j'entends les landes s'éveiller !
« Au murmure des flots lasses de sommeiller,
« Les paroisses d'Arvor veulent que je les nomme ;
« Merlin dans son tombeau triomphe d'un long somme:
« Dormez encor, Merlin ! O Bretagne, pourquoi
« Quand le monde inquiet partout marche sans loi,

« Pêcheurs, sur vos îlots, pâtres, sous vos ramures,
« Solitaires manoirs, pourquoi tous ces murmures?
« Où les prendre ces chants que vous me demandez?
« Silence, ô mers de l'ouest, l'esprit souffre, attendez! »
Au sortir de Paris, brasier qui toujours fume,
De mon cœur s'échappait ce cri plein d'amertume;
La Loire cependant m'entraînait sur ses eaux,
Et Nantes, la superbe, avec tous ses vaisseaux
M'apparaissait; bientôt vint cette lande immense
Où comme en un désert la Bretagne commence;
La rivière profonde, un men-hir isolé
Et l'idiome pur depuis l'Inde parlé :
La mer enfin, la mer! les chênes au vert sombre,
Près des champs de blé noir les hameaux couverts d'ombre;
Des pèlerins passaient leurs longs cheveux épars,
Et tout charmait mon âme, enivrait mes regards...
Le premier entre tous, ô vivante harmonie,
Si ma voix t'a chantée et si tu l'as bénie,
A ton appel nouveau j'accours; je redirai,
Avant qu'il meure aussi, cet ensemble sacré :

Ta couronne est tombée, antique souveraine !
Mais ta grâce rustique est si douce et sereine,
Que ces vers consacrés à tes humbles beautés,
Chers aux Bretons, ces vers seront partout chantés.

Dans la paix de mon cœur et dans son innocence,
(Car les simples de cœur ont aussi leur puissance)
Malade ou désolé, quoi que fasse le sort,
J'achèverai mon œuvre et serai le plus fort :
Mais bien souvent, Seigneur, quand la noire tempête
Élèvera ses flots au-dessus de ma tête,
Ainsi que le pêcheur près de sombrer, hélas !
Vers vous en gémissant je tendrai les deux bras ;
Mon Dieu, que votre oreille alors s'ouvre et m'entende :
Ma barque est si petite et la mer est si grande !

Commençons. Sur la mer ou dans les prés en fleurs,
Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs.

On célébrait la messe en l'honneur de la Vierge,
Dans un hameau de Scaer; sur chaque autel un cierge
Placé devant les Saints lentement s'allumait,
Et l'on sentait l'odeur de l'encens qui fumait;
Lorsque l'enfant de chœur se taisait au pupitre,
Suspendue en dehors au châssis d'une vitre,
Chantait une mésange, et sa joyeuse voix
Au-dessus de l'autel semblait l'hymne des bois.
On ouvrit le portail, et l'assemblée entière
Fit en procession le tour du cimetière.
Les croix marchaient devant; sur un riche brancard,
Couverte d'un manteau de soie et de brocart,
La Vierge de Coad-Rì suivait, blanche et sereine,
Le front couronné d'or comme une jeune reine;
Tous les yeux, tous les cœurs étaient remplis d'amour;
L'été du haut du ciel dardait son plus beau jour;
Les landes embaumaient et les châtaigniers sombres,
Penchés le long des murs, versaient leurs fraîches ombres
Sur ces heureux croyants qui chantaient : « *O pia !*
« *Ave, maris stella, Dei mater alma !* »

De retour dans l'église, à genoux sur la pierre,
Riche ou pauvre, chacun se remit en prière;
Car, en face de Dieu, ces gens-là, comme nous,
N'ont pas besoin de siége où poser leurs genoux;
Comme nous, orgueilleux, lorsqu'une pompe vaine,
Ou quelque ennui secret au temple nous ramène,
Au saint maître du lieu, surpris de les revoir,
Ils ne demandent pas de les bien recevoir,
Souhaitant qu'à l'autel le prêtre abrège l'heure,
Et tout bas regrettant l'aise de leur demeure.
Dieu vit dans leur église : en symboles pieux
Il s'explique à leur âme, il se montre à leurs yeux;
Du fond de leurs hameaux partis en long cortége,
L'été, sous le soleil, en hiver, sous la neige,
Ils viennent l'adorer, et, tous agenouillés,
Ils sèchent devant lui leurs vêtements mouillés. —

Le jour de ce Pardon, la grand' messe était belle.
Les voix montaient en chœur. Du bas de la chapelle

Les femmes doucement envoyaient pour répons
A l'éléison grec les cantiques bretons.
Les enfants, appuyés sur la rampe massive,
Admiraient tour à tour dans leur âme naïve
Le calice d'argent, et les hauts chandeliers,
Et les portraits des Saints adossés aux piliers.

A la Préface, avant le divin sacrifice,
Un jeune paysan qui chantait à l'Office,
S'approcha de l'autel où, comme un blond faisceau,
Pendait une quenouille avec chanvre et fuseau,
La prit, et rougissant, les yeux brillant de flammes,
Descendit dans la nef vers le côté des femmes.

On l'avait vù déjà, soucieux par instant,
Vers ce même côté se tourner en chantant;
Puis, les yeux ramenés lentement sur le livre,
Au milieu du verset oublier de poursuivre,
Et bien des assistants, témoins de tout ceci,
Vers le lieu qu'il cherchait se détournaient aussi,

Curieux de trouver cette cause imprévue
Qui toujours attirait et son âme et sa vue.

Loïc était le nom de ce modeste clerc :
Il portait un costume à la mode de Scaer,
L'habit court et brodé, la braie aux plis antiques,
Et tombant sur le dos les grands cheveux celtiques.

Il se fit sur ses pas un murmure joyeux.
Une fille en priant seule baissa les yeux :
« Anna, dit-il, voici ce que pour Jésus même
« Vous filerez chez vous avec un soin extrême ;
« Jeune fille, prenez la Quenouille-de-Dieu,
« Travaillez : Dieu paîra cette œuvre en autre lieu.
« Puis, dimanche prochain, votre tâche filée,
« Vous aurez soin d'offrir une autre quenouillée,
« Pour que l'autel toujours ait du chanvre et du lin,
« Et qu'une autre après vous file pour l'orphelin. »

De ces deux jeunes gens ainsi s'ouvre l'histoire,

Et des amours passés évoquant la mémoire,
J'ai souri, car mon cœur, qui se souvient de tous,
N'a pu trouver ailleurs un souvenir plus doux...
Mais déroulons aux yeux cette journée entière
Et donnons franchement l'ombre avec la lumière. —

La grand'messe finie et l'angélus sonné,
Aussitôt tout ce peuple humblement prosterné
Rajustant ses cheveux ou sa coiffure blanche,
Avide de grand air, sur la place s'épanche.

Ce Pardon, sans mentir, est le roi des Pardons,
Et la Cornouaille envoie ici tous ses cantons;
De pauvres, de chanteurs chaque sentier fourmille,
Vous entendez les sous sonner dans leur coquille;
Avec leurs grands fourneaux vingt tentes sont debout,
Et dans ses beaux habits la jeunesse partout :
Car, dès que se répand l'annonce d'une fête,
Cette heureuse jeunesse à s'y rendre s'apprête,
Mais ce n'est guère, hélas! pour honorer les saints

Qu'arrivent si fervents ses rapides essaims.

Oh! la foule charmante autour de la chapelle,
Et les tendres regards! — « C'est vous, la jeune belle?
« Si vous voulez des noix, ouvrez bien votre main.
« — Mes amis, venez voir au détour du chemin
« Une fille pleurant comme une Madeleine
« Et qui vend ses cheveux pour des rubans de laine.
« — A gauche, par ici! suivez-moi, venez tous!
« C'est une batterie entre des hommes soûls. »

Ah! comme ce torrent gronde, roule et tournoie!
Les femmes, les enfants sont bondissants de joie.

« — Lilèz, séparons-les. Verrons-nous sans bouger
« Comme des animaux ces hommes s'égorger?
« — Non, non, laissez finir entre eux cette bataille.
« Ils sont de même force, ils sont de même taille.
« —Place! —Recommencez. —Bruk, serre-lui le cou.
« —Monsieur, vous recevrez bientôt un mauvais coup:

« Ne connaissez-vous pas ce peuple et ses usages?
« – Hommes pleins de boisson, tuez-vous donc, sauvages! »

Pourtant deux jeunes gens, pareils à ces nageurs
Qui veulent pour autrui périr, hardis plongeurs,
Dans ces flots furieux entrèrent avec joie
Et sortirent vainqueurs, tenant chacun leur proie.

L'un de ces combattants était un étranger,
D'où cette rixe ardente et prompte à s'engager.
Ses habits rattachés, il dit au clerc : « Jeune homme,
« Je suis un franc marin, c'est Mor-Vran qu'on me nomme;
« Si jamais à Carnac vous veniez voir la mer,
« De s'ouvrir devant vous mon logis serait fier;
« Vous, qui m'avez sauvé de ces buveurs de cidre
« Pour qui tout habitant de Vanne est comme une hydre. »
Et serrant les deux mains de ce brave, il partit.

Mais Loïc avait là sa mère qui lui dit :
« N'avez-vous pas de honte? un clerc et presque un prêtre

« Avec des batailleurs en plein jour se commettre !
« A votre ami Lilèz laissez un tel combat ;
« A lui c'est son métier, puisqu'il s'en va soldat. »

Elle parlait ainsi, cette mère prudente,
Mais fière en elle-même et de son fils contente.
Les héros du Pardon quels furent-ils alors,
Sinon ceux qu'on a vus si vaillants et si forts?...

Trois femmes à genoux dans une lande verte,
Le reste de l'année oubliée et déserte,
Sur le bord d'un ruisseau trois femmes à genoux
S'occupent en priant à chercher des cailloux ;
Sur le courant béni bien d'autres à la file
Se penchent, remuant les graviers et l'argile,
Dans l'espoir d'y trouver un caillou vénéré
Où l'on voit en relief la croix de saint André.

Jadis un chef païen cria dans son délire :
« J'ai les croix en horreur et je veux les détruire ! »

Mais à peine la croix du bourg avait péri,
Que Dieu mettait son signe aux pierres de Coad-Rî.
Quelles douleurs du corps contre elles ne se brisent?
Pourtant la foi faiblit, les incrédules disent :
« Tombez du haut d'un arbre et cassez-vous le bras,
« Les pierres de Coad-Rî ne le sentiront pas. »

C'était pour en parer le blond Nannic, leur frère,
Qu'Anne et sa sœur Hélène, à côté de leur mère,
Cherchaient dans le torrent un talisman croisé;
Mais son lit ce jour-là paraissait épuisé.
Anne se désolait, aussi sa sœur Hélène,
Quand deux jeunes amis, la main ouverte et pleine,
Vinrent en souriant vers les charmantes sœurs,
Et leurs yeux semblaient dire : « Allons, prenez nos cœurs!
Aucune n'était sourde à ce muet langage,
Et ces pierres pourtant, (feinte et pudeur de l'âge)
Aucune n'en voulait; mais à peine l'enfant
Dans ses petites mains les saisit triomphant,
Que réclamant leur part de son trésor, chacune

Disait avec douceur : « Nannic, donnez-m'en une! »

Les vêpres, cependant, en l'absence du clerc,
S'étaient dites ; le ciel déjà brillait moins clair ;
On partait ; quand le son aigu d'une bombarde
(C'était vous, ô Ban-Gor, bon meunier, joyeux barde)
Retentit, et l'on vit courir à travers champs,
Courir à son appel filles et jeunes gens :
Car tous ces pieds légers préfèrent, sans reproches,
Le sonneur de bombarde au noir sonneur de cloches.
On eût fait bien des tours de bal si le curé,
Son vicaire avec lui, n'eût traversé le pré ;
Mais chacun, à l'aspect de ces fronts vénérables,
S'enfuit : les buveurs seuls n'en étaient plus capables.
Dieu ! quels flots de boisson leur gosier entonna !
Que de chansons ! quel bruit ! — Pour le père d'Anna,
Bien qu'il se crût l'œil sûr, le corps droit, le pied ferme,
Au grand jour seulement il revint à la ferme.
Eh ! comment, chers lecteurs, retrouver son chemin,
Lorsqu'un petit nain noir, l'ayant pris par la main

Méchamment le traîna durant la nuit entière
De taillis en taillis, de bruyère en bruyère?
A peine il se sentait sur ses pieds redressé,
Que le nain le faisait rouler dans un fossé.

Lutins malicieux, ô follets de Bretagne,
Qui depuis des mille ans jouez sur la montagne,
Assez rire la nuit des buveurs attardés,
Songez à vos périls, nains, et vous défendez!
Défendez, chevaliers, vos antiques murailles!
L'esprit nouveau s'abat et court dans la Cornouailles;
Nos Pardons vénérés un jour seront déserts,
Et vous, bardes, l'oubli s'étendra sur vos vers.
Aux fils des anciens Franks la Bretagne est rouverte:
Bardes et chevaliers, saints des vieux temps, alerte!
Arches des ponts, croulez! Poussez, bois défenseurs,
Et fermez tout chemin à ces envahisseurs!

CHANT DEUXIÈME

LES QUÊTEURS

La quête du vicaire. — Le clerc Loïc Daùlaz et deux Notables l'accompagnent. — Belle matinée de juin. — Arrivée et bonne réception chez Hoël. — Sa femme Guenn-Du et ses filles. — Travaux rustiques. — Viennent d'autres quêteurs. — Le taureau de Ker-Barz. — Ce que disaient à part deux jeunes gens. — Départ du village. — Confession de Loïc. — Retour au presbytère.

CHANT DEUXIÈME.

LES QUÊTEURS.

Un jour de la semaine après cette humble fête,
Le vicaire partit pour faire au loin sa quête.

Deux notables de Scaer, leur bâton à la main,
Décemment habillés, l'escortaient en chemin,
Et derrière eux Loïc conduisait par la bride
Le cheval qui suivait d'un pied boiteux son guide,
Comme s'il prévoyait qu'en retournant au bourg
Son double bât d'osier, le soir, serait plus lourd.

L'aube pointait, la terre était humide et blanche,
La sève, en fermentant, sortait de chaque branche,
L'araignée étendait ses fils dans les sentiers,
Et ses toiles d'argent au-dessus des landiers :
Première heure du jour, lorsque, sur la colline,
La fleur lève vers toi sa tige verte et fine,
Que mille bruits confus se répandent dans l'air,
Et que vers l'orient le ciel devient plus clair ;
Heure mélodieuse, odorante et vermeille,
Première heure du jour, tu n'as point ta pareille!

Ainsi tout s'animait : hommes, femmes, enfants
Sortaient de leur village et s'en allaient aux champs.
En passant, chacun d'eux saluait le vicaire.
Quelques-uns l'arrêtaient pour causer d'une affaire,
De leurs foins déjà mûrs, de la belle saison ;
Ils lui disaient aussi d'entrer dans leur maison,
Qu'il serait bien reçu ; puis, à chaque Notable,
Qu'un verre de bon cidre était prêt sur la table.

Bientôt, le soleil d'or parut. Son globe en feu
Embrasa devant lui l'espace vide et bleu ;
Sur la terre à longs traits il pompa la rosée,
Et quand toute sa soif enfin fut apaisée,
Des bords de l'horizon l'astre silencieux
Avec tranquillité s'éleva dans les cieux.
Alors tout fut chaleur ; les herbes et les plantes
Inclinèrent encor leurs têtes nonchalantes,
Et les quêteurs marchant au milieu des épis,
Penchaient comme eux leurs fronts par le hâle assoupis.

Sous les chemins boisés, fatigués de leur course,
Parfois ils s'arrêtaient, ou bien près d'une source
Qui coulait fraîchement sur un lit de cailloux ;
Car sans cesse on ne voit et l'on n'entend chez nous
Qu'eaux vives et ruisseaux, et bruyantes rivières ;
Des fontaines partout dorment sous les bruyères.
C'est le Scorff tout barré de moulins, de filets,
C'est le Blavet tout noir au milieu des forêts ;
L'Ellé plein de saumons, ou son frère l'Izôle

De Scaer à Kemperlé coulant de saule en saule,
Et de là pour aller ensemble à Lo'-Théa,
Formant de leurs beaux noms le doux nom de Léta ;
C'est l'El-Orn que la mer sale de son écume,
Et le triste Aber-Vrarh enveloppé de brume.
Dans le creux d'un chemin les deux vieillards assis
Sur les jours d'autrefois faisaient de longs récits,
Jours de troubles civils, de tourmente, de guerre,
Et que n'avait pu voir Loïc ni le vicaire.
Ceux-ci restaient pensifs ; le plus jeune pourtant
Semblait d'un autre soin distrait en écoutant ;
Et le jour du Pardon (peut-être on se rappelle),
Comme ses yeux cherchaient le bas de la chapelle,
Durant ces entretiens ses yeux à l'horizon
Vers la forêt du Lorh cherchaient une maison.
Puis, tous s'étant levés, de demeure en demeure
Ils s'en allaient encore à la quête du beurre :
Bien peu leur refusaient ; et souvent sur leurs pas
Eux-mêmes ils donnaient à ceux qui n'avaient pas.
Ils virent tour à tour Ker-Gôz et ses prairies.

Puis Ros-Zôz, le moulin aux collines fleuries,
Les terres du Moustoir et de Saint-Guennolé,
Et le hameau d'Hoël de ses arbres voilé. —

Les voici dans l'enclos, au milieu du village.
Là, sous un châtaignier ouvrant son beau feuillage,
Ils entendent le bruit des haches, des marteaux,
Et les coups des faneurs qui redressent leurs faulx.
Tous sont à l'œuvre. On scie, on façonne des claies,
Des fourches, ou des pieux pour soutenir les haies;
Anna file son chanvre, et rieuse avec tous,
Léna berce Nannic qui dort sur ses genoux :
« — Vraiment, vous aimez bien, Hélène, votre frère,
« Dit en entrant le prêtre; on vous dirait sa mère.
« — Ah! c'est notre bonheur, notre dernier enfant,
« Nous serons vieux ici le jour qu'il sera grand.
« Nous devons bien l'aimer. » La mère véritable
Tout aussitôt reprit d'une voix lamentable :
« Aimez-le aussi pour moi, pour votre père Hoël;
« Avant qu'il ait grandi nous serons dans le ciel. »

Et la mère se tut. La pieuse assemblée
Entendit ce propos et n'en fut pas troublée,
Ainsi que des chrétiens qui savent d'un cœur fort
Accueillir à son heure et la vie et la mort.

Hoël n'oublia point les antiques usages:
« Le ciel est tout en feu, dit-il, et les gens sages
« Viendront prendre avec moi le frais dans mon manoir.
« —Hoël! ferme ou château, plus d'un voudrait l'avoir:
« Une bonne maison, bâtie en pierre grise,
« Avec ses deux hangars au soleil bien assise,
« Et, comme dit son nom, bâtie au coin du bois.
« — C'est vrai, de père en fils ici nous sommes rois.
« Pourtant les sangliers y font la guerre aux hommes,
« Et, la nuit, les chevreuils viennent manger mes pommes.
« —Jésus Dieu! dit le clerc en entrant, le beau lit!
« Ma mère avait raison, chez Guenn-Du tout reluit.
« On pourrait se mirer dans vos bassins de cuivre.
« Ici tout sent la cire. Hé! n'est-ce pas un livre?
« — Oui, jeune homme, un gros livre, Anna le lit souvent.

« Dam ! nos sœurs de Kemper l'ont eue à leur couvent. »

Anne, sur le bahut, apporta du laitage,
Des crêpes de blé noir s'élevant par étage ;
Hélène aussi servit un grand morceau de lard ;
Et tous les serviteurs au régal prirent part :
L'âme du jeune clerc était pleine d'ivresse,
S'il ne lui parlait pas, il voyait sa maîtresse.

On finissait, quand Bleiz aboya tout à coup,
Comme il faisait toujours à l'approche du loup.
Lilèz courut au chien, et retenant sa chaîne :
« Les Tal-Houarn, nos parents, sont ici près du chêne,
« Ils ont pris le vieux loup ! — C'est bien, neveu Lilèz !
« S'ils veulent faire aussi leur quête, amène-les. »

L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
Les bestiaux tout le jour retenus dans la crèche,
Vont errer librement : au pied des verts coteaux
Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,

S'étendent sur les prés, ou, dans la vapeur brune,
Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.
Alors, de sa tanière attiré par leurs voix,
Les yeux en feu, le loup, comme un trait, sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse;
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent, tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux;
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente
Et hurlant, il se jette à leur gorge pendante;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser
Et des cornes toujours prêtes à le percer.
Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux promènent son corps mort:
Tel le loup qu'on voyait ce jour-là dans Coat-Lorh.

O landes! ô forêts, pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,

Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants?
Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare,
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

Au dessous de Ker-Barz, dans la prairie immense,
Qui courant vers l'Izôle, au grand chemin commence,
Le loup entra la nuit, et, son coup achevé,
Partit, repu de chair et de sang abreuvé:
Un taureau (pour le frère et l'ami qu'il regrette,
Quel homme ferait mieux que n'a fait cette bête?)

« Vient de trouver pour toi, dit-elle, un autre père !
« Que l'âme du premier veille sur celui-ci !
« Prends courage, garçon, laisse-moi seule ici.
« Quand tu seras curé je tiendrai ton ménage.
« Mon enfant, te voici l'appui de mon veuvage !... »

« J'ai fait ce qu'on m'a dit. Écolier studieux,
« Je n'ai point ménagé ma mémoire et mes yeux ;
« Dans notre classe sombre, à la fenêtre ouverte,
« Je regardais au loin briller la forêt verte,
« Et mon cœur se gonflait en écoutant l'appel
« De mes amis du bourg, Jéromic et Berthel ;
« Pourtant je reprenais ma tâche opiniâtre,
« Le savant écolier faisait taire le pâtre.
« Voilà pour le passé. Quant à mon avenir,
« C'est d'Anna de Coat-Lorh que je veux le tenir.
« Malheur, malheur sur moi dans ce monde et dans l'autre
« Si je quitte jamais mon habit pour le vôtre !
« Sur elle aussi malheur ! Je le dis sans détour :
« Dans le fond de son âme il est un grand amour. »

« — Ah ! Loïc ! te voilà comme en ton premier âge !
« Toujours, je te connus ainsi, doux, mais sauvage.
« Va, tu seras toujours le jeune mendiant
« Qui courait dans la lande et chantait en jouant !
« Retourne à tes bestiaux ! Plus sombre que ta vache,
« Partout ce front rétif briserait son attache.
« Renonce à mon habit, ne le profane pas.
« Mais malheur à celui qui règle mal ses pas,
« Il tombe un jour trempé d'une sueur amère,
« Et dans l'isolement il cherche en vain sa mère ! »

Le clerc pleurait beaucoup, lorsqu'ils virent soudain
La cour du presbytère et les murs du jardin.
Le curé sur sa porte attendait leur venue.
La lune en se levant avait percé la nue,
Et son disque, à travers les feuilles du hallier,
Pendait au bord du ciel comme un grand bouclier.

CHANT TROISIÈME

LES NOCES DE NONA

Aux Bretons sur leurs origines. — Une Noce au bourg de Carnac (pays de Vannes). — L'Oiseau prisonnier. — Arrivée d'un invité de Cornouaille. — Acclamations de son hôte Mor-Vran, père de la mariée. — Étonnement de Loic devant les pierres de Carnac. — Légende des Soldats de Saint Cornéli. — Nona délivre l'oiseau prisonnier. — Comment Anna Hoël reçut une lettre de son clerc. — Ce que celui-ci devenait.



CHANT TROISIÈME.

LES NOCES DE NONA.

Bretons, pour qui j'écris les amères angoisses
De deux amants de Scaer, cette fleur des paroisses,
Et qui dans ces récits simples et familiers
Retrouvez les tableaux de vos propres foyers,
O peuples de Léon, de Tréguier, de Cornouaille,
Avec tant de ferveur, vous, pour qui je travaille,
Gens de Vanne, écoutez comme des fils pieux,
Car je veux aujourd'hui parler de vos aïeux!

Hélas! leurs noms sont morts! sur le bord de la grève
Le dol-men tristement dans les sables s'élève.
Aucun barde à l'entour n'entonne de chansons.
La harpe suspendue aux portes des maisons,
Qui charmait de sa voix douce et mélancolique
Les voyageurs errant dans les bois d'Armorique,
La harpe a disparu. Notre terre est sans voix.
Nous ne savons plus rien des hommes d'autrefois.
O marins, laboureurs, ouvriers des peuplades,
Écoutez ces échos des divines Triades,
Que durant son exil aux pierres de Rhuis,
Chantait devant la mer Tal-iésin, fils d'Onis.
Dans les livres nourri, moi, je dois vous instruire ;
Au nom de vos aïeux c'est à vous de me lire :
Ainsi, parlons des morts; puis, aux fêtes de Scaer,
Avec vous j'irai voir les luttes en plein air.

Titans, Celtes, Bretons, de ruine en ruine
Comment donc remonter jusqu'à votre origine,
Race des premiers jours? Sous vos noms différents,

Comment suivre vos pas, hommes toujours errants?

La voix des temps passés ne dit point dans quel âge
L'ancien peuple de Haff quitta son doux rivage,
Ni par quel grand malheur ce peuple rejeté,
Loin de la Corne-d'Or, le Pays-de-l'Été,
Où Byzance florit plus tard riche et fameuse,
Se sauva vers le nord et sur la Mer-Brumeuse.
Une branche de gui brillait à leur drapeau.
Dans leurs barques d'osier recouvertes de peau
Ils voguaient, engourdis par les vagues glacées,
Et les côtes partout de neiges hérissées.
Hu-Cadarn les guidait durant ce triste cours.
Enfin, battus des vents, assaillis par les ours,
Au Pays-de-la-Mer que la langue celtique
Comme en ces jours lointains nomme encor l'Armorique,
Ils plièrent leur voile, et, Bretons et Kemris,
De ces hommes de l'Est nous sommes tous les fils.

César, char de terreur, c'est toi qui sur leur terre

Le premier fis rouler tes machines de guerre,
Et le sol labouré depuis ces deux mille ans
N'a pas encor perdu les lignes de tes camps!
La race chevelue humilia sa tête
Devant toi, dur vainqueur de la cité Vénète;
Mais l'effort fut pénible, et tu mis tes deux bras
Pour plier sous le joug ces enfants d'Hu-Ar-Braz :
Fils de Vénus, en vain tu criais vers ta mère!
Pour briser tes vaisseaux sur cette plage amère
Ils invoquaient aussi l'esprit de Dianà
Et les enchantements de Sein et de Monâ ;
Chaque soir, fermentaient sur la pierre cubique
Les herbages mêlés dans le vase mystique,
Et les vierges de Kéd dans les flots, chaque soir,
Renversaient en hurlant le Vase-du-Savoir :
La mer houlait, le vent coupait, hachait tes voiles,
Comme d'une araignée il emporte les toiles :
Maléfices puissants, rites mystérieux,
Ignorés de la plume, inconnus de tes yeux!

Mais, à son tour, voilà que semant l'épouvante,
Conan-Mériadec accourt de Trinovante,
Revêt la blanche hermine, et, premier de nos rois,
Plante dans Occismor l'arbre saint de la croix.
L'Armorique s'assemble et le Chef-Roi préside.
L'évêque Modéran, El-Hir-Bad le druide,
Défendirent leur dieu ; mais le Très-Inconnu
Fut vaincu par l'Esprit nouvellement venu.
La hache fit tomber ses vieux bosquets de chênes,
Son brasier s'éteignit ; les blanches Gallicènes
Pour la dernière fois montant sur le Gador,
Se coupèrent la gorge avec la serpe d'or.

Alors, pour recueillir le divin héritage,
Partout formant un cloître, ouvrant un ermitage,
On vous vit dans nos bois accourir par essaims,
Fils de l'Ile-de-Miel, fils de l'Ile-des-Saints,
Pôl, Malô, Corentin, vous, dont nos basiliques
Avec les noms sacrés vénèrent les reliques !
Tout fut soumis au Christ, et, signe triomphant,

La croix sanctifia la pierre du Peûlvan.

Mais de ces anciens jours, jours de grande mémoire,
Sans efforts revenons à notre simple histoire,
Car le sol a gardé ses antiques débris,
Et l'âme des aïeux anime encor les fils. —

Dans le bourg de Carnac, du portail de l'église
Dont les men-hir brisés ont bâti chaque assise,
Une noce aujourd'hui sort d'un air grave et doux.
Les hommes, les premiers, accompagnent l'époux.
Ce sont des laboureurs, des pêcheurs de la côte,
Et des marins aux traits hâlés, à la voix haute.
Comme sur leur navire ils marchent en roulant.
Puis, dans le goût de Vanne habillés de drap blanc,
Viennent les invités d'Er-Déven, ceux des îles,
Les gens d'Enn-Tell; et tous se placent sur deux files
Afin de voir passer entre ce double rang
La gentille Nona, la fille de Mor-Vran.
Mais Nona dans l'église, à genoux sur la pierre,

S'oubliait et disait prière sur prière.

Eux cependant, le front au soleil découvert,
Ils regardaient au loin briller l'Océan vert,
Et du côté de l'Est, sur leurs landes stériles,
Les immenses men-hir, ces géants immobiles.

Silence! la voici! Lentement, lentement,
La voici qui s'en vient vers l'époux son amant;
Et derrière elle aussi cent vierges d'Armorique,
Avec les yeux baissés et d'un air si pudique,
Qu'à les voir s'avancer sous leurs coiffes de lin
Du linon le plus blanc et du fil le plus fin,
Vous diriez, à les voir si calmes, des novices
Sortant de leur chapelle à la fin des offices;
Ou plutôt, dans Carnac (tant sur nos bourgs chrétiens
Semble planer encor l'ombre des dieux païens),
De la blanche Corric on dirait les prêtresses,
Alors qu'au mois d'Even, durant les sécheresses,
Pour contraindre la pluie à descendre du ciel,

Elles allaient, le soir, cueillir la fleur de Bel,
Et parmi les rochers, les ronces, les décombres,
En regardant la terre erraient comme des Ombres.

De gais enfants du bourg, tenant un arbrisseau,
Sont devant le portail ; sur l'arbre est un oiseau :
Il faut que Nona prenne et lance dans l'espace
Ce prisonnier du ciel qu'un ruban rouge enlace :
Symbole délicat dont le sens est caché
Et que l'esprit flétrit sitôt qu'il l'a touché.
Avec ses ciseaux fins déjà la jeune belle
S'approche, et le bouvreuil sautille et bat de l'aile ;
Quand Mor-Vran pousse un cri de joie, et vers la mer
Un étranger s'avance en habit de Kemper,
Ses cheveux dénoués, et ses immenses braies
D'une ceinture en cuir sortant à mille raies.

« —Loïc ! c'est vous, enfin ! Depuis trois jours, Daûlaz,
« Je regardais la route et vous n'arriviez pas.
« Je disais : Le saunier aura perdu ma lettre

« Ou le vieux matelot est oublié, peut-être.
« Enfin, Dieu soit loué !... Vous, sachez, mes amis,
« Qu'un jour, passant à Scaer, des buveurs du pays
« S'étaient rués sur moi, quand ce brave jeune homme
« Me sauva sous les pieds de ces bêtes de somme.
« Place à lui ! je lui dois une place d'honneur. »

« — Votre lettre, ô Mor-Vran, m'a rempli de bonheur.
« J'étais triste ; le prêtre à qui s'ouvre mon âme
« Déjà n'espérait plus d'en rallumer la flamme ;
« Mais, sur votre billet, il m'a dit de partir.
« Cheminant jour et nuit, depuis lors, sans mentir,
« J'ai vu bien des forêts, des landes, des villages,
« Ce matin, me voici près des vagues sauvages ;
« Excusez si mes yeux sont dans l'étonnement,
« Et si, venant de loin, je parle étrangement.
« Mais, vous mêmes, pourquoi ces immenses bruyères ?
« Et pourquoi vivez-vous dans ces forêts de pierres ? »

Le nouveau marié répondit : « Écolier,

« Votre accent, il est vrai, nous est peu familier;
« Mais, comme vos habits, si vos discours sont autres,
« Les penchants de nos cœurs, je le crois, sont les vôtres.
« Soyez le bienvenu! Quant à tous ces rochers,
« Ils font l'étonnement de bien des étrangers.
« Un savant nous a dit qu'aux temps païens, des prêtres
« Couchaient sous ces granits les guerriers nos ancêtres.
« Sous chaque pierre un corps repose enseveli,
« Pourtant nous les nommons Soldats-de-Cornéli.
« Écoutez : les soldats de deux rois idolâtres
« Poursuivaient notre saint déjà l'ami des pâtres,
« Et sur un chariot traîné par de grands bœufs
« Le bon vieux Cornéli se sauvait devant eux;
« Or, voici que la mer, terrible aussi, l'arrête;
« Alors, le saint prélat, du haut de sa charrette
« Tend la main : les soldats, tels qu'ils étaient rangés,
« En autant de men-hir, voyez! furent changés.
« Telle est notre croyance, et personne n'ignore
« Que le patron des bœufs c'est ici qu'on l'honore :
« Aux lieux où la charrette et le saint ont passé,

« Le froment pousse encor plus vert et plus pressé.

« — Bien ! repartit le clerc, Dieu vit dans cette histoire,
« Et tous les cœurs bretons sans peine y doivent croire.
« Mes hôtes, à présent, dirigez mes deux yeux
« Vers celle-là qui fait votre orgueil, jeune et vieux.
« Je cherche autour de nous quelle est la plus gentille :
« Montrez-moi votre femme, amis, et votre fille. »

Les traits du vieux marin brillèrent, et l'époux,
S'il eût été moins fier, certe, eût été jaloux.

Des filles, des enfants, tous les gens de la fête
Environnaient Nona ; l'un d'eux, à pleine tête,
Criait : « Nona ! sauvez, sauvez le prisonnier ! »
Le bouvreuil tout tremblant sautait sur l'épinier.
Du bout de ses ciseaux enfin la jeune belle
Coupe le lacet rouge, et l'oiseau, d'un coup d'aile,
L'oiseau, comme l'éclair, remonte vers les cieux ;
Et les petits enfants, avec des cris joyeux,

Appelaient, appelaient le bel oiseau volage
Qui déjà, roi des airs, chantait dans un nuage.

Ces choses-là, Daûlaz les vit en arrivant,
Et bien d'autres encor qu'on observe en rêvant
A l'âge où l'âme est tendre, et quand l'œil étincelle;
L'inquiet voyageur les écrivit à celle
Qui remplissait son cœur de troubles et d'ennuis,
Hélas! et le forçait de quitter le pays. —

Or, sous ce tertre, assise à l'ombre des broussailles,
Que lit la jeune Anna, la vierge de Cornouailles?
Pour son frère malade, auprès de son hameau
Elle avait ramassé quelques fleurs de sureau,
Et rentrait au logis, quand l'homme de la poste,
Une lettre à la main, dans un sentier l'accoste.
Alors, la jeune Anna, sans trop de vanité,
Dut sourire en voyant ce papier cacheté;
Puis, assise à l'écart, sur la pelouse verte,
Quand elle eut cette lettre en ses deux mains ouverte,

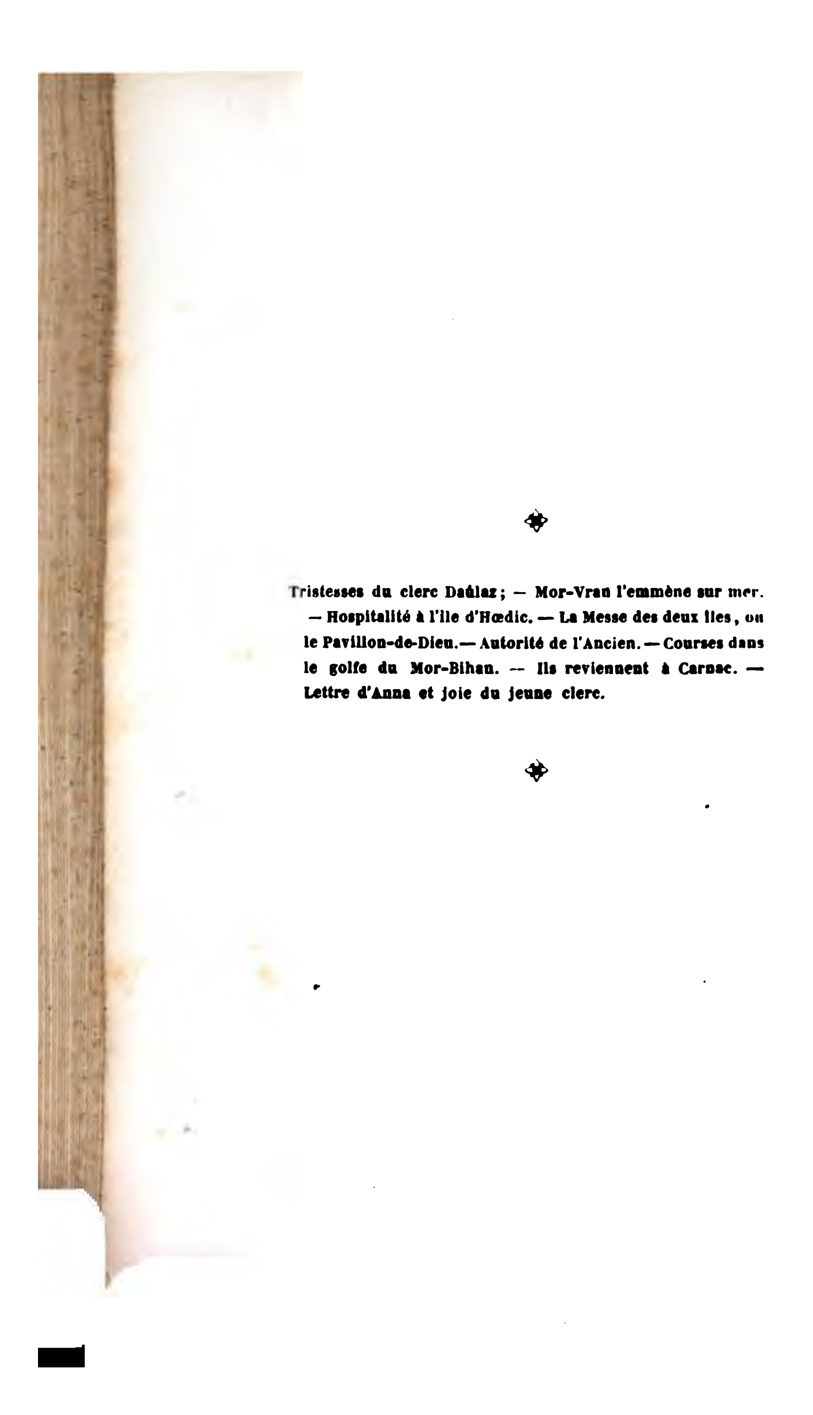
Certe, elle dut bénir Kemper et son couvent
Où l'esprit s'illumine et devient si savant
Que les mots les plus fins elle les pouvait lire :
« Qui songe à moi, dit-elle, et qui peut donc m'écrire? »
La rougeur sur le front elle l'apprit bientôt,
Et sa main referma la lettre au premier mot !

Mais, plus tard, ce billet d'amour et de tristesse,
Comme Anna le lisait, le relisait sans cesse!
Attendant toujours l'heure où, seule à la maison,
Libre, elle pût écrire à ce clerc sans raison.

Lui, cependant, l'œil morne et baissé vers la terre,
Parmi les saints rochers il errait solitaire,
Il calculait leur poids, mesurait leur longueur,
Occupant son esprit pour distraire son cœur;
Déjà sur son passage on causait à voix basse,
Et plus d'un n'eût osé le regarder en face,
Quand sur un grand dol-men tristement appuyé,
Pensif, il s'arrêtait comme pétrifié.

CHANT QUATRIÈME

LES ILES.



Tristesses du clerc Daûlaz ; — Mor-Vran l'emmène sur mer. — Hospitalité à l'île d'Hœdic. — La Messe des deux îles, ou le Pavillon-de-Dieu. — Autorité de l'Ancien. — Courses dans le golfe du Mor-Bihan. — Ils reviennent à Carnac. — Lettre d'Anna et joie du jeune clerc.

CHANT QUATRIÈME.

LES ILES.

Non, celui que l'amour a rempli de sa flamme,
En changeant de pays ne change point son âme !
Plus il marche, et souvent plus il aigrit son mal,
Celui-là dont le sang roule un germe fatal,
Le mal intérieur paraît sur son visage
Et partout d'un œil triste on le suit au passage :
De même un amoureux : partout et sans repos
Il emporte la flamme attachée à ses os;

Et ceux qui de son mal ont tant souffert eux-même,
En le voyant passer, disent : « Ce jeune homme aime ! »

Le sombre Cornouaillais ! toujours seul, un matin,
Il regardait la mer houler dans le lointain,
Jusqu'à ses pieds bondir, et ses folles pensées
Se mêlaient à ces jeux des vagues insensées.
Or, son hôte Mor-Vran, qui l'aimait comme un fils,
Vit ses pas sur la grève et les avait suivis :
« Çà, dit le vieux marin, qu'est-ce donc ? à votre âge,
« Tous mes jours se levaient, se couchaient sans nuage.
« Ma fille s'inquiète. Elle m'a dit hier :
« Cet étranger s'ennuie, emmenez-le sur mer !
« Que vous semble, Daûlaz ? vous voyez cette zone,
« L'isthme de Kiberon couvert de sable jaune :
« Nous raserons ses bords ; vous verrez en passant
« Se dresser des rochers jadis rouges de sang ;
« Puis, louvoyant au loin, si la mer est facile,
« Chez mes anciens amis, nous irons d'île en île.
« C'est tout un monde à voir, car, dans le Mor-Bihan,

« On compte autant d'îlots qu'il est de jours dans l'an.
« — Eh bien, partons, Mor-Vran, dit le clerc de Cornouaille,
« Et que mon âme en deuil sur la vague tressaille!
« Où vous irez j'irai, sans demander pourquoi.
« Si je vous ai sauvé, vous-même sauvez-moi. »
Il disait, et déjà voyant tout proche un groupe
De pêcheurs, le marin hélait une chaloupe. —

Une chaîne d'îlots ou de roches à pic
De Saint-Malo s'étend jusqu'à l'île d'Hœdic :
Iles durant six mois s'enveloppant de brume,
De tourbillons de sable et de flocons d'écume.
Des chênes autrefois les couvrirent, dit-on,
Chaque foyer n'a plus qu'un feu de goémon.
Parfois, derrière un mur où vivait un ermite
Dont le vent a détruit la cellule bénite,
Derrière un mur s'élève un figuier pâle et vieux,
Arbre cher aux enfants, seul plaisir de leurs yeux.
La tristesse est partout sur ces îles sauvages,
Mais la paix, la candeur, la foi des premiers âges ;

Les champs n'ont point de borne et les seuils point de clé,
Les femmes d'un bras fort y récoltent le blé ;
De là sortent aussi sur les vaisseaux de guerre,
Les marins de Bretagne effroi de l'Angleterre.

Lorsqu'à l'île d'Hœdic aborda sans malheurs
Avec ses étrangers la barque de pêcheurs,
Le premier qui les vit, accourut sur la côte,
Disant avec douceur : « Prenez-moi pour votre hôte ! »
Un autre, survenant, ajouta : « Demain soir,
« A mon feu de varech vous viendrez vous asseoir.
« Dans cet îlot pierreux qu'à grand'peine on défriche,
« Pour vous garder longtemps aucun n'est assez riche ;
« Mais chez chacun de nous venez loger un jour,
« Et nos trente maisons s'ouvriront tour à tour :
« Ainsi, connu de tous en quittant ces rivages,
« Vous aurez des amis dans nos trente ménages. »

Puis, pour mieux honorer leur venue en ces lieux,
L'Ancien, le chef du bourg, voulut boire avec eux ;

Il les mena lui-même à la cave commune;
On servit à chacun sa mesure, rien qu'une :
Ainsi le commandait la règle, et ce qu'on prit
Au mur de la maison par le Chef fut inscrit.

Car telle était cette île avec ses mœurs austères
Mais douces, et Loïc, cet habitant des terres,
Admirant ces cœurs purs, ces fronts calmes et sains,
En lui-même disait : « Suis-je au pays des Saints? »
Pour Mor-Vran, le marin, il était à la fête :
Il parlait de longs cours, de pêche, de tempête.

C'était un samedi. Le lendemain, voilà,
Dès qu'au soleil levant la mer se dévoila,
Que tous les gens d'Hœdic, enfants, hommes et femmes,
Se tenaient sur la grève à regarder les lames :
« — Ah! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
« Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor! »
Ensuite ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
« — Ceux de Houad sont heureux, ils ont toujours la messe! »

Et, sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux.
« — A genoux ! dit soudain le Chef, voici qu'on hisse
« Le pavillon de Dieu, c'est l'heure de l'office. »
Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
Ces femmes, ces enfants, priant le long des flots ;
Mais comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,
Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile,
Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait,
Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait.
Ingénieux appel ! par les yeux entendue,
La parole de Dieu traversait l'étendue ;
Les îles se parlaient, et, comme sur les eaux,
Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux !

« — Hélas ! disait le soir, au seuil d'une chaumière,
« Le jeune homme étranger, votre île hospitalière,
« Votre sainte maison, demain nous la quittons !
« Regrettez-nous un peu, nous qui vous regrettons.
« Ou bien, pour quelques jours quittez ces lieux saumâtres,

« Et venez avec moi voir le pays des pâtres,
« Dans les herbes des prés courir les gais ruisseaux,
« Et les chênes verdir, et chanter les oiseaux. »
Le pêcheur répondit : « Chacun a son asile,
« Le pâtre a ses vallons et le pêcheur son île ;
« Ce terrain sablonneux où tout semble languir,
« La faim, la seule faim nous en ferait sortir ;
« Sur les vaisseaux du roi, mornes, l'âme abattue,
« Ce n'est pas le canon seulement qui nous tue. »

Or, comme en leur bateau montaient les voyageurs,
D'autres rentraient au port, et, parmi ces pêcheurs,
On eût dit une rixe à leurs cris, leurs reproches,
Tandis qu'ils déchargeaient leurs filets sur les roches.
L'Ancien fut appelé : « Je prétends, dit l'un d'eux,
« Que ce lot me revient, jugez entre nous deux. »
Alors, le bon vieillard, sans que nul l'en empêche,
Avec autorité fait les parts de la pêche :
Dans ses décisions il ne fut rien changé
Et tout ce qu'il jugea fut trouvé bien jugé.

Il est maître et seigneur par le droit de son âge,
Comme le plus ancien on le croit le plus sage...

Ils n'ont point tous péri les fruits de l'âge d'or
Et le barde inspiré sait les trouver encor !
O candeur, équité, fleurs mortes dans les villes,
De vos fraîches senteurs vous embaumez nos îles :
Perles blanches du cœur, comme celles des mers,
Vous aimez à briller près des gouffres amers !

Que l'âme de Loïc, âme toujours en peine,
De ce séjour de paix sorte au moins plus sereine,
Partout, chemin faisant, allégeant son ennui
Et plus calme demain qu'elle n'est aujourd'hui ! —

Mais quand ces deux amis, dans l'ardeur des voyages,
Vont sur le Mor-Bihan sonder toutes les plages,
Faudra-t-il, avec eux errant de flot en flot,
Suivre le jeune clerc et le vieux matelot?
O sombre Gâvr-Iniz, voici que dans ton antre

Le couple voyageur, armé de flambeaux, entre ;
Et sur tes murs sculptés, runes mystérieux,
Ils promènent longtemps et les mains et les yeux.
Vous, antique Belle-Ile, Enn-Arh dépouillé d'ombre,
Ilur plongé dans l'eau, rescifs, îlots sans nombre,
Vous les voyez baisser leur voile; et toi, Rhuis,
Sur les six corps de Saints dormant sous tes parvis
S'agenouiller ! Rhuis, terre trois fois sacrée
Qu'enivrait Tal-iésin de sa harpe inspirée,
Où pleurait Abeilard, où la terreur des rois,
Gildas, faisait gronder les foudres de sa voix !...
Enfin, quittant la mer, ils vont en caravane
Dans la ville des ducs, l'antique et noble Vanne.

Là s'arrêtait leur course, et le fruit de l'oubli,
Le clerc en voyageant ne l'avait point cueilli. —

De retour à Carnac sur ses anciennes grèves,
Au murmure des flots il reprenait ses rêves,
Lorsqu'un soir, en rentrant, il voit dans son logis

Une lettre briller sur le buffet de buis,
Une lettre à son nom ! Ah ! comme vers la porte,
Pour la lire à l'écart brusquement il l'emporte,
Tout brûlant de savoir si par quelque regret
A sa plainte touchante enfin on répondrait !

Mais, faiblesse du cœur, terreurs qu'un rien redouble !
Sur ce papier ouvert déjà son œil se trouble :
Il semble redouter ce qu'il désirait tant,
Et ce qu'il redoutait il le lisait pourtant.

« —Votre lettre est bien sombre, ô jeune homme ! bien somb
« Aux lieux où vous passez on vous prend pour une Ombre.
« Loïc, c'est que l'amour, s'il ne va point vers Dieu,
« Laisse ceux qu'il atteint tout noircis de son feu ;
« Et la science aussi nous leurre sur sa trace,
« Pareille à l'herbe d'or qui brille, puis s'efface.
« Pourquoi donc, pauvre clerc, errer loin de chez nous?
« Pour calmer votre cœur, Daûlaz, que cherchez-vous ?
« Revenez ! N'ouvrez pas vos yeux à tant de choses.

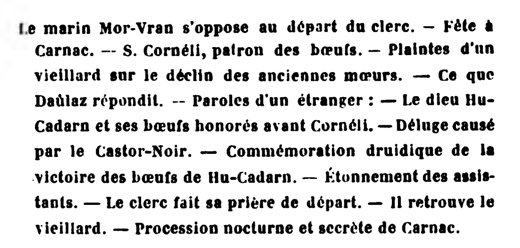
« La paix ne peut rester qu'en des âmes bien closes.
« Où triste vous passiez vous reviendrez content.
« Jour et nuit, votre mère en priant vous attend,
« Car plus elle vieillit et plus elle vous aime :
« Jeune homme! revenez! Je vous le dis moi-même. »

Lorsque l'ami d'Anna rentra dans la maison,
Les yeux et tous les traits de l'amoureux garçon
Brillaient, et ses cheveux autour de son visage
Frissonnaient comme autour d'un bouleau son feuillage.
Le voyant si joyeux, le vieux marin sourit.
Et Nona qui lisait au fond de son esprit :
« Daûlaz, vous avez donc quelque bonne nouvelle?
« Lui dit-elle en filant. — Oui, dà! l'on me rappelle.
« Pardonnez, reprit-il en leur tendant la main,
« Je suis heureux, pourtant je vous quitte demain. »



CHANT CINQUIÈME.

CARNAC.



Le marin Mor-Vran s'oppose au départ du clerc. — Fête à Carnac. — S. Cornéli, patron des bœufs. — Plaintes d'un vieillard sur le déclin des anciennes mœurs. — Ce que Daûlaz répondit. — Paroles d'un étranger : — Le dieu Hu-Cadarn et ses bœufs honorés avant Cornéli. — Déluge causé par le Castor-Noir. — Commémoration druidique de la victoire des bœufs de Hu-Cadarn. — Étonnement des assistants. — Le clerc fait sa prière de départ. — Il retrouve le vieillard. — Procession nocturne et secrète de Carnac.



CHANT CINQUIÈME.

CARNAC.

Tous les men-hir luisaient sous le soleil levant,
La bruyère jetait ses doux parfums au vent,
Et, le long des bateaux amarrés au rivage,
La baie avec amour roulait son flot sauvage.

Par ce beau jour, pressé de rentrer au canton,
Le jeune Cornouaillais s'arma de son bâton:
« — Adieu, digne Mor-Vran, et vous, sa chère fille,
« Nona, ma sœur, adieu! le jour se lève et brille,

« Je veux à son coucher dormir loin de chez vous :
« Mais que d'amis je laisse en pleurant ! Adieu tous ! » —
Mor-Vran dit : « Un Breton n'a point double promesse.
« Vous deviez à Carnac entendre la grand'messe,
« Donnez-nous de bon cœur ce jour, c'est le dernier :
« Sinon, mon brave ami, je vous tiens prisonnier. »

Refuser un tel hôte était lui faire outrage.
Le clerc déposa donc le bâton de voyage.
Il n'en eut point regret, non certe ! à chaque pas,
Que de choses il vit qu'ailleurs on ne voit pas ! —

Aujourd'hui, Cornéli, c'est votre jour de fête !
Votre crosse à la main et votre mitre en tête,
Des hommes de Carnac vous écoutez les vœux,
Majestueusement debout entre deux bœufs,
Bon patron des bestiaux ! et votre image sainte
Sur le seuil de l'église est nouvellement peinte ;
Mais les bœufs, les taureaux, les vaches au poil roux,
Hélas ! ne viennent plus défiler devant vous !

« — Oui, disait un vieillard au milieu de la place,
« Notre pays s'en va ! tout décline, tout passe !
« Grand Dieu ! pour renverser nos usages bénis,
« Avec les cœurs sans foi les prêtres sont unis !
« Au temps du vieux curé, j'en ai bonne mémoire,
« Le Pardon de Carnac semblait un jour de foire.
« Alors, parés de fleurs, de feuillage, d'épis,
« Les bœufs au large cou, les vaches aux longs pis
« Arrivaient par milliers, et, toute une semaine,
« Leur cortége tournait autour de la fontaine.
« Comme saint Cornéli, cet ami des bestiaux,
« Éloi, dans ce temps-là, protégeait les chevaux;
« Saint Hervé les sauvait des loups; et, sur leurs couches,
« L'été, grâce à saint Marc, ils défiaient les mouches.
« Alors l'homme souffrant avait un aide, alors
« Les animaux étaient plus heureux et plus forts;
« Car tous avaient leurs saints, leurs protecteurs, leurs fêtes;
« Tous vivaient confiants, les hommes et les bêtes;
« Et les jours de Pardons, m'assurait mon aïeul,
« Lorsqu'on n'y menait pas son bœuf, il venait seul. »

Aux plaintes du vieillard, à son étrange histoire,
Un sourire muet courut dans l'auditoire ;
Pourtant le sage clerc du pays de Kerné
Reprit : « Tout va de même aux lieux où je suis né,
« Tout s'efface, et l'ennui se glisse au cœur des hommes :
« Mes amis, croyez-moi, restons ce que nous sommes. »
Puis, embrassant son hôte, auquel il dit adieu,
Dans l'église il entra, pour demander à Dieu
La grâce d'achever dignement son voyage :
Il sentait son corps faible, et faible son courage.

Le vieillard poursuivit : « Hélas ! j'ai donc raison.
« Et c'est d'un Cornouaillais que vous vient la leçon !
« Oui, nous oublions tout, jusqu'au saint de nos pères
« Qui faisait leur bétail et leurs maisons prospères !
« Nous sommes des ingrats ; or, lui, ne l'était pas.
« Quand des soldats païens poursuivaient son trépas,
« Il sut bien, grâce aux bœufs qui traînaient sa charrette,
« Au bord de cette mer trouver une retraite,

« Car ces rangs de men-hir sont les soldats maudits;
« Mais, ses bœufs, il les fit entrer en Paradis. »

Alors un étranger : « Vos pères et leurs prêtres
« Eux-mêmes n'ont-ils pas oublié leurs ancêtres ?
« Dans le champ où ses bœufs ont tracé leur sentier,
« Le char de Cornéli passa-t-il le premier?
« Hu-Cadarn est-il donc mort dans votre mémoire?
« Et de ses bœufs sacrés ignorez-vous l'histoire?
« Bel, Lor, Dianâ, quel que fût son grand nom,
« Régnait jadis au ciel, dieu formidable et bon,
« Et son fils Hu-Cadarn, image de son père,
« Avec Kéd son épouse habitait sur la terre.
« A la Pointe-du-Lac ils demeuraient tous deux,
« Aimés comme des rois, puissants comme des dieux.
« Or, il advint sur terre une grande détresse :
« Le Castor-Noir mina le Lac-de-la-Prêtresse ;
« La terre s'abîma sous la fureur des eaux,
« Les hommes avec elle et tous les animaux,
« Hors deux navigateurs, et les deux bœufs superbes

« Nourris par Hu-Cadarn de ses magiques herbes ;
« Au globe qui sombrait sa main les attacha,
« Et, tiré par les bœufs, le monde surnagea. »

Ici, le voyageur semblait faire une pose ;
Aussitôt le vieillard : « La merveilleuse chose !
« Quel livre vous a dit ce que nous écoutons ?
« Homme instruit ! oh ! parlez encor des vieux Bretons ! »

« — La trace de la peur est saignante et profonde !
« Ils n'oublièrent pas, les deux sauvés de l'onde,
« Ni leurs fils (après eux gardiens de leur savoir),
« Le grand combat des bœufs contre le Castor-Noir.
« Un prêtre, en souvenir du combat redoutable,
« Choisissait au printemps deux bœufs, rois de l'étable :
« Et lavés par sa main, ôtés du joug fumant,
« Dans les prés les plus gras il paissaient librement.
« Mais lorsque revenait l'équinoxe d'automne,
« Un joug neuf, plus brillant que l'or d'une couronne,
« Courbait leur front rétif, et, tous deux muselés,

« Au char sacerdotal ils étaient attelés :
« Le char de Hu-Cadarn, ce symbole du monde
« Qu'ils avaient retiré des abîmes de l'onde. »

De rechef l'étranger se taisait. — Eh! pourquoi
Ne vous dirais-je pas, Bretons, que c'était moi?
Puisque tous, me prenant les mains comme des frères,
Vous disiez : « Oh! restez, et causons de nos pères! »

« — O temple de l'Arvor, mystérieux Carnac,
« De ton golfe sacré, comme autrefois du lac,
« Quand le char surgissait, ô morne sanctuaire,
« Quelle acclamation dans ton vaste ossuaire!
« Tout à l'entour des Chefs les clans semblaient rugir,
« Et les morts éveillés agitaient leur men-hîr.
« Cependant les deux bœufs aussi blancs que la neige,
« Lentement s'avançaient, puis, l'immense cortége :
« Les Druides remplis de l'esprit sibyllin,
« Tous couronnés de chêne et revêtus de lin,
« Les Disciples muets, les Ovates sans nombre,

En lui-même il disait : « La nuit vient, sortons vite !
« Ce soir, il faut coucher dans la ville d'Auray,
« Demain, au point du jour, leste je partirai. »

Or, au milieu du bourg errant comme un aveugle,
Il cherchait son chemin, lorsqu'une voix qui beugle
Lui fait tourner la tête, et, dans l'ombre, il croit voir
Un troupeau qui passait le long du porche noir.
D'autres mugissements venaient de la fontaine.
Le jeune homme accourut. Là, près d'une centaine
D'immenses bœufs cornus, de vaches, de taureaux
Conduits par les bouviers, faisaient le tour des eaux.
Un vieillard, pour le clerc facile à reconnaître,
Lui dit secrètement : « N'en contez rien au prêtre !
« Mon jeune bouvillon, ici je l'ai conduit :
« Les prêtres ont le jour, mais nous avons la nuit. »
Et le vieil et digne homme, avec l'eau sans pareille,
Abreuvait l'animal ; puis, au creux de l'oreille
Lui versait quelque goutte en murmurant des mots
Dont le pouvoir secret guérit de tous les maux.

A d'autres on lavait le front et les deux cornes :
Les taureaux effrayés secouaient leurs fronts mornes;
Mais le charme opérait, et toute la vigueur
Des bœufs de Cornéli leur passait dans le cœur.

Et le jeune Daûlaz, marcheur des plus ingambes,
Sur la route d'Auray courait à toutes jambes,
Qu'avec le bruit des flots il entendait venir
La grande voix des bœufs errant dans les men-hîr.
Alors se retournant vers la plaine azurée,
Il cria : « Salut, mer! salut, terre sacrée! »



CHANT SIXIÈME.

RETOUR EN CORNOUAILLE

Sur cette histoire. — L'Enfant à la fontaine : — Guenn-Du et ses filles y plongent le petit Nannic. — Comment le clerc se trouvait là et comment il revint en Cornouaille. — Annonce dans la ville du Faouët des grandes luttes de Scaer. — Défi jeté en passant par Daûlaz. — Accueil qui lui est fait dans son bourg. — De quelle manière le clerc rencontre Anna. — Récit de son voyage à Carnac. — Le rocher des Pas-de-la-Vierge. — Rendez-vous après la lutte.

CHANT SIXIÈME.

RETOUR EN CORNOUAILLE.

Je veux le dire encor : cette histoire, je l'aime !
Si mon pays mourant revit dans mon poème,
Toute la vie humaine y trouve aussi sa part,
Du berceau de l'enfant au tombeau du vieillard.
Après les purs amours cachés sous les feuillées,
Les glas de mort viendront et les noires veillées,
Les veuves dont les pleurs inondent un cercueil,
Et les barques sombrant la nuit sur un écueil ;

Puis le pauvre mineur cherchant son pain sous terre,
Ou sans pain, sans abri, le hardi réfractaire;
Les durs travaux des champs, les joûtes des lutteurs,
Et les noces aussi, leurs danses, leurs chanteurs;
Et landes, bois, vallons où la douleur s'émousse :
Enfin tout ce qui fait la vie amère et douce!

Or, trois femmes de Scaer, le matin du Pardon,
D'une meule de cire à la Sainte ont fait don,
Et puis dans sa fontaine elles plongent ensemble
Un enfant de quatre ans qui s'agite et qui tremble;
Ces trois femmes sont Guenn et ses filles, l'enfant
Qui tremble entre leurs mains et si fort se défend,
Est le petit Nannic. — Depuis quelques semaines,
Comme s'il n'avait plus que de l'eau dans les veines,
L'enfant dépérissait : maigre et le corps enflé.
Lui, plus rouge autrefois qu'un pavot dans le blé,
Il restait accroupi dans un des coins de l'âtre
Où la fièvre minait son petit corps bleuâtre,
Refusant de manger, et pleurant quand ses sœurs,

Lui venaient, près du feu, dire quelques douceurs.
Guenn-Du, voyant sécher ce fruit de sa vieillesse,
Disait : « Je l'aimai trop, Dieu punit ma faiblesse. »
Et lui, de jour en jour s'affaiblissait, hélas !
Lorsque vint à passer la mère de Daûlaz.
Laissant au coin du bois sa charge de feuillage,
Volontiers vers le soir elle entrait au village,
Les deux sœurs la fêtaient, et son fils, au retour,
L'interrogeait longtemps sur Anna, son amour :
« Dieu ! quel vent a flétri cette jeune bouture,
« Dit-elle, et de quel mal meurt votre créature ?
« —Ah ! reprit Guenn, l'enfant a mangé des fruits verts,
« Et, j'en ai peur, son corps est tout rempli de vers.
« A voir les médecins son père Hoël s'apprête,
« Mais la ville est bien loin et le prix nous arrête.
« — Les médecins, Guenn-Du, le riche en a besoin !
« Mais des remèdes sûrs, sans les chercher si loin,
« Le pauvre en a partout ! le pauvre a ses ressources !
« Pour lui, Dieu n'a-t-il point amassé l'eau des sources ?
« Scaer a la sienne aussi. De sa crosse d'argent,

« Votre sainte patronne, appui de l'indigent,
« La fit jaillir de terre, et cette bonne abbesse,
« Par soixante canaux l'emplit dès qu'elle baisse.
« C'est presque une rivière, et fraîche, et sans couleur,
« Et qui vaut pour le goût le cidre le meilleur.
« Dans vos maux, croyez-moi, n'espérez en personne,
« Mais demandez au ciel, et prenez ce qu'il donne...
« Vers trois ans, mon Loïc, si robuste aujourd'hui,
« Languissait tristement d'un sort jeté sur lui;
« Comme votre Nannic, il était maigre et blême :
« Alors, par le conseil d'une femme qui m'aime,
« Je partis pour le bourg, mon fils entre les bras,
« (Car le pauvre chétif n'aurait pu faire un pas);
« Là, je trempai son corps tout nu dans la fontaine,
« (C'était au mois de mai, le jour naissait à peine);
« Je regardais ses pieds pour juger de son sort,
« S'il les eût retirés c'était un enfant mort :
« Mais il les allongea de façon si gentille,
« Qu'on eût dit dans la source une petite anguille. »

C'est ainsi que Guenn-Du, le matin du Pardon,
D'une meule de cire à la sainte a fait don,
Et puis mené son fils à la source bénite
Où le mal disparut (disons-le tout de suite) :
Sur l'herbe les deux sœurs ont ouvert un drap blanc,
Afin de recevoir son jeune corps tremblant.
Beaucoup de gens dévots sont encor là qui prient,
Et regardent pleurer le pauvre enfant et rient.
Daûlaz était du nombre ; à genoux près d'Anna,
Certe elle put le voir lorsqu'elle s'inclina :
Or, nul, si la vertu de la source est certaine,
Nul ne fut mieux trempé dans la sainte fontaine,
De longs cheveux, un teint doré comme le miel,
Avec de grands yeux clairs qui reflétaient le ciel. —

Ce jeune voyageur ! après un mois d'absence,
Il avait donc revu le lieu de sa naissance !
Au retour de Carnac il fit un long trajet,
Suivant les bords du Scorff et les bords du Blavet,
Et partout, pour distraire un peu son cœur morose

Laissant errer ses yeux sur toute belle chose.
Ainsi durant huit jours il avait voyagé,
Chez les curés des bourgs chaque soir hébergé.
Eh ! qui donc avec lui n'eût agi de la sorte,
Rien qu'à voir sa figure et sa manière accorte?
Cet usage se dit chez nous, vicarier :
Il est cher à tout prêtre, à tout clerc régulier ;
Et croyez que le soir, en vidant plus d'un verre,
On fait plus d'un bon conte au feu du presbytère.
Pourtant, le grand Pardon de Scaer étant venu,
Le clerc hâte ses pas, sûr qu'il est attendu
Pour lutter à la lutte et chanter à l'Office :
Tout bon soldat doit être exact à son service.

La veille du dimanche, il marche jour et nuit.
Passant donc au Faouët, au premier jour qui luit,
Il voit déjà finir une messe, et la porte
Ouvrant ses deux battants pour que la foule sorte ;
Et le joyeux sonneur, debout sur le talus,
Appelle autour de lui ses amis chevelus :

« —Holà ! mes bons amis qui sortez de la messe,
« Jeunes gens, approchez ! arrière la vieillesse !
« Arrière ce qui porte et jupe et tablier !
« Des hardis jeunes gens je suis le conseiller.
« Approchez, mes amis, venez ! pour vos oreilles
« Je réserve un concert de choses sans pareilles ;
« Mais je le dis tout net aux filles, aux vieillards :
« Arrière les jupons et tous les béquillards ! »

Pourtant, jeunes et vieux, sortis du cimetière,
Par delà les talus couvrent la place entière.
Le sonneur crie en vain. Dans tout ce brouhaha
Avant qu'il ait parlé la foule rit déjà.
C'était un vrai plaisant.

— « Voyez ces filles d'Ève,
« Pour savoir mon secret comme leur front se lève !
« Les grands-pères aussi, qui se tiennent plus droit !
« Eh bien ! faites silence au pied de cette croix,
« Je parlerai pour tous : — Or çà, mes belles filles,

« Bons hommes qui traînez en toussant vos béquilles,
« Disposez-vous ! Demain, les habitants de Scaer,
« (Adroits joûteurs, aux bras de saule, au corps de fer),
« Dans un immense pré, nommé Pré-de-la-Source,
« Donneront une lutte au bourg, après la course ;
« Scaer y doit envoyer ses hommes les plus forts,
« Prêts avec tout venant à lutter corps à corps.
« Çà-donc, qui veut partir ? »

Un rire de surprise
A ces mots fit trembler les vitres de l'église.
Quand ce sonneur parlait sur le pied de la croix,
Il aurait égayé des prêtres et des rois ;
Certaines gens blâmaient pourtant ses fantaisies :
Scrupules chez les uns ; chez d'autres, jalousies.

Il reprit : — « Je le vois, les jupons bleus et verts,
« Et ceux qu'on baptisa voici soixante hivers,
« Renoncent à la lutte : or, dans les deux Bretagnes,
« On nommera couards les gens de nos montagnes,

« Si vous, rudes garçons au cœur chaud et zélé,
« Dont les os sont plus durs que les rocs de l'Ellé,
« Vous n'allez provoquer ces pâtres de l'Izole,
« Adroits joûteurs, au corps de fer, aux bras de saule. »

« — Qu'ils viennent! dit quelqu'un (c'était le clerc Daûlaz)
« Tout est de fer chez nous, et le corps et les bras! »

Oui, c'était notre clerc, qui des îles de Vanne
Arrivait, tout pressé de revoir sa chère Anne,
Et qui, sentant de loin l'odeur de ses taillis,
Courait comme un chevreuil à travers le pays.
A la croix du Faouët entendant cette annonce,
Sans ralentir sa course il fit cette réponse. —

Son bourg, il le trouva plein de monde, et chacun
Dans ses plus beaux habits (surtout bleu, rouge, brun :
Vingt couleurs). Le vicaire, en le voyant paraître,
Lui dit : « Revenez-vous plus calme et votre maître? »
Sa mère l'attendait aussi chez le curé :

Dès qu'ils l'ont reconnu ses vieux yeux ont pleuré.
Quant à ses compagnons, et Lilèz à leur tête,
C'était, la cruche en main, à qui lui ferait fête.

A présent, savant clerc, dites par quel secret,
Vous, allant à la source, Anne s'y rencontrait;
Et comment, après vêpre, où votre voix sonore
Emplissait trop son cœur, vous la trouviez encore?...
Ah! ces rapports secrets, tous ces liens charmants,
Ceux-là les savent bien qui pour âge ont vingt ans! —

Sur le seuil d'une grange, à l'écart de la foule,
Anne tient sa ceinture et sur son doigt la roule,
Et le jeune Loïc, sans craindre de témoin,
Lui présente un anneau rapporté de bien loin;
Mais son doigt se referme, et, fille honnête et sage,
Elle dit: « Contez-moi d'abord votre voyage. »
Et lui: « Si dans ma lettre on n'a point vu mon cœur,
« Pourquoi parler, surtout lorsqu'en parlant j'ai peur?

« Que vous redire, Anna? la route et ses merveilles,
« Un amant ne voit rien : les choses sans pareilles
« Du port de Lorient, la barre du Poull-Du,
« Hélas ! je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu;
« Mais partout je cherchais, ô la folie étrange !
« Celle que j'importune encor sous cette grange.

« Triste et seul, jeune fille, ainsi longtemps j'errai.
« Cependant, arrivé dans Sainte-Anne d'Auray,
« Anne, j'ai voulu voir votre digne patronne
« Que d'un respect si grand la Bretagne environne :
« C'est notre mère à tous; mort ou vivant, dit-on,
« A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton.
« Beaucoup de gens priaient; or, mon âme affligée
« A prier avec eux se sentant soulagée,
« J'ai repris mon chemin; et le nouvel espoir
« Qui me rendait léger, chacun l'aurait pu voir,
« Car ils sont faits ainsi ceux que leur cœur entraîne,
« Ils montrent leur plaisir comme ils montrent leur peine.
« Bientôt m'apparaissait Carnac et son clocher,

« Quand je vis, au détour d'un immense rocher,
« Un enfant qu'on faisait marcher sur cette pierre :
« Son père le tenait par les bras, et la mère
« Prenant les petits pieds de l'enfant, son amour,
« Dans les creux du rocher les posait tour à tour ;
« Tout près, dévotement brûlait un bout de cierge,
« Car ces creux vénérés sont les Pas-de-la-Vierge ;
« Ils sont, depuis mille ans, empreints sur ce rocher,
« Et par eux les enfants apprennent à marcher.
« Leurs mouvements joyeux, leurs colères sans cause,
« Le bonheur des parents, Naïc, la douce chose !
« Tout ce qui me manquait, alors je l'ai senti,
« Et, pensif, j'arrivai comme j'étais parti. »

Si tendre était sa voix et son regard si tendre,
Qu'Anna, les yeux baissés, s'oubliait à l'entendre ;
Il comprit, l'heureux clerc ! et lui prenant la main,
Il y passa la bague en ajoutant : « Demain,
« Demain, après la lutte, on dansera ; les fêtes
« Seront pleines de joie, Anna, si vous en êtes. »

Ah! jeune homme inquiet, ah! rassure toi-bien!
Malgré ce froid silence et ce sage maintien,
Au milieu des danseurs, joyeuse et hors d'haleine,
Tu la retrouveras près de sa sœur Hélène!
Il est dans tous les cœurs l'ardent besoin d'aimer :
Cette fleur, Dieu lui-même en nous la fait germer,
Dès la première enfance avec nous elle pousse,
Et le plus fort s'enivre à son odeur si douce.



CHANT SEPTIÈME

LES LUTTEURS

On se rend à la fête : Joyeuses bravades de Lilèz et de sa bande. — Le plaisir après la moisson. — Luttes de Scaer. — Affluence et rivalité des paroisses. — Le fermier Hoël ouvre la lice. — Lutte des enfants. — Lutte générale. — Grand prix du bélier. — Tal-Houarn et Lan-Cador. — Chant des lutteurs. — La danse s'ouvre. — Loïc et Anna, Hélène et Lilèz. — Le meunier Ban-Gor et le petit tailleur. — Tout le bourg danse. — Ce qui se disait sous la feuillée.

CHANT SEPTIÈME.

LES LUTTEURS.

« — Sitôt que mon cheval s'élance pour la course,
« Le prix, disait Ronan, déjà sonne en ma bourse.
« — Voyez mes souliers neufs, reprit Léna, voyez!
« Danseuse a-t-elle mis jamais plus fins souliers?
« — Et ce tissu de chanvre! ajoutait un troisième :
« Là-dessous un lutteur vaincrait le diable même.
« — Eh bien, cria Lilèz, pour renchérir sur tous,
« Coureurs, danseurs, lutteurs, seul j'irai contre vous. »

Oh! qu'ils s'en vont joyeux à cette triple fête!
Après les foins rentrés, après la moisson faite;
Lorsque, trois mois durant, et suant jusqu'aux os,
On a fauché, coupé, battu sans nul repos,
Une heure de plaisir sied bien au cœur des hommes :
Au chant de la bombarde, au jus doré des pommes,
Se ranime l'esprit, se redresse le corps;
Pour les prochains travaux tous se sentent plus forts.

Pourtant, que les chevaux courent bride abattue,
Que Ronan soit vainqueur ou qu'un autre se tue,
Les luttes et la danse auront seules ma voix :
Où vous allez, Lilèz, une dernière fois,
Songeant, pauvre conscrit, pour quel dur exercice
Le roi, l'hiver prochain, vous appelle au service! —

A Scaer, le lendemain de la fête du bourg,
Au bruit de la bombarde, au rappel du tambour,
On vit, comme la mer quand elle monte et houle,
Dans un immense pré courir toute une foule;
Et là, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous

En cercle sur le pré rangés à deux genoux,
D'autres pendus au tronc des ormes et des frênes,
Attendre les lutteurs sur ces vertes arènes.
Les plus forts de Corré, du Faouët, de Kérien,
Et ceux de Banalec, et ceux de Saint-Urien,
Devaient se signaler à ces fameuses joûtes.
Les paroisses luttaient et se défiaient toutes.
Le vieux Moris Conan, malgré ses cheveux gris,
Reparut fièrement pour dispenser les prix,
A savoir : deux chapeaux avec leurs lacets jaunes,
Une ceinture en laine et longue de quatre aunes,
Des bagues, des couteaux, enfin un bélier noir
Que tous les concurrents venaient peser et voir.

Bientôt, faisant siffler sa gaule blanche et lisse,
Un Ancien écarta la foule, et cria : « Lice! » —
Hoël, le métayer, eut ce poste d'honneur,
Qu'eût jadis, comme un droit, réclamé tout seigneur :
Mais où sont les manoirs, et dans quelle autre ferme
Trouver un roi des jeux plus expert et plus ferme?

« Çà, dit-il, je connais des fils de Belzébuth
« Qui, pour moins d'un bélier, donneraient leur salut :
« Des meuniers, des tailleurs, fournissent à ces traîtres
« Des charmes de l'enfer qu'ils cousent dans leurs guêtres;
« Pour gagner à coup sûr, d'autres, nouveaux Judas,
« En vous serrant la main vous démontent le bras :
« Nous chasserons d'ici ces hommes de malice.
« Gens de cœur, à présent venez tous. — Lice! lice! »

Entrèrent les lutteurs. D'abord un jeune enfant,
Ses cheveux longs et noirs ramenés en avant;
Puis un second enfant, blond et de même taille,
Qui lia ses cheveux avec un brin de paille.
La fête commençait : durant quelques moments
On admira leurs bonds, leurs vifs enlacements.
Le plus jeune bientôt, le blond plia : sur l'herbe
Son rival l'étendit; et, tout rouge et superbe,
Il regarda la foule, agitant le mouchoir
Que lui, Noël Furic, venait de recevoir.

Soudain, de tous les rangs, des hommes de tout âge
S'avancent l'un sur l'autre; et de nouveau s'engage
Une lice où, parmi les cris de mille voix,
Vingt couples de lutteurs combattaient à la fois.
On entendait : « Courage, Even! Lilèz, courage!
« Garçons de Banalec et de Scaer, à l'ouvrage! »
On entendait aussi bien des rires moqueurs.
Les amis dans leurs bras soulevaient les vainqueurs.
Scaer l'emportait partout! Scaer, le pays des luttes
Et des joyeux chanteurs aux savantes disputes;
Scaer où les anciens jeux sont toujours honorés;
Et qui, chaque dimanche, au milieu de ses prés,
Dans les beaux soirs d'été voit sa mâle jeunesse
Exercer sous le ciel sa force et son adresse:
Tous, nobles laboureurs brunis dans les travaux,
Pâtres au cou nerveux, plus durs que leurs taureaux,
Bûcherons que la mort au coin des bois éprouve,
Et qui dans leurs deux bras étreindraient une louve!

Cette lutte dura trois heures. Sur son banc

Nul n'osa défier le vieux Moris Conan :
Redoutable vieillard, à sa place immobile
Et les deux bras croisés, il attendit tranquille.

Le soleil déclinait ; au pied d'un peuplier,
Dans la lice broutait toujours le noir bélier :
« Cette part au plus fort est encor destinée,
« Cria le juge ; à lui l'honneur de la journée ! »
Tal-Houarn et Lan-Cador étaient là dans les rangs.
Des luttes jusqu'alors témoins indifférents,
On les vit d'un air grave entrer dans la prairie :
C'étaient des hommes francs tels qu'en fait leur patrie :
Ils se prirent la main en ennemis courtois,
Et firent tous les deux un grand signe de croix.

Debout, pied contre pied et tête contre tête,
Comme s'ils attendaient que leur âme fût prête,
Ils restèrent ainsi tellement engagés,
Qu'en deux blocs de granit on les eût dit changés.
Leur front tendu suait et montrait chaque veine ;

Leur poitrine avec bruit rejetait leur haleine;
Tout leur corps travaillait, pareil à ces ressorts
Qui semblent pour s'user faire de longs efforts;
Puis, afin d'en finir, sur la terre qui tremble;
L'un par l'autre emportés, ils bondissaient ensemble;
Mais par un nœud de fer l'un à l'autre liés,
Toujours ils retombaient ensemble sur leurs pieds.
Le peuple hors de lui criait : un large espace
S'ouvrait et tour à tour se fermait sur leur trace.
Et moi, poëte errant, conduit à ces grands jeux,
Un frisson de plaisir courut dans mes cheveux!
Dans nos vergers bretons, sous nos chênes antiques,
C'était un souvenir des coutumes celtiques :
Déjà si j'aimais bien mon pays, dès ce jour
Je sentis dans mon cœur croître encor cet amour!

Cependant par degrés la nuit venait plus sombre,
Et l'on disait : « Assez! » Alors, perdus dans l'ombre,
Épuisés, haletants, ne pouvant se dompter,
Les deux nobles lutteurs se mirent à chanter.

CADOR.

« Quel homme êtes-vous donc? sur son roc solitaire
Un chêne plus que vous ne tient pas à la terre :
Il plie au vent qui passe ou tombe avec fracas,
Vous ne pliez jamais et vous ne tombez pas.
Comme il étouffe un arbre entre ses dures branches,
Vos bras à m'étouffer ainsi pressaient mes hanches.
J'ai pâli. Vos cheveux immenses et confus
Tout entier m'ont couvert de leurs rameaux touffus.
Répondez, de quel nom faut-il que je vous nomme?
Et quel homme êtes-vous, si vous êtes un homme?

TAL-HOUARN.

Vous êtes un serpent! j'en ai vu bien des fois
Autour de mon bâton se rouler dans les bois;
Mais si je secouais le bâton, la vipère
Sous la ronce, en sifflant, regagnait son repaire.
Vous, malgré mes efforts, à mes jambes serré,
De vos nombreux anneaux vous m'avez entouré.
A vous seul sur le pré vous en valez un couple.
Samson n'est qu'un enfant. Votre corps vert et souple

A lié mes deux bras, noué mes deux genoux :
Si vous êtes un homme, ah ! quel homme êtes-vous ?

CADOR.

Hier, lorsqu'au logis vos gens dormaient encore,
Vous vous serez levé tout seul avant l'aurore ;
Suivi de votre chien, et la nuit en secret,
Vous serez allé seul, hier, dans la forêt :
Là, vous avez cueilli des herbes, une écorce,
Une magique fleur qui donne de la force.
Enfant d'Ève et d'Adam, pétri de leur limon,
Chrétien, je ne veux pas lutter contre un démon.
Si j'ai risqué mes jours, parlez, je vous réclame :
Avec mon pauvre corps ai-je risqué mon âme ?

TAL-HOUARN.

Ce matin, en passant près de notre maison,
Vos yeux sous leurs sourcils brillaient comme un tison ;
Vous les avez sur nous fixés de telle sorte
Que mon père, tout pâle, est tombé sur sa porte ;
Ses bœufs qu'il attelait, défaillant tout à coup,
Sous leur joug trop pesant ont abaissé leur cou ;

Aujourd'hui les voilà, spectacle lamentable!
Pareils à des agneaux, couchés dans leur étable.
Quel étrange secret si, par l'art de vos yeux,
Vous prenez en passant la force de mes bœufs?

LE MAITRE DE LA LICE.

Je connais son secret et je connais le vôtre:
Gens de cœur, bons chrétiens, vrais Bretons l'un et l'autre,
Capables en un jour de bêcher trois arpents,
Oui, vous êtes tous deux des bœufs et des serpents.
A vous deux le bélier! Restez amis fidèles,
Comme des francs lutteurs vous êtes les modèles.
Allons! j'entends là-bas des airs bruyants et gais;
Et si vos pieds encor ne sont pas fatigués,
Je vois près des danseurs plus d'une jeune femme
Qui pour vous, braves gens, languit au fond de l'âme. » —

Hélas! dans ces grands jeux chers à tout cœur ardent
Ne parut point Daûlaz! Bienheureux cependant,
Bienheureux un lutteur! songeait-il en lui-même;
Pour témoin de sa force il a celle qu'il aime:

S'il remporte un anneau, cette bague d'amour,
En anneau nuptial peut se changer un jour.
Alors de ses deux mains il entr'ouvrait sa veste,
S'apprêtant sur la lice à bondir fort et leste;
Mais des sages disaient: « Ce jeune homme se perd!
« Jeune homme, y pensez-vous? Vous, Loïc! vous, un clerc! »

Sonne donc la bombarde, et, saisi par la ronde,
Que parmi les heureux une heure il se confonde!

La bombarde résonne, et, la main dans la main,
Les danseurs vont courant le long du grand chemin:
Les filles de Gour-Rîn, aux jupes sur les hanches;
Celles de Pond-Aven, si roses et si blanches,
Et bien d'autres encor, bondissent sans repos,
Comme des grains de blé sous les coups des fléaux.
Regardez, regardez la bande qui défile!
Danseuses et danseurs, ils sont là plus de mille
Qui sautent face à face en se parlant des yeux,
Et repartent ensemble avec des cris joyeux.

Haut le pied, jeunes gens ! pour quelques tours de ronde,
Lorsque Pâques viendra, si le vicaire gronde,
Cependant, mes amis, bras dessus, bras dessous :
Parlez au vieux recteur, et vous serez absous.

Lui-même le voici, le clerc du presbytère !
Près de sa bien-aimée il passe avec mystère.
Hélène et vous, Lilèz, en riant vous passez ;
Car vous aimez sans peur et sans peur vous dansez.

Très glorieux saint Luc ! Ce sonneur, comme il gonfle
Sa joue, et sous son bras comme le biniou ronfle !
Un jour musicien, le lendemain tailleur,
Qui peindrait son cou tors, son petit œil railleur ?
Et Ban-Gor, le meunier, ce roi de la bombarde,
Debout sur son baril, n'a-t-il point l'air d'un barde ?
Aujourd'hui tout se mêle et s'accorde à sa voix,
Vêtements campagnards et vêtements bourgeois ;
Le maire est dans les rangs ; voici venir derrière
Monsieur le percepteur, madame la mercière ;

Tous les métiers du bourg, tisserand, tonnelier,
Le maréchal ferrant avec son tablier;
Riche et vieux, jeune et pauvre. O Dieu! la bonne joie!
De poussière entouré, comme cela tournoie!
Que de fronts en sueur! Arrêtez! Les plus forts,
Tant leurs jarrets sont las, ne vont plus que du corps.
Assez, braves sonneurs! Encore une cadence,
Et vous étendez mort le meneur de la danse.
Vous, du cidre, aubergiste, et versez largement!
Chacun de ces gosiers est un brasier fumant.

Enfin tous sont à boire, et boivent à plein verre,
Vrais Bretons, hors ceux-là qu'une autre soif altère,
Couples qui vont chercher, en devisant entre eux,
Au tomber de la nuit, l'ombre des chemins creux.

LILÈZ.

« Que dit de moi la fille aussi souple qu'un saule,
Et que j'appellerais la perle de l'Izôle?

HÉLÈNE.

Votre nom ne ment pas, ô Lilèz! il me plaît;

Car votre âme innocente a la blancheur du lait.

DAULAZ.

Moi, c'est avec raison que Daûlaz on me nomme :
Ame et corps, tout se meurt en moi, pauvre jeune homme!

ANNA.

Daûlaz, avec vos pleurs, oh! ne me tentez pas,
Ou je vais racheter vos jours par mon trépas. »

L'ombre les a couverts : telle que la rosée,
Leur voix tombe sans bruit par la route boisée;
Mais au loin vibre encor le son clair du biniou :
« Iou! criaient des danseurs; d'autres répondaient : Iou! »
O danses! cris de joie! ivresses du bel âge!
La joie est dans le bourg, elle est sous le feuillage.



CHANT HUITIÈME

LE CHASSE-MARÉE.

Le port de Concarneau (Conque des Promontoires). — Appareillage d'un chasse-marée. — Un prêtre de Scaer et deux jeunes gens, Lilèz et Anna, demandent passage. — Départ. — Les îles Glénan et les roches de Penn-Marh. — Calme dans la baie d'Od-Diern. — Lilèz rouvre les yeux. — Les âmes de Grallon et d'Ahèz. — Vent d'ouest. — Confession d'Anna. — Côtes horribles de Cornouaille. — Les âmes de Grallon et d'Ahèz reparaissent. — Effroi du patron et du vicaire. — Prière à saint Beûzec.

CHANT HUITIÈME.

LE CHASSE-MARÉE.

Comme une conque immense ouverte au bord des eaux,
En Cornouaille est un port : il y vient cent bateaux.
Un sable jaune et fin couvre ses côtes plates,
Mais un infect amas de rogues, de morgates,
D'ossements de poissons sur le rivage épars,
La saumure qui filtre entre les deux remparts,
Soulèvent tous les sens quand cette odeur saline
Arrive au voyageur qui tourne la colline,

Laissant derrière lui les taillis de Melven,
La belle lande d'or qui parfume l'Aven,
Et ces mouvants aspects de plaines, de montagnes
Que déroulent sans fin nos sauvages campagnes.
Plus de batteurs de seigle ici, plus de faucheurs,
Mais des canots chargés de mousses, de pêcheurs,
Partant et revenant avec chaque marée,
Et sur les quais du port versant à leur rentrée
Des sardines en tas, des congres, des merlus,
Des homards cuirassés, de gros crabes velus;
Et, du fond des paniers, mille genres énormes,
De toutes les couleurs et de toutes les formes,
Avec leur œil vitreux et leur museau béant,
Tous enfants monstrueux du grand monstre Océan.
Aussitôt le pressier les sèche, les empile;
Et quand leur grasse chair a dégorgé son huile,
De Nantes à Morlaix cherchant des acheteurs,
On voit bondir sur mer les hardis caboteurs.

Un côtier de Léon, avec toute sa charge,

Par un matin d'automne allait prendre le large,
La voile frémissait et l'ancre était à bord,
Lorsqu'un homme en soutane arriva sur le port :
— « Capitaine, salut! mes amis de voyage
« Vers vous m'ont envoyé vous demander passage;
« Nous allons en Léon et nous venons de Scaer,
« Et moi j'ai préféré le chemin de la mer;
« Car de l'île d'Eussâ je suis fils, et peut-être
« Dans mon île en passant pourrez-vous me remettre.
« — Soyez le bienvenu, répondit le patron,
« Mais hâtez vos amis; vous aurez le vent bon.
« — Ils sont là sur le quai : c'est une jeune fille
« Qui va loin de Kerné prier pour sa famille;
« Son cousin l'accompagne, et tous deux je les suis,
« Afin d'entendre encor la langue du pays :
« Nous autres Léonards, quoique de même souche,
« La langue de Cornouaille est dure à notre bouche. »

On s'embarqua, chacun fit sa prière à Dieu,
La voile frémissait, la mer était en feu,

Et la barque, bientôt toute blanche d'écume,
Aux cris des goélands se perdit dans la brume. —

Vers le lever du jour, devant les matelots
Les neuf îles Glénan montèrent sur les flots,
La première Penn-Fred et le Lorh la dernière;
Benn-Oded, au couchant, déchargeait sa rivière;
Ensuite le clocher aigu de Loc-Tûdi :
Enfin, quand le soleil vint à marquer midi,
(Car le vent, qui changeait sans cesse de demeure,
Obligeait de changer la voile d'heure en heure),
Comme un bruit de chevaux cachés dans le brouillard,
On entendit gronder les rochers de Penn-Marh.

Ils étaient là, debout, pêle-mêle et sans nombre,
Devant eux sur la mer projetant leur grande ombre;
Les flots couraient sur eux avec leurs mille bras,
Cabrés contre les flots, ils ne reculaient pas;
Hérissés, mugissants, inondés de poussière,
Ensemble ils secouaient leur humide crinière.

De leur masse difforme ils effrayaient les yeux;
L'oreille s'emplissait de leurs cris furieux;
Et l'homme tout entier, en face de ces roches
Dont les oiseaux de mer seuls bravaient les approches,
Sur son mince vaisseau, pâle et dans la stupeur,
Se voyant si chétif, sentait qu'il avait peur.

La barque heureusement doubla les noires Pointes,
Mais chaque passager tenait les deux mains jointes,
Et notre jeune fille, assise sur le pont,
Sous sa coïffe de laine Anna cachait son front.

Et jusqu'à Plô-Néour, lorsque de la mer haute
Le vaisseau descendit et regagna la côte,
Bien loin de Men-Ménez et de l'île Nona,
L'affreux cri des chevaux les suivit jusque-là.
O monstres de Penn-Marh, dans son vieil idiôme,
Durs rochers, c'est ainsi que le Breton vous nomme!
O chevaux de la mer toujours prêts à hennir!
Géant de Tal-Ifern! noir et grand Carrec-Hir!

Mais du côté d'Od-Diern, au milieu de la baie,
La vague était moins rude : ouvrant sa large raie
Le côtier poursuivit sa route en sûreté;
Le mousse et les marins reprirent leur gaîté;
On alluma le poêle, et l'odeur de la soupe
Emplit le bâtiment de l'avant à la poupe.
C'est alors que Lilèz, qui, penché sur la mer,
Depuis longtemps mêlait sa bile au gouffre amer,
Le bon Lilèz ouvrit les yeux; sa chevelure
Pendait comme un filet autour de sa figure;
Il tordit ses cheveux par les lames mouillés,
Et, son bâton aidant, se dressa sur ses pieds;
Mais sur ce sol nouveau les jambes lui manquèrent;
Du jeune laboureur les marins se moquèrent :
« Damnés! s'écria-t-il en tombant, dans nos prés
« Venez, venez lutter un jour, et vous verrez! »
Puis la houle revint, et le coup de tangage
Le roula dans sa bile aux pieds de l'équipage.

Sa cousine disait dans le même moment :

« Heureux qui sans péché vint sur ce bâtiment ! »
Le prêtre la comprit : « Madelaine est absoute ;
« Confessez-vous comme elle, Anna, je vous écoute.
« — Ah ! ma mère me fit avec un cœur chrétien,
« Mais depuis j'en ai fait un vrai cœur de païen.
« Oui, je vous porterai malheur dans ce passage !
« Et cependant ma faute est celle de mon âge.
« — Calmez-vous, » repartit le prêtre ; et sur ses yeux
Il plaça ses deux mains afin d'écouter mieux.

« — C'est une longue histoire, et, pour être suivie,
« Elle doit commencer où commença ma vie.
« Nous nous aimions déjà quand nous étions enfants,
« Nous nous aimions encor lorsque nous fûmes grands.
« Dans cette même lande où je gardais ma chèvre
« Il menait ses bestiaux ; et, plus léger qu'un lièvre,
« Sitôt qu'il me voyait, cet amoureux garçon
« Accourait, en sautant de buisson en buisson ;
« Tous les jours il était le premier à m'attendre ;
« Et jusqu'au bois du Lorh on aurait pu l'entendre,

« Quand ma mère au logis m'obligeait de rester :
« Lui, du matin au soir, ne cessant de chanter.
« Hélas ! je n'ai point dit quel était ce jeune homme !
« —Ma fille, poursuivez : je sais comme il se nomme.
« — Eh bien ! grâce pour moi ! vous savez mon péché.
« De s'aimer saintement, Dieu n'a point empêché ;
« Mais il avait choisi Loïc pour son Église :
« Et moi, chrétienne froide et vierge peu soumise,
« J'ai pleuré ; je n'ai point reconduit à son lieu
« Celui qui s'éloignait de la maison de Dieu ;
« Aux noces, aux marchés, au bourg, dans chaque fête,
« J'ai permis les ardeurs de cette jeune tête,
« Et ma main dans sa main, pauvre couple insensé !
« Tout le soir du Pardon avec lui j'ai dansé. »

A ces mots, il survint une forte rafale ;
Le patron, qui dormait tranquille dans la cale,
Accourut : « Nous avons ici quelque damné,
« Cria-t-il ; au couchant voilà le vent tourné !
« Et je vois deux corbeaux, là-bas, sur le rivage,

« Qu'un marin n'aime pas à trouver en voyage :
« Les âmes de Grallon et de sa fille Ahèz,
« Ils suivent le vent d'Ouest et la mort vient après.

« — Vous l'entendez ! reprit l'enfant à demi morte,
« Mon malheur me poursuit, aux autres je l'apporte :
« Si ma mère déjà languit dans sa maison,
« Elle me doit sa mort ! ô fille sans raison !...
« La vengeance a suivi de près cette soirée,
« Où mon âme au démon, mon âme s'est livrée.
« J'étais avec ma sœur, les femmes du Cleunn-Braz,
« Et la petite Illi, parente de Daûlaz.
« Nous venions du lavoir, nous racontant chacune
« Les choses qui couraient alors dans la commune ;
« Catellic, arrivée au buisson des trois houx,
« Me dit en s'en allant : Les gens vont bien chez vous ?
« — Oui-dà, jeunes et vieux ! — Puis, avec notre linge,
« Nous prîmes vers Coat-Lorh ; mais, Seigneur, que devins-je,
« Quand passant à travers notre petit courtil,
« J'aperçus là ma mère à genoux dans le mil,

« Jaune comme la paille, et ses deux pauvres lèvres,
« Plus blanches que mon linge et qui tremblaient les fièvres!
« — Hélas! ma fille Hélène, hélas! ma fille Anna,
« Me reconnaissez-vous telle que me voilà?
« D'où vient que Dieu me frappe avec tant de colère?
« Dit-elle; j'ai prié tout ce jour pour lui plaire,
« Et quand j'avais fini de prier, je filais,
« Tandis que votre père et le neveu Lilèz
« Travaillaient dans le champ, et que, vous, sans relâche,
« Mes filles, vous faisiez au lavoir votre tâche.
« Le soir, me sentant froid, dans le mil, au soleil,
« Je suis venue ici prendre un peu de sommeil.
« Je m'étais donc couchée à ce soleil d'automne.
« Mais en me réveillant, Jésus! la Fille-Jaune
« Était là, face à face, avec ses yeux ardents;
« Comme un pauvre en hiver, elle claquait des dents;
« Des trous de ses habits sortait une odeur aigre,
« Et j'aurais pu compter ses os, tant elle est maigre.
« Elle est restée une heure assise dans le blé.
« Ses dents claquaient si fort qu'à mon tour j'ai tremblé! »

« Ma digne mère ainsi parla ; mon âme vaine
« Comprit comment une autre avait porté sa peine :
« A présent vous savez mes péchés, et pourquoi
« Je vais prier si loin et pour elle et pour moi. » —

La barque cependant courait, et chaque houle,
Comme un grand linceul blanc qu'on roule et qu'on déroule,
S'ouvrait sous le navire, et puis, se refermant,
Sur les grèves au loin s'étendait lentement.
Les marins regardaient tout brûlés par le hâle.
Le prêtre devant eux leva sa face pâle,
Et de cette voix creuse, avec ce froid regard
Auxquels on reconnaît chez nous un Léonard :
« — La triste mer, dit-il, la mer sombre et terrible !
« Quand elle n'est point triste, hélas ! qu'elle est horrible !
« Bonnes gens, vous avez visité plus d'un port,
« Mais dans les eaux du Sud, du Levant et du Nord,
« Partout où l'Océan se brise sur ses bornes,
« Dites s'il est des mers plus noires et plus mornes ;
« Des sables désolés et nus comme ce banc,

« Qui s'étend devant nous au pied de Lan-Baban?
« Moi, prêtre, je n'ai point visité d'autres plages :
« De Saint-Pôl à Kemper voilà tous mes voyages;
« Mais un jour, appelé chez un vieux desservant,
« Mon ancien maître, alors dans le bourg de Plô-Van,
« Je vis que notre sol, qui nous rend si moroses,
« Ne m'avait pas encor montré de telles choses.
« Seul, j'allai de Penn-Marh à la Pointe-du-Râz,
« Et toujours devant moi c'était un pays ras,
« Aussi plat que la mer ; sans arbres, sans eau douce.
« Le vent, comme du feu, brûle tout ce qui pousse.
« Dans les sillons salés le blé seul peut venir.
« Parfois je découvrais au loin quelque men-hir
« Dans un champ de bruyère ; ou, sans toit ni fenêtre,
« Une église enfouie et près de disparaître.
« La désolation, des ruines partout!
« Çà et là des pignons, des murs restaient debout,
« De la vieille Penn-Marh qui vivait de naufrages,
« Et qu'ont détruite aussi la guerre et les orages. »

« — Monsieur ! reprit soudain Lilèz, que dites-vous?
« Parlez donc en breton, et parlez pour nous tous.
« A ces hommes de mer vous contez des merveilles :
« Laissez votre français, j'ouvrirai mes oreilles. »

Aucun ne répondit, car les sombres oiseaux
Volaient, volaient toujours sur la crête des eaux :
La mer enflait d'horreur ses verdâtres mamelles,
Le vent d'Ouest arrivait et la mort sur ses ailes.

Hélas ! et le patron ! quel effroi dans son œil
Tandis qu'il consultait les bruits de chaque écueil !
Il semblait déjà voir au milieu des tempêtes
La mer se soulever toute grosse de têtes ;
Son geste était bizarre et brusque ; il parlait clair
Comme pour surmonter les sifflements de l'air ;
Et sa parole forte, et rude, et saccadée
Sillonnait sa figure avant l'âge ridée.

Le premier, il cria : « L'homme ici ne peut rien,

« Ainsi prions la Vierge et notre ange-gardien. »
Lilèz pleurait : le mousse, en appelant sa mère,
S'accrochait à la barre. — « Enfants, vite en prière !
« Dit le prêtre à son tour. Par ce chemin salé,
« Autrefois saint Beûzec en Cornouaille est allé ;
« Paisible, il naviguait dans son auge de pierre.
« Aux Saints de l'Océan faisons notre prière.
« — Oui, répondit Anna, priez tous ! mais d'abord,
« Jetez-moi dans la mer, moi qui suis votre mort ! » —

Mer féroce, rescifs géants, horrible gouffre,
Vagues qui bondissez d'amour quand l'homme souffre,
Dois-je, mer implacable, ajouter en tremblant
A tant de noirs récits quelque récit sanglant ?
Et cependant, naguère, errant sur ces rivages,
J'allais comme enivré de leurs beautés sauvages !
Malgré moi je prenais plaisir à tant d'horreurs !
L'homme aime l'amertume et jouit des terreurs.

CHANT NEUVIÈME.

LES PILLEURS DE COTES.

L'Ile-de-Sein : — Tempête. — Le Recteur et les gens de l'île accourent sur la grève. — Souvenirs druidiques. — On prie pour ceux qui sont en mer.— Coureurs de bris du Cap : — Vœu à saint Beûzec pour obtenir des naufrages. — Un navire dans la Passe. — Vaches et torches errantes des pilleurs de côtes. — Baie-des-Trépassés. — Combat de nuit.

CHANT NEUVIEME.

LES PILLEURS DE COTES.

Les phares de Plô-Goff et de l'Ile-de-Seîn,
Sur le détroit que nul ne peut franchir en vain,
Ont allumé leurs feux tournants, et, dans l'espace,
Ces géants de la nuit se regardent en face.
Entr'eux rugit la mer. Habitants et douaniers,
Tous les hommes de l'île ont quitté leurs foyers;
Ils portent des harpons, des torches, des cordages,
Et, s'appelant l'un l'autre, errent le long des plages:

Car l'Esprit de douceur souffle ici sur les eaux,
Des loups de l'Océan il a fait des agneaux.
Heureux de ranimer aux flammes de leur âtre
Celui qu'ils ont tiré mourant du flot saumâtre

Avec eux le recteur. Vénérable vieillard,
Sa tête chauve et blanche est livrée au brouillard;
Il rassure les cœurs et dissipe les rêves
Qui des âges païens s'étendent sur ces grèves,
Lorsque les pâles morts dans leurs pâles linceuils
Venaient du monde entier pleurer sur ces écueils.

« -- Entendez-vous leurs cris? l'ouragan les apporte,
« Murmuraient les pêcheurs, ah! fermez votre porte!
« Voici les Trépassés qui roulent sans repos,
« Car la mer s'est remise à ballotter leurs os:
« Fermez bien vos maisons, puis allumons des flammes,
« Là-bas un bâtiment lutte contre les lames. »

Le prêtre répondait: « O chrétiens! mes enfants,

« Ces cris sont les sanglots de la lame et des vents.
« Les pauvres voyageurs, quelle dure agonie !
« Pour eux tenons-nous prêts à donner notre vie.
« Prions pour eux. Jadis, sur ces mêmes îlots,
« Des prêtresses calmaient ou soulevaient les flots :
« Or, ce qu'elles ont fait, ces vierges druidiques,
« Par leurs enchantements et leurs runes magiques,
« Demandons-le à celle en qui tout est clarté,
« L'Étoile de la mer, l'Astre de pureté. »

Et ces fils dévoués d'impitoyables pères,
Dont les sanglants rochers n'étaient que des repaires,
Attendaient en priant que l'orage eût cessé :
Belle île hospitalière où les Saints ont passé ! —

Hélas ! la barbarie est cette aride mousse
Que toujours on arrâche et qui toujours repousse !
En vain, pays d'Arvor, sur ton ingrat terrain,
De pieux ouvriers vont semant le bon grain ;
Les ronces, les ajoncs, le chardon parasite

Renaissent par endroits, et leur œuvre est détruite.

Oh ! oui, malheur encor, malheur au bâtiment
Devant cette île sainte échoué par le vent !
Malheur ! cette nuit même, en face de ces côtes,
Dans leurs huttes de grès veillaient des Kernéotes :
Aux premiers sifflements du vent d'ouest sur leurs bords,
Semblables à des loups qui vont manger les morts,
Hommes, femmes, poussant des hurlements de joie,
Sont accourus, tout prêts à fondre sur leur proie ;
Et, comme souteneurs de leurs affreux dessins,
O profanation ! ils invoquent les Saints !

Barbares chevelus, hideuses Valkyries,
Aux fureurs de la vague unissant leurs furies ;
Plus les immenses voix de la mer grandissaient,
Plus montait leur prière effroyable ; ils disaient :

« Vous êtes, ô Beûzec, le patron de ces côtes,
« C'est vous, qui, chaque hiver, nous envoyez des hôtes,

« Et les larges vaisseaux ouverts sur ces brisants,
« A vos fils dévoués, bon Saint, sont vos présents.
« Ah ! comme cette nuit, votre digne servante,
« Au cœur des étrangers doit jeter l'épouvante !
« Comme elle tend vers vous ses bras, prêts à saisir
« Tout ce qui, condamné du ciel, n'a qu'à périr !
« Vous aurez votre part, Beûzec, et la plus riche :
« Deux chandeliers de cuivre aux coins de votre niche.
« Laissez donc le courroux de la mer éclater !
« Avec Dieu, cette nuit, venez nous visiter ! »

Ainsi, dans ses rochers, cette race cruelle
Que la mer a rendue aussi féroce qu'elle,
Vers le ciel élevait son exécrable vœu ;
Et, croyant l'honorer, leurs voix blasphémaient Dieu.

Un de ces forcenés reprit : « Paix ! donc, Jean-Pierre !
« Ne sifflez pas ainsi quand on est en prière :
« Laissez là vos filets avec leurs hameçons !
« Êtes-vous donc venu pour prendre des poissons?

« Oh ! nous avons à faire une meilleure pêche,
« Si quelque démon vert ou gris ne nous empêche :
« Car depuis que les Saints sont par nous reniés,
« Sur la côte on ne voit que soldats et douaniers.
« Autrefois, les chrétiens pouvaient vivre en Bretagne.
« Alors, contre tout l'or et les joyaux d'Espagne,
« Lui-même, notre duc n'aurait pas échangé
« Les écueils noirs et nus qui bordaient son duché.
« Les bris viennent de Dieu. Mille morts sur sa tête
« A qui nous ravirait ces fruits de la tempête !
« C'est notre seigle, à nous ! c'est le blé destiné
« Par les Saints de la mer aux enfants de Kerné ! »

Comme le cormoran perché sur le rivage
Attend l'heure où sa proie apparaît, le sauvage,
Longtemps l'œil sur les flots resta silencieux,
Puis ce fut comme un cri d'animal furieux.

« Une voile ! une voile ! Iann, amenez la vache !
« Vous, Pennec, amenez les bœufs, et qu'on attache

« Les fanaux à leur corne, et tenez haut les feux ;
« Puis, lâchons sur la dune et la vache et les bœufs.
« Vous verrez, quand les feux brilleront sur les lames,
« Si les moucherons seuls viennent se prendre aux flammes.
« C'est une vieille ruse en notre vieux pays :
« Nos pères en vivaient, qu'elle profite aux fils.
« Sur le vaisseau maudit encor quelques rafales,
« Demain, tout est à nous, les tonneaux et les balles.
« Du drap pour nous vêtir, du vin plein nos maisons.
« O justice du ciel, si c'étaient des Saxons ! »

Ils se turent alors, s'apprêtant au pillage :
Mais si je dis un jour le nom de leur village,
Contre eux le bourg entier, le pays viendra tout,
Il ne restera pas une pierre debout !...
Leurs regards avaient vu clair dans le sombre espace.
Voici qu'un bâtiment là-bas cherche la Passe,
Et ne peut la trouver ; et ces derniers signaux,
Connus des gens de mer ont traversé les eaux.
Lutte affreuse ! Le ciel est plus noir que de l'encre ;

Tous les vents déchaînés sifflent; autour de l'ancre,
Autour du mât, partout, marins et passagers
S'agitent sur le pont, tous ont mêmes dangers.
Un prêtre, un paysan se mêlent aux manœuvres.
Ah! quels bruits! on dirait des milliers de couleuvres.
Et tous les grands rescifs mugissant, bondissant,
Comme des insensés vers le ciel s'élançant!

Un vent si furieux sur l'angle d'une roche
Poussa le bâtiment, que sa perte était proche.
Tous, se couvrant la face, invoquèrent leur saint.

. . . .

Des feux brillaient toujours sur la côte de Seîn.

Comme après une nuit de fièvre et de délire,
Jusqu'au nouvel accès un malade respire,
Après tous ces grands chocs, ce fut, pour un moment,
Sur les flots fatigués un brusque apaisement;
Mais craignant de nouveau l'assaut de la tourmente,
Les marins se tenaient dans une sombre attente.

Le vent tourna. Soudain, plus vif qu'un goéland,
Le côtier franchissait le râz, lorsqu'en houlant
Une montagne d'eau l'entraîna dans la baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie.
Ce coup fut d'un instant. Surpris par le roulis,
Un marin disparut, criant : « Mon fils Louis ! »
Le navire, aussitôt qu'il eut touché les sables,
Sombra. — « Seigneur Jésus, secourez-nous ! » — Des cables
Furent lancés du bord ; passagers, matelots,
Comme sous un linceul roulèrent sous les flots.

Mais quand les bras tendus un malheureux aborde,
Sur la grève on entend rugir l'affreuse horde.
Les harpons des brigands, des sabres de soldats
Se choquent : ces bords seuls ont vu de tels combats.
« — O païens, je suis prêtre ! à grands coups de faucille,
« Lâches ! vous me tuez ! Vous tuez cette fille
« Que je viens de sauver ! Infâmes, à genoux !
« Ou moi, prêtre du Christ, je vous damnerai tous ! »

La Mort ! la Mort partout ! Ouvrant sa double serre,
Elle était sur la mer, elle était sur la terre.

CHANT DIXIÈME.

LA BAIE-DES-TRÉPASSÉS.

◆

L'Équinoxe d'automne. — Puissance surnaturelle des prêtresses de Sein, et Poussière des chapelles chrétiennes. — Hommes voilés dans la Baie-des-Trépassés. — Effroi des gens de Plô-Goff. — Tableau du cap, de la baie et du détroit. — Terreur croissante des habitants. — Les hommes voilés entrent dans l'église paroissiale. — Quels étaient ces visiteurs.

◆

CHANT DIXIÈME.

LA BAIE-DES-TRÉPASSÉS.

Oh ! pourquoi s'embarquer sur une faible planche
Quand la feuille jaunit et quand la paille est blanche?
Dans ce mois périlleux, pourquoi livrer à l'air
Sa voile? C'est le temps des fureurs de la Mer,
Lorsque l'Astre changeant, amant muet et pâle,
Entouré de vapeurs et de robes d'opale,
Vient chercher de plus près celle qu'il suit toujours,
La nuit voit s'accomplir d'effrayantes amours.

La Mer, qui sent l'amant venir, par des bruits rauques
Lui répond, et vers lui soulève ses seins glauques;
Lascive, elle se tord sur son banc de limon;
Ses verdâtres cheveux, l'algue et le goémon,
Elle les jette aux vents; les vents par leurs haleines
Éveillent en sursaut et requins et baleines;
Tout le ciel retentit d'épouvantables bonds;
L'immense cormoran vole et décrit ses ronds
Pendant l'heure sinistre où l'hymen se consomme :
C'est l'hymen de la Mer, mais c'est la mort de l'homme!

Filles de Kéd la blanche, est-il vrai qu'autrefois,
Moins sourde, la Nature entendait votre voix?
A vos commandements, magiques souveraines,
Dans leurs bassins troublés bouillonnaient les fontaines,
De la lune tombait le mystique cresson,
La pierre vacillait, le grès rendait un son;
Secouant à deux mains vos robes dénouées,
Vous en faisiez sortir les vents et les nuées,
Ou votre amour livrait aux marins de l'Arvor

Les ouragans captifs aux nœuds d'un lacet d'or...
Ah! nous-même avons vu les mères de nos mères
Le long de l'Océan célébrer leurs mystères!
Quand des fils bien-aimés, des pères, des époux,
Matelots attardés, manquaient au rendez-vous,
La nuit elles allaient balayer les chapelles,
De leur poussière sainte emportaient les parcelles,
Puis, du haut de la côte, elles jetaient aux vents
La poudre qui devait ramener leurs enfants.

Vous donc, mes pèlerins, une force inconnue
Vous sauva-t-elle aussi du flot et de la nue?
Brisa-t-elle en leurs mains le fer des égorgeurs?
Ou bien si c'en est fait, ô mes chers voyageurs? —

Sur les débris épars au fond de cette baie
Qu'attriste incessamment l'aigre cri de l'orfraie,
Des gens agenouillés ont longtemps prié Dieu;
Enfin rasant les bords de ce funèbre lieu,
Voici que vers le cap ils s'en vont, mais si sombres

« A genoux ! mes amis, et saluons la croix ! » —

Oui, chrétiens, louez Dieu ! Devant ce cap du monde,
Dont la crête s'élève à trois cents pieds sur l'onde,
Dans ces mornes courants, par le temps le meilleur,
Nul ne passa jamais sans mal ou sans frayeur !
En face, la voici, l'effroi de l'Armorique,
L'Ile-des-Sept-Sommeils, Seîn, l'île druidique,
Si basse à l'horizon, qu'elle semble un radeau
Entouré d'un millier de rescifs à fleur d'eau !
Ah ! demain, venez voir, entre la pointe et l'île,
Les perfides courants briller comme de l'huile ;
Venez voir bouillonner la mer, et, sur les rocs,
Ouvrez encor l'oreille au grand bruit de ses chocs !
L'épouvante est partout sur ce haut promontoire,
Et chacun de ses noms dit assez son histoire.
A gauche, ces rochers de la couleur du feu,
C'est l'Enfer-de-Plô-Goff ; sur la droite, au milieu
De ces dunes à pic, c'est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie :

Son sable pâle est fait des ossements broyés,
Et les bruits de ses bords sont les cris des noyés!...

Mais déjà s'éloignait la bande solennelle,
Et tous les assistants s'écartaient devant elle :
Parmi les plus hardis, quelques-uns se penchant
Pour voir ceux qui toujours se cachent en marchant;
D'autres, tout effarés, s'enfuyant vers les grèves,
Comme pour échapper aux spectres de leurs rêves.
De sorte qu'un vieillard : « Non, jamais un tel vœu,
« Même aux plus criminels, ne fut prescrit par Dieu!
« Jamais, hormis les morts entourés de leurs langes,
« Les hommes n'ont marché sous ces voiles étranges!
« Vous-mêmes, dites-nous si vous êtes des morts?
« Hélas! dans tous les temps ils ont aimé ces bords.
« Autrefois, un Esprit venait, d'une voix forte,
« Appeler chaque nuit un pêcheur sur sa porte :
« Arrivé dans la baie, on trouvait un bateau,
« Si lourd et si chargé de morts qu'il faisait eau;
« Et pourtant il fallait, malgré vent et marée,

« Les mener jusqu'à Seïn, jusqu'à l'île sacrée...
« Aujourd'hui sur la mer ils flottent tout meurtris,
« Et l'horrible vent d'ouest nous apporte leurs cris;
« Sur le cap on les voit errer jusqu'à l'aurore,
« Mais jamais en plein jour on ne les vit encore :
« Faut-il prier pour vous? nous prîrons; mais, hélas!
« Si vous êtes des morts ne nous effrayez pas.
« — Nous sommes des vivants! suivez-nous à l'église,
« Et ces habits de deuil qui font votre surprise,
« Ces voiles tomberont! vous entendrez nos chants!
« Ceux qui semblent des morts deviendront des vivants! »

Et bientôt dans l'église, au branle de la cloche
Dont la voix grossissait toujours à leur approche,
Le cortége voilé vers l'autel s'avançait,
Et la peuplade entière autour d'eux se pressait;
Et devant tous les Saints, devant toutes les Vierges,
Fumaient des encensoirs, étincelaient des cierges;
Et l'ardent *Te Deum* en chœur était chanté;
Puis, jetant son linceul, chaque ressuscité

Levait avec amour, levait au ciel sa tête
Sur laquelle roula le flot de la tempête ;
Et tous, pour attester l'appui venu du ciel,
Suspendaient leurs habits au-dessus de l'autel. —

O Lilèz, c'était vous ! c'était vous, jeune fille !
Quels pleurs et quelle joie un jour dans la famille,
Lorsqu'autour du foyer, vous direz, blanche Anna,
Comme Dieu vous perdit, comme Dieu vous sauva !
C'est qu'à l'heure où l'abîme entr'ouvrant ses entrailles
Devait vous engloutir, doux enfants de Cornouailles,
Que portés par les vents, ses féroces abois
S'en allaient retentir jusqu'au fond de vos bois :
A cette heure où chacun au ciel se recommande,
Vos parents, à genoux près du grand feu de lande,
Et le cœur attendri par ce langage amer,
Se souvinrent de ceux qui voyageaient en mer !

A présent, poursuivez votre pèlerinage !
Allez par chaque bourg et par chaque village,

Chacun à votre aspect se signera le front,
Et pour vous recevoir les portes s'ouvriront ;
Allez donc ! achevez votre sainte entreprise,
De la fureur des flots sauvés comme Moïse :
A vos nobles malheurs un barde s'inspira ;
Vœu sublime ! longtemps le monde en parlera !



CHANT ONZIÈME

LES PÈLERINS

Marche des Pèlerins. — Anna, Lilèz et le vicaire. — Halte dans une lande de Léon et souvenir de Cornouaille. — Que deviennent le clerc et la mère d'Anna? — Les deux clochers foudroyés. — Chant des Pèlerins. — Ils passent à Saint-Pôl. — Ils passent à Morlaix. — Nouvelle halte aux confins de Tréguier. — Légende merveilleuse et chapelle de Saint-Jean-du-Doigt. — De quelle manière s'accomplirent leurs vœux. — Départ des Pèlerins.

CHANT ONZIÈME.

LES PÈLERINS.

« Votre main, jeune fille ! En avant ! en avant !
« Marchons avec gaîté ! marchons légèrement ! »

Sur les bords de l'El-Orn, et montant la colline,
Ainsi des pèlerins chantaient : la brume fine
Enveloppait le port que le flux rend salé,
Comme Morlaix, Tréguier, Kemper et Kemperlé,
Et nos riches palus dans le pays de Vannes,
Où le flot se répand dès que s'ouvrent les vannes.

Par leurs anges gardiens sauvés sur un écueil,
Quand la mer les couvrait déjà de son linceuil,
Ils allaient aujourd'hui par les monts, par la plaine,
Épanchant les douceurs dont leur âme était pleine.
Qu'il est grand le bonheur qui suit un grand danger!
Comme le cœur bat bien! Que le pied est léger!
On aspire l'air frais, pâle encore on se touche,
Le besoin de chanter vous arrive à la bouche.

Entraînés par la crainte ou guidés par l'amour,
Non, jamais pèlerins n'ont fait un si long tour.
Tout tremblants de Plô-Goff, lieu de leurs funérailles,
Ils ont vu chaque bourg de la Haute-Cornouailles,
Ils avancent encore, et voici que Léon
Déroule devant eux son immense horizon.
Que d'ermitages saints, de tombeaux, de chapelles,
De clochers merveilleux découpés en dentelles!
Et partout on les voit tirant leurs chapelets:
Pour sa mère souffrante Anna prie, et Lilèz,
Ce conscrit que la peur du tirage accompagne,

Appelle à son secours tous les saints de Bretagne.

Dans une belle lande, à l'ombre d'une croix,
Le prêtre et ses amis s'arrêtèrent tous trois :
Anna dit : « Respirons. Las ! hélas ! à cette heure,
« Que fait ma bonne mère au fond de sa demeure?
« — Cousine, s'il est jour chez nous comme en ce lieu,
« Votre mère s'habille et découvre le feu ;
« La pâte de blé noir bout dans la cheminée,
« Et mon oncle au pressoir va faire sa tournée. .
« Mais, las ! hélas ! je vois un jeune homme du bourg,
« Un clerc, nommé Loïc, dont le cœur est bien lourd.
« — Et moi, reprit Anna, je vois ma sœur Hélène
« Qui verse bien des pleurs en effilant sa laine ;
« Elle appelle un cousin qui voyage avec moi,
« Et qui, l'hiver venu, s'en va servir le roi. »

Lilèz ne dit plus rien, mais il but à sa gourde.
La pierre qu'il lança lui retombait plus lourde.
Annaïc un instant rit de son embarras :

« Partons ! » dit-elle enfin, en lui prenant le bras.

Lilèz et sa cousine et le pieux vicaire
Qui marchait derrière eux en disant son bréviaire,
De Cornouaille en Léon cheminaient donc tous trois,
Et les deux jeunes gens chantaient à pleine voix ;
Et pour les voir passer si légers, si superbes,
Les pâtres s'éveillaient, les bœufs laissaient leurs herbes,
Et ces gais Cornouaillais émerveillaient toujours
Les graves Léonards, plus graves tous les jours. —

Voici, sur un coteau, que des hommes, des femmes,
Tournés vers le midi d'où jaillissaient des flammes,
Se tenaient là, debout, pensifs, et, pour voir mieux,
Ayant leur main posée au-dessus de leurs yeux.
Chacun des voyageurs près d'eux vient et s'arrête,
Vers le ciel orageux tournant aussi la tête ;
Mais, étrangers discrets, nul n'ose demander
Pourquoi si tristement tous semblent regarder.
A la fin, un vieillard : « Oh ! voyez ce ciel rouge

« Et ce nuage épais et lourd où rien ne bouge !
« Au-dessus du village il pend comme un rocher :
« Si ses flancs s'entr'ouvraient, ah! malheur au clocher! »
Et tous ils restaient là dans une sombre attente,
Car ce nuage ardent où la foudre serpente
Semblait tomber : la croix du clocher le perça,
Et le serpent de soufre en sifflant l'enlaça ;
Puis, remontant au ciel et fière de son œuvre,
On vit courir à l'ouest la bleuâtre couleuvre.
« — Oui, malheur à Lo'-Christ ! dirent les gens; malheur
« A vous, Loc-Maria ! Loc-Maria, sa sœur !
« Car un lien secret unit vos deux chapelles,
« Saintes également, et toutes les deux belles :
« Beaux clochers de Lo'-Christ et de Loc-Maria,
« Toujours en même temps le ciel vous foudroya ! »

A ce discours naïf, un sourire peut-être
Eût passé malgré lui sur la bouche du prêtre,
Mais celle dont sa voix devait régler le cœur,
Sur les clochers jumeaux fixait son œil rêveur,

Comme si dans ces tours où s'abattit l'orage
De son propre destin elle voyait l'image ;
Ce rêve intérieur le prêtre l'entendit ;
Et, touché de pitié, doucement il lui dit :
« Tels sont deux cœurs aimants, deux cœurs tels que le vôtre,
« Le coup qui frappe l'un, hélas ! vient frapper l'autre. »

Mais, à son tour, Lilèz : « Ne partirons-nous pas ?
« Venez ! Saint-Pôl est loin. Hâtons, hâtons le pas !
« Laissez courir vos pieds, la jeune voyageuse !
« En route ! et reprenons notre chanson joyeuse !

« Votre main, jeune fille ! En avant ! en avant !
« Marchons avec gaîté, marchons légèrement !

« Courage, Pèlerins, nous sommes sur la terre !
« De nos souliers de cuir frappons-la hardiment.
« L'ouragan est passé, le soleil nous éclaire,
« Il séchera le sel de notre vêtement.

« Marchons avec gaîté, marchons légèrement !

« Tous ces marins priaient les saints, priaient la Vierge,
« Quand la mer en courroux brisait le bâtiment ;
« Où sont-ils à cette heure ? Ivres dans quelque auberge :
« Laboureurs, n'oublions jamais notre serment.

« Marchons avec gaîté, marchons légèrement !

« Passons ce chemin creux, passons cette montagne,
« Et cette lande verte et ce champ de froment !
« Passons cette rivière ! Oh ! la belle Bretagne !
« Votre main, jeune fille ! En avant ! en avant !

« Marchons avec gaîté, marchons légèrement ! »

O ville de Conan et de Pôl, cité sainte,
Ils entrèrent chantant ainsi dans ton enceinte,
Et, comme les oiseaux dont le chant suit le vol,
Ils sortirent ainsi de tes murs, ô Saint-Pôl !

Mais Conan, (lui, le chef de la tribu guerrière),
Ils ne l'ont plus trouvé dans sa couche de pierre!
On a brisé son trône et vidé son cercueil,
Et Pôl n'a plus de fils siégeant sur son fauteuil!
O ville de Léon, ton langage sonore,
Ton langage de miel seul te console encore;
Ou bien tu vas prier sous ton clocher à jour,
Orgueil de tes enfants et du passant l'amour!

Vers le haut monument et sa légère aiguille,
Soyez sûrs que Lilèz et le prêtre et la fille
Se tournèrent souvent lorsque, le lendemain,
Du côté de Morlaix ils prenaient leur chemin.
Oh! comme en traversant cette cité marchande,
Leur paupière s'ouvrit curieuse, et plus grande!

Mais ils entrent déjà sur le sol de Tréguier,
Et, perdus dans la lande, ils cherchent un sentier.

Une fille passait : « Holà! holà! ma belle,

« Répondez ; sommes-nous bien loin de la chapelle?
« — Non, suivez le vallon, Saint-Jean est dans le bas.
« Mais, vous parlez serré, je ne vous entends pas. »

Les voilà repartis. — « Lilèz ! dit le vicaire,
« Les gens de ce pays ne te comprennent guère.
« — C'est vrai, répliqua-t-il; hommes, habits, discours,
« Tout, à l'entour de nous, change depuis huit jours.
« Quand mes braves amis entendront ces merveilles,
« Vous verrez sur leur front se dresser leurs oreilles.
« J'ai fait bonne moisson de contes pour l'hiver.
« — A ceux qui n'ont pas vu monter si loin dans l'air
« La flèche de Saint-Pôl, s'écria la jeune Anne,
« Je dirai poliment : ho ! vous êtes un âne !
« — Oui-dà, Saint-Pôl me plaît, mais jusques à ma mort,
« Anna, je vanterai Brest, sa rade et son port.
« Que d'ancres, de boulets, de canons ! Sur l'enclume
« Le marteau retentit ; le goudron flambe et fume ;
« Des milliers de marins, des milliers d'ouvriers,
« Et d'énormes vaisseaux assis sur leurs chantiers ! » —

O vous, qui par mes vers aimerez la Bretagne,
Si vous voulez un jour visiter la montagne,
Où vont nos pèlerins d'un pied si diligent,
Venez au mois de juin, le jour de la Saint-Jean:
Dès le premier rayon de ce pieux dimanche,
Vous verrez arriver la foule noire et blanche;
Avec la braie ancienne ou le nouveau surtout,
De Léon, de Tréguier, il en vient de partout;
Des monts où Saint-Michel lève sa tête immense,
Et de Chatel-Audren où le breton commence
Ils viennent. Tout est plein dans l'église, à l'entour.
D'autres, pour voir la mer, sont montés dans la tour.
Les cloches sont en branle; et, perclus, hydropiques,
Lépreux vous rendent sourds du bruit de leurs cantiques.
Tous au bord du chemin chantent Saint-Jean-du-Doigt,
Saint-Jean-le-Précurseur, le patron de l'endroit:
Comment ce doigt sacré, sauvé d'un incendie,
Bien longtemps fut l'honneur d'un bourg de Normandie;
Comme un jeune Breton, clerc au pays normand,
Chaque jour sur l'autel l'honorait; et comment,

Lorsque vers son hameau revint l'écolier sage,
Tous les clochers sonnaient d'eux-même à son passage,
Tant qu'on le crut sorcier ; par quel miracle enfin,
Rentré dans sa paroisse, il vit le doigt divin
Qui brillait à l'église, entouré de lumières ;
Le peuple agenouillé récitait des prières,
Et des prodiges tels éclataient dans le bourg,
Qu'il n'était déjà plus d'aveugle ni de sourd.

Tout le jour du Pardon, c'est à qui vers la rampe
Se dresse pour toucher le saint doigt ; à qui trempe
Ses yeux dans la fontaine, ou le long de son dos,
Sur ses bras fait couler les salutaires eaux :
La foule cependant vient, revient et se presse,
L'église se remplit et se vide sans cesse. —

Aujourd'hui le vallon était calme et désert,
Saint Jean seul sur l'autel, quand nos amis de Scaer
Passèrent sous le porche, et, tous trois à la file,
Entrèrent lentement dans l'église tranquille :

Et s'étant appuyés à la grille du chœur,
Se mirent à prier dans le fond de leur cœur.
Priez! L'ardent soupir qui sort d'une bonne âme,
C'est la blanche fumée, amis, que rend la flamme;
Comme par un jour clair elle monte du toit,
La prière au ciel monte et le ciel la reçoit.
Priez! — Quand le vicaire eut achevé sa messe,
Celle qui venait là remplir une promesse,
Dans le tronc de l'église Anna jeta dix sous:
Puis, devant la relique où pendaient à leurs clous
Un sachet, des rubans, des chapelets, un cierge,
Elle mit de sa main un cœur de cire-vierge,
Image de sa mère, hélas! qui se morfond
Comme sur le brasier une cire se fond;
Ou peut-être ce cœur était l'humble symbole
D'une âme qui se sent trop fragile et trop molle.
Lilèz aussi laissa trois mèches de cheveux:
Ainsi ces pèlerins accomplirent leurs vœux.

Dieu les suive à présent dans leur course lointaine!

Adieu le frais vallon et sa belle fontaine!
Adieu Saint-Jean-du-Doigt et son clocher de plomb!
En route! le chemin devant eux est bien long.
Ils viennent de toucher au but de leur voyage:
Encor trois jours de marche, ils verront leur village.

« Votre main, jeune fille! En avant! en avant!
« Marchons avec gaîté, marchons légèrement!



CHANT DOUZIÈME

RENCONTRE DES CINQ BRETONS.

La taverne de Saint-Jean : — Un marin du pays de Vannes et un tisserand Trégorrois font chacun l'éloge de leur pays — Lilèz de Cornouaille et le prêtre de Léon prennent part à la dispute. — Quel était le cinquième. — Éloge funèbre des deux Bretagnes. — La querelle recommence. — Tous se separent amis.



CHANT DOUZIÈME.

RENCONTRE DES CINQ BRETONS.

Val de Mériadec où la bonne duchesse [1]
Venait s'agenouiller en murmurant : « Largesse ! »
Nos pieux pèlerins te visitent encor,
Mais sans croix en émail et sans calice d'or :
Accueille cependant leurs rustiques offrandes,
Et que ton saint patron les guide sur les landes !
Après un si long tour de pays en pays,
Pauvres gens, ils ont droit de rentrer au logis.

[1] Surnom de la duchesse Anne.

15

Partout ils ont prié du fond de leurs entrailles
Et les saints de Léon et les saints de Cornouailles :
Jean, sauve donc leurs pas des mares, des cailloux ;
Et toi, bon saint Hervé, préserve-les des loups ! —

Au sortir de l'église, un d'eux (Lilèz, sans doute)
Dit : « Nous avons besoin de forces pour la route :
« Entrons où vous voyez ce bouquet de pommier. »

Or, deux hommes causaient déjà près du foyer :
L'un, marin vannetais, allant mettre à la voile
Au port de Saint-Brieuc ; l'autre, marchand de toile,
Qui venait de Tréguier : selon qu'on dit chez nous,
L'un mangeur de pain blanc, l'autre mangeur de choux.
Un troisième, muet, mais que sa mine austère
Et ses habits disaient enfant d'une autre terre,
Les écoutait parler ; et, comme leurs discours
Roulaient sur le pays, leur voix montait toujours
Et chantait, à la fin de ces joyeuses luttes,
Ainsi qu'en s'appelant pourraient faire deux flûtes ;

Tellement que Lilèz, entré dans la maison,
Quand arriva son tour, chanta dans leur chanson.

MOR-VRAN, du pays de Vannes.

« Je suis du Mor-Bihan, qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes :
Et les autres cantons, si verdoyants tous trois,
N'ont pas tant de forêts ni d'arbres dans leurs bois,
Que l'immense Carnac dans son champ de bruyère
N'a de rangs de men-hîr et de tables-de-pierre :
Des îles, des men-hîr, voilà le Mor-Bihan,
Et le grand saint Gildas est roi de l'Océan.

HERVÉ, le Trégorrois.

L'homme est fait pour la terre. Ah! regardez nos plaines
De lin tendre et de chanvre en été toutes pleines!
Et, l'hiver, écoutez le joyeux tisserand,
Tout en croisant ses fils qu'il prend et qu'il reprend,

Au pays de Tréguier, écoutez comme il chante
Sur mille airs variés des chansons qu'il invente!
Notre cher saint Tûdual est roi du peuple élu :
S'il n'est pas Dieu le père, il ne l'a pas voulu.

LILÈZ, de Cornouaille.

Oui, Tréguier a son lin, Vanne a ses rangs de pierres,
Mais venez en Cornouaille, au pays des rivières,
Au pays des vallons, des pâtres et des bœufs,
Où l'homme est comme un arbre avec ses grands cheveux.
C'est chez nous, mes amis, que les filles sont belles!
Là qu'on danse aux Pardons des petites chapelles!
Venez voir à Kemper le bon saint Corentin,
Avec sa mitre d'or et sa crosse d'étain.

LE PRÊTRE, de Léon.

Un grave Léonard fuit les plaisirs du diable.
La semaine, il la passe à charroyer du sable,

A fumer ses sillons, à dresser ses chevaux ;
Et le jour du dimanche, après ces durs travaux,
Il entend la grand'messe, et, dans sa langue antique,
A saint Pôl, son apôtre, il entonne un cantique :
Car saint Pôl est l'honneur du pays de Léon,
Et Léon est l'honneur du langage breton. »

Tous quatre en leur dialecte habiles à combattre,
Ainsi ces vrais Bretons s'attaquèrent tous quatre,
Ils demandaient du vin pour rafraîchir leurs voix,
Lorsqu'un chanteur se lève et reprend en gallois :

LE GALLOIS.

« O terre des Kemris, serait-ce pas étrange
Si dans un chant breton tu restais sans louange,
Comme au temps de Merlin, toi qui portes encor
La harpe dont la voix enivrait la clé-maur !
Aujourd'hui la clé-maur fouille le sol des mines,
Mais la harpe aux doux sons erre sur les collines.

Le barde qui s'endort sur ton sommet sacré,
O blanc rocher d'Erhi, se réveille inspiré! »

Les Bretons s'écriaient: « De quel peuple est cet autre?
« Nous entendons sa langue, et ce n'est point la nôtre.
« Venez-vous de Ker-Ludd [1], ville des bâtiments,
« Pays de durs Saxons et de fourbes Normands? »

— « Le pays d'où je viens vous en sortez peut-être.
« Dans les vieilles chansons (vous, surtout, digne prêtre),
« Jamais n'avez-vous lu quand les brandons de feu
« Contre l'Ile-de-Miel furent lancés par Dieu?
« Ils vinrent, les Saxons, avec leurs lances minces,
« Pour punir nos discords et l'orgueil de nos princes:
« L'état ne posait plus sur son triple pilier,
« Le sage laboureur, le barde, l'ouvrier.
« Terrible fut le choc, la défense terrible.
« La Tueed, rouge de sang, devint un fleuve horrible.
« O dragon des Kemris, de cimiers en cimiers

[1] Londres.

« Que tu volais ardent sur le front des guerriers !
« Quand le barde égorgé se taisait, quelles flammes
« De ton gosier béant tu jetais dans les âmes !
« Et Merlin, et Merlin, ce roi des éléments,
« Soumettant la victoire à ses enchantements !
« Si la mort l'eût permis, Arthur, la Table-Ronde
« Eût été le pavois et le centre du monde !
« Malheur quand tu péris, ô roi géant, malheur !
« Toute l'île en poussa de longs cris de douleur,
« Et les ours blancs du Nord, en rugissant de joie,
« A travers les glaçons nagèrent sur leur proie,
« Plus nombreux que les flots houlant par un temps noir,
« Plus féroces que nous dans notre désespoir.
« O chants de mort ! Hourras sanglants ! Affreux mélanges !
« Enfin le Dieu clément nous envoya ses anges.
« Tandis qu'en leurs marais les restes des Kemris
« Luttaient contre la mort, nous, faibles et proscrits,
« Dans nos hâvres secrets nous déployions nos voiles :
« Mais ceux-là dont le front est couronné d'étoiles,
« Moines, évêques saints, en tête des vaisseaux,

« Au nom du Tout-Puissant les guidaient sur les eaux ;
« Et tous ces exilés, comme un chœur angélique,
« Abordaient en chantant aux rives d'Armorique. »

LE PRÊTRE.

« Frère, quand le soleil d'à-plomb sur ces rochers,
« Fera briller au loin la pointe des clochers,
« Gravissez le coteau ; là, vers toute chapelle
« Tournant les yeux, cherchez comment elle s'appelle,
« Et quand vous entendrez, frère, leurs noms bénis,
« Vous vous croirez encor dans votre vieux pays :
« Tant le vent qui du nord au sud pousse les lames,
« D'une Bretagne à l'autre aussi pousse les âmes.
« Ces deux jumelles sœurs ont eu le même sort,
« Le même siècle a vu leur naissance et leur mort.

« Bretagne de l'Arvor, que ta lutte fut belle,
« Au joug des conquérants terre toujours rebelle !
« Durant onze cents ans, combattant sous tes rois

« Et sous tes ducs guerriers, tu défendis tes droits :
« Nul vainqueur n'enchaîna la douce et blanche hermine,
« D'elle-même elle offrit sa royale étamine
« Et sa couronne d'or, où l'on voyait fleurir
« La devise : « Plustôt que se souiller mourir. »

« Pourtant, frère, vivons ! Aux vieilles mœurs fidèles,
« Marchons sans nous souiller dans les routes nouvelles ;
« Et ne fuyons pas Dieu, source de l'unité,
« D'où découlent la paix et la fraternité. » —

Tout à coup le marin : « Hommes pleins de sagesse,
« Vos voix ont un aimant qui m'attire sans cesse.
« Tous deux je vous connais. Vous, honnête pasteur,
« Je vous ai vu dans Scaer prêcher comme un docteur,
« Ce jour de malencontre où des buveurs de cidre,
« Sans Lilèz, que voici, m'étouffaient comme une hydre.
« Quant au frère étranger, notre cher commensal,
« Je dis que sur la harpe il n'a point son égal.
« Oui, lorsque mon vaisseau me porta dans son île,

« Je vis en plus d'un lieu plus d'un concert habile ;
« Mais à ce grand concert de bardes et d'amis
« Où, comme un frère ancien, Breton, je fus admis,
« Sa harpe, qui murmure encore à mon oreille,
« Mêlée aux sons des vers, n'avait point sa pareille,
« Avec effusion chantant la liberté,
« Et tout ce qu'aujourd'hui sa voix forte a chanté.
« Qu'il soit le bienvenu sur nos bords ! Pour lui, certes,
« La table et la maison de Mor-Vrañ sont ouvertes.
« A mon feu de goémon s'il veut s'asseoir un jour,
« Il y verra Nona, ma fille, mon amour :
« Son front jeune est plus blanc que le sable des plages,
« Dans sa bouche on dirait deux rangs de coquillages ;
« La sirène aux yeux bleus dont parlent les marins
« Est à Carnac, chantant ses airs doux et sereins. »

— « Bon ! dit le Trégorrois, et la jeune merveille
« Que sa tante l'abbesse avec amour surveille !
« Sous son voile de lin quand elle chante au chœur,
« On dit : un ange est là, sa voix calme mon cœur ;

« Mais lorsqu'au grand parloir Mana lève son voile,
« Les yeux tout éblouis, on dit : c'est une étoile ! »

— « Vous êtes amoureux de la fleur de beauté,
« Reprit le bon Lilèz, mais son fruit velouté
« Craint l'Océan, il craint l'air d'un froid monastère :
« Le doux fruit de beauté ne vient qu'en pleine terre. »

Anna, qui se taisait, rougit à ce seul mot;
Son cousin, la voyant rouge comme un pavot,
Poursuivit : « Dans nos bois je sais deux sœurs jumelles,
« Deux fleurs de ce printemps et toutes deux fort belles :
« Bretons, n'attirez plus chez vous notre étranger,
« Et vers mon gai courtil laissez-le voyager. »

La dispute rouvrait déjà sa triple bouche,
Mais le sage Gallois : « Toute grâce me touche.
« Je verrai la sirène, et l'étoile, et les fleurs.
« Ce qu'ici j'aurai vu, je l'irai dire ailleurs.
« Vers vous tous, mes amis, un grand désir me porte :

« Quand viendra l'étranger ouvrez-lui votre porte. »

— « Eh bien, à votre gré parcourez nos cantons,
« Vous trouverez partout des frères, des Bretons.
« Au fond de tous nos cœurs un même sang pétille,
« Nous sommes tous enfants d'une même famille. »

— « Adieu, frères! Adieu! » — Les joyeux pèlerins
Bientôt, hors du vallon, entonnaient leurs refrains.

CHANT TREIZIÈME.

DANS LES MONTAGNES.

La Vierge et la nourrice : histoire aux confins de Léon. — Enseignement pour Anna. — Les Pèlerins se remettent en route. — Morlaix. — Ils traversent les montagnes d'Arré. — Le cor d'Arthur.— Approches pittoresques du Huel-Goat et arrivee à l'hôtellerie. — Comment deux cœurs s'entendent de loin.— Le saunier du Croisic est chargé d'une lettre par le clerc Daûlaz.

CHANT TREIZIÈME.

DANS LES MONTAGNES.

Sur les monts aérés, dans les gorges obscures
De nos gais pèlerins suivons les aventures.

Aux confins de Léon, lecteurs, vous le savez,
Trois jeunes voyageurs hier sont arrivés,
Un prêtre, un laboureur, une fille vermeille.
Mais, tous trois fatigués du chemin de la veille,
Effrayés du chemin qui s'étend devant eux,
Entre leurs draps bien chauds n'osent ouvrir les yeux.

Tout dort, hormis l'hôtesse. A travers sa fenêtre
Le premier point du jour à peine vient à naître,
Qu'en son humble logis, active à nétoyer,
Elle allume sa braise et, devant le foyer,
Tout en accommodant pour les gens de l'auberge
Le repas ordinaire, elle pria la Vierge
Et le divin Enfant de bénir le gruau
Qu'elle-même donnait à son fils au berceau :
Pour lui, du gruau blanc la bouche toute pleine,
Gaîment il remuait dans son maillot de laine.

Oui, plus d'une nourrice a vu dans sa maison,
Tandis qu'elle allaitait son jeune nourrisson,
Plus d'une mère a vu près de la cheminée
La Vierge toute blanche et de fleurs couronnée !
Comment vers les enfants ne viendrait-elle pas
Celle dont l'Enfant-Dieu but le lait ici-bas?
Sous son voile de lin doucement recueillie,
Croyez-le, bien souvent pour bénir la bouillie,
Elle est là près du feu : l'enfant tout en émoi,

Sourit, et les parents ne savent pas pourquoi.

Pourtant l'Angelus sonne. On entend sur la place
Les appels des bergers et le bétail qui passe;
Leurs outils sous le bras, les ouvriers du lieu
Viennent boire à l'auberge et s'égayer au feu :
Partout avec le jour recommence l'ouvrage,
Ils viennent en buvant prendre force et courage.
Puis les trois voyageurs, armés de leur bâton,
Entrent : l'hôtesse alors sur un vieil air breton,
Chantant une complainte à son petit farouche,
Des restes du gratin lui remplissait la bouche.
Sans rien dire elle offrit au plus grave des trois
Le poëlon, qu'il bénit par un signe de croix.
Hélas! en soupirant! dans son esprit peut-être
A ses jours isolés il songeait, pauvre prêtre!

La jeune fille aussi regardait en rêvant
Cette joyeuse mère et son joyeux enfant :
De sorte que Lilèz, qui lisait dans son âme,

Lui dit : « Instruisez-vous des devoirs d'une femme.
« Près de ce nourrisson, apprenez comme on doit
« Passer sur une bouche et repasser le doigt.
« On a semé ponr vous du blé dans la paroisse,
« Pour vous seule, Annaïc, il ne faut pas qu'il croisse.
« Regardez cette mère, et vous saurez comment
« Un enfant se nourrit de la fleur de froment. »

Que répondit Anna? Rouge et pleine de honte,
A baisser en avant sa coëffe elle fut prompte;
Et pour mieux échapper à tout malin regard,
Elle-même donna le signal du départ.

La route de la veille, ils la refont encore.
Ils passent le torrent. Leur pas ferme et sonore
Retentit sur le pont et le quai de Morlaix
Qu'aujourd'hui dans leur langue on nomme Montrou-Lèz :
Pays d'Albert-le-Grand, moine d'une foi grande
Qui des Saints d'Armorique écrivit la légende.

Ils avancent toujours. Les montagnes d'Arré
Dressent sur le chemin leur dos morne et sacré,
Le dos de la Bretagne. Alors tout se déboise,
Lande courte, aucun bruit, des rocs semés d'ardoise.
Un lourd soleil d'aplomb sur un terrain pierreux.
Ils avancent toujours. Dans le fond, derrière eux,
Un roulier qui les suit de son bruit monotone;
Et loin, bien loin devant, la route longue et jaune
Montant avec effort; eux-mêmes, je les vois,
Ainsi que trois points noirs, gravissant à la fois.
Enfin, de la Bretagne ils ont franchi l'arête.
Là, dans l'air vif et pur ils découvrent leur tête
Et poussent un grand cri vers le Mont-Saint-Michel
Qui levait fièrement son front bleu dans le ciel.
Puis des vallons encor, des montagnes sans nombre.
La nuit les entourait, lorsque, baignés dans l'ombre,
Ils virent des taillis penchés sur des ravins,
Et comme des géants culbutés par des nains,
Sur les flancs des coteaux d'énormes pierres rondes;
Des sources bruissaient dans ces gorges profondes;

Et c'était une cloche, un beau lac argenté;
On eût dit les abords d'un manoir enchanté.
Un cor sonna trois fois!

— Est-ce vous, duchesse Anne,
Qui dans vos souterrains, légère et diaphane,
Errez en appelant vos fidèles mineurs,
Et par des chants plaintifs soulagez leurs labeurs?
Arthur, prince gallois, est-ce ta meute noire
Qui chasse cette nuit au son du cor d'ivoire?
Prince Arthur, est-ce toi? De l'île d'Avalon
A-t-il pu s'échapper l'indomptable lion?
Avec Gauvain, Tristan, et le roi de Cornouailles,
Est-ce lui qui chevauche à travers les broussailles?
Revient-il au Huel-Goat le grand sonneur de cor?

Arthur, nous t'attendons, nous t'attendrons encor.

Le Huel-Goat! Mais déjà dans leur hôtellerie
Nos amis sont en train de pleine causerie :

On parlait de la mine et de l'ancien manoir,
Des choses du pays les plus belles à voir.
Chacun disait son mot. Des hommes du cadastre
Venant de la forêt, contaient un grand désastre,
Tout un troupeau mangé par les loups! Un dévot
Qui conduisait sa vache à monsieur saint Herbot,
A ce propos de loups baissa les deux oreilles,
Comme s'il redoutait aventures pareilles;
Et se mit à rêver. — Mais quelqu'un dont l'esprit
Paraît sans rien entendre écouter ce qu'on dit,
C'est Anne de Coat-Lorh : vers le lit de sa mère,
Vers tout son monde, hélas! et sa sœur et son père
Sans cesse elle revient; puis un charme secret
De son village au bourg doucement l'attirait
Vers celui que son cœur trop faible lui rappelle
Et qui, dans ce moment aussi, s'occupait d'elle.

Oui, l'autre jour, Lilèz, l'honnête et franc garçon,
Sur les bords de l'El-Orn, Lilèz avait raison!
Oui, tandis qu'en voyage il mène sa cousine,

Et qu'il s'endort ce soir au feu de la cuisine,
Hélas! je vois dans Scaer un jeune homme du bourg,
Un clerc nommé Loïc, dont le cœur est bien lourd.
La cloche a beau sonner pour l'heure du rosaire,
Sonner, sonner encor : le front sur sa grammaire,
Dans sa petite chambre, en haut de l'escalier,
Il voyage en esprit, le fervent écolier.
Enfin, dans son cornet il choisit une plume
Neuve et toute taillée; à la fin d'un volume
Il arrache un papier plus blanc que parchemin,
Et dessus il écrit de son habile main :

« Cette lettre, Annaïc, cachetée et bien close,
« Je la donne à quelqu'un qui jamais ne repose.
« A travers les chemins elle va vous chercher :
« Je voudrais la remplir de ce qui peut toucher!
« Oui, l'ermite vivant d'herbes et de racines,
« Un vieillard tout perclus et qui tombe en ruines,
« Un pauvre prisonnier muré dans son cachot,
« Anna, muré sous terre et marqué d'un fer chaud,

« Tous les tourments, voilà mon image fidèle.
« Un peintre, hélas ! devrait me prendre pour modèle.
« Si je connaissais l'art de mêler les couleurs,
« Je ferais de moi-même un portrait de douleurs. »

Cela dit, l'écolier descend avec mystère
Son escalier, et sort sans bruit du presbytère.

Mais chez maître Ti-Meûr, l'aubergiste du lieu,
Croyez-vous que ces gens soient là pour prier Dieu ?
Nenni. Sur le bahut fume un bon plat de tripes.
Ceux qui n'y peuvent mordre ont allumé leurs pipes.
Mais le cidre surtout, ils ne l'épargnent point :
Tant qu'à coups de balai, de quenouille et de poing
La servante les chasse, et déjà l'on s'assomme,
Lorsqu'au seuil de l'auberge arrive le jeune homme.
— « C'est Daûlaz, le savant ! que cherche-t-il ici ?
« — Le saunier du Croisic, répond-il. — Me voici.
« — Eh bien, l'ami, sortons !.. Doussall, sans paix ni trève,
« De Vanne à Saint-Malô, de l'une à l'autre grève

« Vous courez les chemins : prenez donc ce billet ;
« Et sur vos sacs de sel, sur votre noir mulet,
« Si vous voyez passant à pied dans la campagne
« Une fille modeste et qu'un prêtre accompagne,
« Donnez-lui ce papier, mais sans dire mon nom,
« Peut-être en l'apprenant elle répondrait : Non !
« Cherchez bien mes amis ; qui sait dans quelle lande
« Demain voyageront ceux que mon cœur demande. »

Ainsi ces deux amants, par un secret lien,
L'un de l'autre éloignés, se retrouvaient si bien,
Qu'ils oubliaient (tant l'âme à cet âge s'enivre !)
La fille le sommeil, et l'écolier son livre :
Mais l'heure du coucher à la mine sonna.
« — Bonne nuit, dit Lilèz ! — Bonsoir, lui dit Anna. »
— Et le prêtre : « A demain notre course dernière !
« Nous avons vu la mer, nous irons voir la terre. »

CHANT QUATORZIÈME.

LES MINEURS.

A la fontaine féerique de Baranton. — Le chemin de la Mine. — Rencontre d'un vieux mineur. — Craintes et sombres entretiens des trois voyageurs. — Anna s'arrête à l'entrée de l'usine.— Le Dragon enchanté.— Joie du prêtre et de Lilèz en revoyant le soleil — Voyage et apparitions dans les Montagnes-Noires. — Arrivée à Scaer. — La Crieuse-de-Nuit.



CHANT QUATORZIÈME.

LES MINEURS.

Est-ce vous, Baranton? Sur sa pelouse verte
Que la fontaine sainte est aujourd'hui déserte!
Les plantes ont fendu les pierres de ses murs;
Et les joncs, les glaïeuls et les chardons impurs
Entouré son bassin d'où ses eaux étouffées
De ravins en ravins coulent au Val-des-Fées!
Nul bruit dans ce désert, hors le cri du vanneau
Immobile longtemps au bord des flaques d'eau.

Le beuglement d'un bœuf lointain ou la voix triste
D'un cerf de Brécilien qu'un chien suit à la piste.
O bois d'enchantements, forêt de Brécilien
Où dans son fol amour s'est endormi Merlin,
Où rois et chevaliers, sur leurs bonnes montures,
Venaient de tout pays tenter les aventures,
Bravant les nains hideux, les spectres, les serpents,
Tous les monstres ailés, tous les monstres rampants,
Bravant (autre péril) les doux regards des fées
Qui, leurs voiles au vent, leurs robes dégraffées,
Suivaient dans le vallon les sons errants du cor
Et peignaient leurs cheveux autour du perron d'or:
O bois d'enchantements, vallon, source féconde
Où se sont abreuvés tous les bardes du monde,
Est-ce vous? est-ce vous? Terre morne et sans voix,
Qui vous reconnaîtrait sous vos noms d'autrefois?

Oui, c'est elle, l'honneur des sources d'Armorique,
Sainte en nos jours chrétiens comme au vieux temps féerique!
Voyez (dans tous les puits quand tarit l'eau du ciel),

Des hauteurs d'Héléan, des vallons de Gaël;
Voyez vers Baranton, à travers les bruyères,
Avec les croix d'argent s'avancer les bannières,
Tous y tremper leurs mains, et les processions
Entonner à l'entour l'air des Rogations!
Et moi, moi que Paris nourrit de ses doctrines,
Fontaine, j'ai voulu boire à tes eaux divines :
Tandis que mes amis dans leur grande cité
Entr'eux paisiblement parlaient de la beauté,
Je suis venu m'asseoir seul dans ton marécage;
Là j'appelai trois fois Merlin, barde sauvage,
Et penché sur ta source avec dévotion,
Je bus à m'enivrer l'eau d'inspiration.

Ravive donc mes sens, ô magique fontaine!
L'Esprit noir du Huel-Goat vers sa mine m'entraîne :
Pour marcher d'un pied sûr dans ce monde infernal,
Baranton, j'ai besoin d'un puissant cordial!...

Dès qu'il fit jour, Lilèz, sa cousine, et le prêtre

Qui désirait pour eux tout voir et tout connaître,
S'avançaient vers la mine, et, sans s'être parlé,
Chacun des voyageurs sentait son cœur troublé.
Au bord de certains seuils souvent le pied hésite,
On craint, par un instinct secret, ceux qu'on visite :
Ainsi nos laboureurs se prenaient à songer,
Près de mettre le pied sur un sol étranger.
Qu'ils se hâtent pourtant! Anna, pieuse fille,
Qui sait ce qu'un absent retrouve en sa famille?
Vous avez saintement accompli votre vœu,
Mais hâtez-vous! Qui sait les volontés de Dieu?

Or, au sortir du bourg ils trouvent le digne homme
Qui conduisait sa vache à Saint-Herbod, et comme
C'était un vieux mineur : — « Prenez garde, dit-il,
« A l'Esprit de la mine! Il est traître et subtil.
« Veillez bien sur vos pas. Je connais sa colère
« Lorsqu'un travailleur chante ou sifle dans sa terre;
« Il vous écraserait sous quelque éboulement,
« Ainsi parlez tout bas et marchez lentement.

« Plusieurs y sont restés. Oh! c'est un Esprit triste!
« A présent, mes amis, saint Herbod vous assiste!
« Voici la route, adieu. » —

Les prés et les taillis
Des flots d'une vapeur si blanche étaient remplis,
Qu'ils semblaient cheminer entre deux murs de marbre.
A peine on distinguait le tronc pâle d'un arbre.
Les oiseaux se taisaient. De grands rayons dorés
Traversaient par endroits cette vapeur des prés,
Et soulevaient en l'air une barre d'atômes :
Puis des mineurs passaient comme de longs fantômes;
D'autres dans le brouillard suivaient à quelques pas ;
On entendait leur marche, on ne les voyait pas.
Tels que les animaux qui craignent la lumière,
Oh! comme ils se hâtaient de gagner leur tanière,
Ces sombres ouvriers! Dans leur noir souterrain
Comme tous s'empressaient d'aller chercher leur pain!

Le bon Lilèz, les yeux baissés et l'air farouche,

Jusqu'ici chemina sans même ouvrir la bouche,
Il s'écria soudain : « O pauvres paysans,
« Nous qui trouvons la bêche et le fléau pesants,
« Et notre champ aride, et que le peu qu'il donne,
« Semé par le temps froid, par le chaud se moissonne;
« Ce fer qui nous fatigue, ô pauvres laboureurs,
« A d'autres malheureux coûta d'autres sueurs.
« Oui, de plus malheureux ! car jamais sur leur face
« Le souffle bienfaisant d'une brise qui passe,
« Jamais un beau soleil pour réjouir leurs yeux,
« Ou de fraîches odeurs sortant des chemins creux,
« Et jamais dans les blés le chant de l'alouette
« Que le fermier écoute en menant sa charrette !

« — Ah ! tu dis vrai, Lilèz, repartit avec feu
« Le prêtre, qui semblait comme inspiré de Dieu ;
« Sur notre vieux pays malheur, quand ses collines
« Partout retentiront du fracas des machines,
« Lorsque les laboureurs seront des ouvriers,
« Et que nos frais étangs, nos ruisseaux, nos viviers

« Serviront aux conduits de quelque usine impure,
« Enfin le jour où l'art chassera la nature!
« Tout travail est béni; mais, nous autres Bretons,
« Dieu nous fit laboureurs; tels qu'il nous fit, restons. »

Tels étaient les discours qui, durant ce voyage,
Soutenaient l'homme saint et le paysan sage;
Et la pensive Anna, dont l'âme ailleurs rêvait,
D'un geste ou d'un regard parfois les approuvait.—

Le bois cesse; on arrive au centre des vallées.
C'est l'usine. Un grand feu, des huttes isolées,
D'infects écoulements. Là, dans l'ombre et le bruit,
Des femmes, des enfants travaillent jour et nuit.

Anna dit: « Vous entrez dans cette maison creuse,
« Pour moi, je reste ici, je suis peu curieuse. »

Sous cette voûte noire, étroite et pleine d'eau,
Courbés comme des gens qui portent un fardeau,

Ils entrèrent tous deux; mais, d'échelle en échelle,
Après bien des détours, de ruelle en ruelle,
A la triste clarté de leur lampe de fer,
Lorsqu'ils virent la mine, ils crurent voir l'Enfer.
Le guide leur disait : « Passons par cette trappe.
« Tenez la lampe ainsi de peur qu'elle n'échappe.
« Baissez, baissez la tête! A présent levez-vous!
« La terre à huit cents pieds monte au-dessus de nous. »
Alors, comme une mère aux fécondes entrailles,
Les naïfs voyageurs admiraient ces murailles,
Où l'argent et l'étain, et le cuivre et le plomb,
Le quartz et le mica se suivent en filon ;
Et de tous les côtés ils écoutaient les pioches,
Et les coups des marteaux qui frappaient sur les roches.

Accroupi sous sa lampe, un vieillard en un coin
Minait de si bon cœur qu'on l'entendait de loin :
« Père, vous travaillez avec un grand courage,
« Dit Lilèz. Gagnez-vous beaucoup pour tant d'ouvrage?
« — Hélas! de ma maison je pars avant le jour,

« Et le jour est fini quand je suis de retour !
« Mais ces deux vieilles mains ont beau tirer du cuivre,
« On leur prend tout : j'emporte à peine de quoi vivre.
« C'est un rude métier. Plaignez-moi, mes enfants !
« Ah ! quand Dieu prendra-t-il pitié des pauvres gens ? »

Hommes noirs, ô mineurs, peuple doux et qui souffres,
Retournez au soleil, amis, quittez vos gouffres !
Quand le dragon d'Arthur tomberait sous vos coups,
Son trésor enchanté, mineurs, n'est pas pour vous !
Et pourtant qui n'a vu sous les amas de pierres
Du vieux Castel-Arthur, en écartant les lierres,
A l'heure où le croissant brille vers Bod-Cador,
Le dragon merveilleux qui garde un monceau d'or ?
Ses griffes sont d'acier, de cuivre ses écailles ;
Dès qu'il bouge, on entend leur choc sur les murailles ;
Il est aveugle et sourd, mais dans le trou des yeux
Il a des diamants qui jettent de grands feux ;
Et lorsqu'il tourne à l'air ses mouvantes oreilles,
Le vent s'y roule et rend des plaintes sans pareilles ;

Son ventre large et gras est tacheté d'azur :
Merlin y renferma l'or de son maître Arthur. —
Qui tuera le serpent? — Ce monstre, c'est la terre,
O mineurs! Vous avez résolu le mystère!
Vos bras forts ont su rompre, arracher et scier
Ses écailles de cuivre et ses griffes d'acier;
Mais un plus adroit vient, aux flancs du monstre il entre,
Et ravit les lingots enfouis dans son ventre!

— « Et toi, comme abattu sous le poids de tes maux,
« Ouvrier chevelu, qu'as-tu donc? » — A ces mots,
Un mineur tressaillit! Il jeta là son œuvre,
En relevant la tête ainsi qu'une couleuvre.
Le vicaire pâlit. — « Obérour! Obérour!
« Tu vis encor, tu vis seul et sans voir le jour!
« — Obérour? Oui, c'est moi. Vous, pourquoi cet œil sombre?
« Je vous laisse le jour, hommes, laissez-moi l'ombre.
« Oubliez le mineur, car lui vous oublia. » —
Le courageux reprit sa bêche et travailla.

Quel était donc cet homme? Une mine est un antre
Où, loin de tous les yeux, plus d'un malheureux entre;
Et dans un confesseur, bien de secrets ennuis
Reposent, comme au fond d'un abîme enfouis.

D'un bond, tel qu'un plongeur près de manquer d'haleine,
Le prêtre aurait voulu, tant son âme était pleine,
S'élancer de ce gouffre : il fallut cependant
Monter tous les degrés suivis en descendant;
Et comme le sentier pour sortir de ce monde,
La route lui semblait plus dure et plus profonde;
Enfin son œil vit poindre un rayon de soleil :
O bonheur quand parut le jour clair et vermeil!

Ils partirent soudain. La grande fonderie
Plus loin se déchaînait dans toute sa furie;
Mais aucun d'eux n'entra. — « Non, disait Lilèz, non!
« C'est assez pour un jour! Hélas! voyez l'Avon,
« Comme son pauvre lit est troublé par l'usine!
« Oh! vive qui voudra dans le fond d'une mine,

« Oh ! vive qui voudra dans ce château de fer,
« Moi, je suis paysan, je veux vivre en plein air !
« Pour battre le blé noir, pour piler de la lande,
« Ma force désormais sera deux fois plus grande !
« Combien je vais aimer mes vaches, mes chevaux !
« Viennent tous les lutteurs de Kérien, je les vaux ! »

Le cœur franc de Lilèz débordait : sur l'épaule
On voyait son habit pendre au bout d'une gaule.
Anna levait sa robe, et les trois pèlerins
Pour marcher plus gaîment entonnaient leurs refrains.

Jusqu'au bas de Carhaix, la cité montueuse,
De son Malo-Corret[1] justement orgueilleuse,
Ils allèrent chantant, et, devant sa maison,
Ils ne passèrent pas sans saluer son nom.
Ainsi, le cœur rempli de nos anciennes gloires,
Ces amis sont entrés dans les Montagnes-Noires ;
Mais leur jarret faiblit, leur courage est rendu :

* La Tour d'Auvergne.

Jour et nuit voyager dans ce pays perdu !
Lilèz ne chante plus; mais parfois en arrière
Il s'arrête, en tournant les yeux sur la bruyère :
—« Lilèz, marcherez-vous?—Qu'est-ce, cousin Lilèz?
« Des voleurs?—Parlons bas, Annaïc! Voyez-les,
« Ces petits nains velus sur cette roche bleue :
« Comme ils mènent leur ronde en remuant la queue!
« Nains de toutes couleurs, ils sont là près d'un cent.
« Je n'ai plus dans le corps une goutte de sang.
« —Païen, cria le prêtre, avec toutes ses fables!
« Ne songe pas aux nains et songe plus aux diables.
« Avançons, avançons! » —Lilèz fit quelques pas,
Mais tandis qu'à grand'peine on montait Méné-Brâz,
Il s'arrêta tout court : « Pour cette fois j'y reste.
« Je sens un Corrigan qui se pend à ma veste.
« Vous ne le voyez pas; pour moi, je le sens bien.
« Je vous dis qu'il s'accroche à mon dos comme un chien. »

Il semblait qu'irrités ce soir de leur visite,
Les Esprits de la mine erraient à leur poursuite ;

Toute tremblante, Anna se disait dans son cœur :
« Ceci doit annoncer chez nous quelque malheur. »

De même jusqu'au bourg. Des collines, des mares,
Des garennes sortaient des figures bizarres ;
La terre se plaignait ; on ne sait pas pourquoi
L'automne est toujours triste et nous glace d'effroi.

Enfin au presbytère on arriva. Le prêtre
Frappa trois fois des mains ; et, poussant la fenêtre,
Le clerc lui répondit : mais Lilèz, mais Anna
Vers leur hameau lointain s'acheminaient déjà.
Et levant derrière eux ses grands bras, un squelette
Les suivait en criant d'une voix de chouette.
Or, cette voix, c'était la Crieuse-de-Nuit,
Qui le long des fossés en hurlant vous poursuit ;
Dans la lande elle est là qui de loin vous regarde,
Et toujours on entend sa voix aigre et criarde.

CHANT QUINZIÈME.

LA CHARRETTE DE LA MORT.

Par cette nuit de deuil, monté sur son cheval,
S'en venait cependant le vieux curé Moâl :
Deux hommes l'escortaient, ils ouvraient les barrières,
Ou guidaient la monture au bord des fondrières.
L'eau ruisselait. — « Pourvu, s'écria le vieillard,
« Que pour sauver ton maître il ne soit pas trop tard.
« — Dam! si son âme au ciel veut remonter sans crainte,
« Il est temps de verser sur son corps l'huile sainte.
« Il râle, je vous dis. — Mais, demanda Loïc,
« Ses filles? — Parlez-vous d'Hélène ou d'Annaïc?
« Ah! jeune homme, on dirait deux cœurs que le feu grille!
« C'est la neige qui fond! Lorsque la blonde fille
« De Léon arriva, ce fut un jour fatal :
« Si sa mère allait mieux, son père allait plus mal.
« Sur l'heure elle me dit : « Courez au presbytère! »
« Mais lui songeait encore au ciel moins qu'à la terre.
« Ce soir, comme il baissait, les deux sœurs et Lilèz
« Sont allés à la Croix dire des chapelets;
« Et la mère alluma dix morceaux de bougie,
« Cinq cierges pour la mort, cinq cierges pour la vie :

« Si ces derniers s'usaient ou s'éteignaient d'abord,
« C'en était fait d'Hoël, le malade était mort.
« J'attendais au logis. Donc, voyant les deux vierges
« Qui rentraient en criant avec leurs bouts de cierges,
« J'ai compris ; et, malgré la pluie et le temps noir,
« J'ai couru vers le bourg pour faire mon devoir. ..
« Mais prenez garde au chien. Derrière, Bleiz! derrière! »

Quand la porte s'ouvrit, la famille en prière
Se leva ; le vieux prêtre, à ce morne salut,
Comme pressé d'agir monta sur le bahut :

— « Eh bien, mon fils, eh bien, ma chère créature,
« Vous voilà donc malade? — Oui, dans mon corps j'endure
« Tout ce qu'il faut souffrir pour mériter le ciel ;
« Mes jambes et mes bras, tout enfle. — Pauvre Hoël!
« — Mais je finis mon mal. Voir un prêtre à cette heure,
« C'est quasi voir la mort entrer dans sa demeure.
« — Hoël, vous me craignez plus qu'on ne craint les loups.
« Si vous veniez chez moi je n'irais pas chez vous.

« N'êtes-vous pas chrétien? A votre dernier somme,
« Si l'heure en est venue, il faut songer, vieil homme.
« Soignons l'âme, le corps pourra s'en trouver bien.
« Dans votre lit de mort irez-vous comme un chien?
« Oh! je te forcerai, pécheur, d'ouvrir la bouche!
« Deux Esprits avec moi sont assis sur ta couche,
« A droite le Bon Ange, à gauche le Mauvais.
« De l'Ange et du Démon, choisis, ou je m'en vais!...

« Ah! chrétiens, louez Dieu! cet homme enfin m'écoute.
« Laissez-moi le guider dans sa nouvelle route. »

Des deux âmes alors commença l'union.
Mais Dieu seul peut redire une confession :
Sacrement de terreur entouré de mystère,
Le ciel vient demander ses secrets à la terre.

L'aveu fut long. Hoël, sous des replis cachés,
Prudemment dans son cœur retenait ses péchés;
Ce livre où le curé voulait lire sans cesse,

Hoël le refermait toujours avec adresse.
Enfin le confesseur rappela les enfants,
Et leur mère Guenn-Du s'installa sur les bancs.

« Ouvrez-les yeux, c'est moi. Regardez votre femme.
« Avez-vous mis enfin du calme dans cette âme?
« Mon ami, vous allez voir la maison de Dieu,
« Et le Père et le Fils, et l'Esprit au milieu.
« Là vous attend le prix de vos croix en ce monde.
« Pour nous, tristes vivants sur cette terre immonde,
« Il faut prier la Vierge; oui, priez-la pour nous;
« J'userai votre tombe ici de mes genoux.
« Homme, si vous souffrez, patientez encore,
« Tout ceci peut finir au lever de l'aurore...
« Çà, mes filles, venez! vous aussi, mon neveu!
A ce Saint qui s'en va venez tous dire adieu!
« Mais éveillez Nannic, que son père l'embrasse,
« Ce petit innocent!... Ah! de grace! de grâce!
« Mes filles, mon neveu, ne pleurez pas si fort!
« Votre cœur se fendra. Cet homme sait son sort...

« L'enfant pâlit. Nannic, embrassez votre père,
« Cher petit!... Non, la peur le rejette en arrière. »

— « Adieu, femme Guenn-Du! mes filles, mon neveu,
« Et vous, mes serviteurs, je vous dis tous adieu!
« Adieu, biens de la terre! Ah! quelle dure peine!
« Mon pressoir est tout plein, ma grange toute pleine,
« Et je meurs! Mes amis, venez à mon secours,
« Et frappez cette Mort qui me vole mes jours.
« Hélas! vous vous taisez!.. Jésus soit donc mon aide!
« Je me tourne à présent où je sais le remède,
« Je cède à mon Sauveur... Encor, encor ceci.
« Le clerc du vieux curé, Daûlaz est-il ici?
« Amenez-le, amenez ma chère fille Hélène.
« Qu'ils se hâtent tous deux. C'est bien (je perds haleine.
« Mon dernier coup s'apprête). Après moi, mon garçon,
« Il ne restera plus d'homme dans la maison :
« Lilèz s'en va soldat; toi, si l'habit de prêtre
« Te semble triste, obtiens quelque argent de ton maître
« Et prends Hélène : on dit qu'Anna te plairait mieux,

« Mais cette fille a pris son époux dans les cieux.
« Mes enfants, votre main. Mon drap sera la nappe,
«Où le prêtre... Ah! Jésus! ah! comme elle me frappe!»

—« Vite, cria Guenn-Du, vite les sacrements!
« La Mort jette en son cœur les épouvantements! »

Parents et serviteurs autour du lit en cercle
Se sont rangés ; le prêtre enlève le couvercle
De la boîte d'argent qui pendait à son cou,
Et sur le front d'Hoël, les flancs, chaque genou,
Verse selon le rit l'huile qui purifie;
De sa boîte il retire aussi le Pain de vie,
Mystérieux mélange où la Chair et l'Esprit
Forment en s'unissant le froment qui nourrit.

Voilà dans ce hameau, jusqu'à la onzième heure,
Tout ce qui se passa. Triste, triste demeure! —

Depuis bien des hivers, le femelle démon,

Qu'un Breton n'oserait appeler par son nom,
La Mort avait erré de village en village :
Elle attaquait la force, elle riait de l'âge ;
Au milieu d'une lutte elle étouffa Conan ;
Au Gôz-Ker, elle prit et la mère et l'enfant ;
Et tandis qu'il nageait, enlacé par un saule,
Le jeune Kernéiz disparut dans l'Izôle ;
Mais chez ceux de Coat-Lorh, comme elle n'entrait pas :
« La Mort ne peut nous voir, disaient-ils, parlons bas. »
Non, non, point de maison, point de tête épargnée !
Aujourd'hui dans Coat-Lorh elle fait sa tournée !
Sa charrette est en route, et ses maigres chevaux
Galopent dans la lande et par monts et par vaux ! —

L'âme et les sens d'Hoël désormais plus tranquilles,
Le prêtre, avec son clerc chargé des saintes huiles,
A quitté la maison : certes, cet homme noir
Avait fait dignement, selon Dieu, son devoir.

Des propos, cependant, près de la cheminée

Commencent à voix basse : « Oui, dans sa fille aînée,
« Disait la vieille Guenn, son amour reposait ;
« La clef de son esprit, cette fille l'avait.
« Quoi ! sans me rien laisser sortir de cette vie !
« Côte à côte, avec lui, pourtant je l'ai suivie
« Durant plus de vingt ans ! et je le soignais bien !
« Et peut-être il me doit de mourir en chrétien !
« Dites, quand plein de cidre il rentrait de la foire,
« N'avait-il pas encore au logis de quoi boire ?
« Et souvent sur le gril un bon morceau de lard ?
« Mais tout homme est un loup, ou bien est un renard. »

— « Chut ! répondit Armel, parlons plus bas, voisine ;
« Prenez garde aux mourants, ils ont l'oreille fine. »
« — Oui, dit la Giletta, songez à l'avenir.
« Hoël, tout bas qu'il est, pourrait en revenir.
« J'en ai bien vu passer dans la cruelle angoisse,
« Mais j'en connais aussi plus d'un dans la paroisse
« Dont le fuseau semblait tourner son dernier tour,
« Et qui chaque dimanche entend la messe au bourg.

« Donc, silence, Guenn-Du; car, s'il vous abandonne,
« Votre cœur l'aime encor, vous êtes toujours bonne...
« Allons, donnez du bois, la pluie éteint le feu.
« — Guenn-Du! femme Guenn-Du! — L'entendez-vous, grand D
« Avez-vous entendu cette pauvre voix creuse?
« Oh! oui, je l'aime encore! oh! la très-malheureuse! »

Avec un linge fin, alors elle essuyait
Les lèvres du mourant, et, tremblante, essayait
En ramenant sur lui ses draps, sa couverture,
D'apprêter à son corps une place moins dure.
Puis, elle l'appelait; mais, appels superflus!
Hoël ouvrait la bouche et ne répondait plus.

La chose en étant là, les deux bonnes veilleuses
A l'écart se font signe, et ces femmes pieuses,
En mains leur chapelet, sur un ton languissant,
Se mettent à prier pour leur agonisant.
A genoux près du feu, leurs coiffes rabattues,
On les prendrait ainsi pour deux blanches statues.

L'orage sur le toit tombe toujours à flots,
Et des lits des enfants s'échappent des sanglots
Qui déchirent leur mère. Ensuite un grand silence.
Une veilleuse alors de sa place s'élance
Vers le lit du malade, et voyant ses deux bras
Sans relâche occupés à retirer les draps,
Près de la veuve en pleurs sous sa coiffure épaisse
Elle revient s'asseoir, et dit tout bas : « Il baisse. » —

Vers minuit, quand les morts, froids et silencieux,
Tous rangés à la file, ensemble ouvrent leurs yeux,
Hoël recommença ses cris : c'était le râle,
Pareil à la vapeur dans le tube en spirale,
Qui montait, descendait, remontait dans son cou.
Mais quelqu'un manquait là pour frapper le grand coup.

Je l'entends ! je l'entends ! priez Dieu ! sa charrette,
Couverte d'un drap blanc et que mène un squelette,
Arrive de la lande : aux sifflements du vent
Elle a fait quatre fois le tour du vieux Peûl-Van ;

Arrache de ton front, veuve, tes cheveux gris!
Que le Char-de-la-Mort passe encore et repasse!
Et vous, marteaux de fer, clouez, clouez la châsse!

CHANT SEIZIÈME.

LE CONVOI DU FERMIER.

La Veuve et ses amies ensevelissent leur mort. — Conversations dans la forêt. — Chapelle du mort. — Le Convoi du Fermier. — Lamentations.

CHANT SEIZIÈME.

LE CONVOI DU FERMIER.

Si le ciel vous a pris quelqu'un aimé de vous,
Rappelez-vous, hélas! combien vous pleuriez tous
Quand cet être chéri, que le cercueil emporte,
Pour la dernière fois passa sous votre porte;
Et comme vous alliez, le front dans votre main,
Pleurant toujours, pleurant tout le long du chemin
Jusqu'à l'horrible fosse où, béni par le prêtre,
Tout ce que vous aimiez entrait pour disparaître;

Tellement que l'ami qui veillait sur vos pas
Vous entraîna, mourant, vous-même entre ses bras.

Quand le fermier Hoël mourut, ainsi sa femme
Laissa voir au grand jour les tourments de son âme ;
Puis, épouse chrétienne, elle l'ensevelit,
Et l'appela longtemps près de son dernier lit.

On ne verra jamais angoisse plus profonde,
Abîme de douleurs plus digne qu'on le sonde.

Dès que le point du jour blanchit le haut du toit,
Les femmes commençaient leur œuvre. « Il est tout froid,
« On peut laver le corps, dit Armel. Mais la veuve
« A-t-elle préparé ses draps de toile neuve?
— « Ouvrez, dit celle-ci, je vous entends; ouvrez
« Le grand bahut de chêne, et là vous trouverez
« Bien pliés et tout blancs mes anciens draps de noces,
« Du fil, un sac rempli de fèves dans leurs cosses,
« Enfin tout ce qu'un mort demande autour de soi.

« Prenez un drap pour lui, gardez l'autre pour moi.
« Mais que le menuisier ferme le lit de planches
« Bien doucement ; et vous, dans les deux toiles blanches
« Enfoncez chaque épingle avec un doigt prudent :
« Les morts ne parlent pas ; ils souffrent cependant.
« Oui, notre fossoyeur l'a dit : le cœur se navre
« Quand on sait comme lui ce que souffre un cadavre. » —

Vers la même heure, Alan, le valet de Coat-Lorh,
Traversait la forêt qui, murmurante encor,
Secouait ses rameaux humides de la veille,
Ainsi que ses cheveux un homme qui s'éveille :
« Lan ! Alan ! où vas-tu si vite? Hé ! les garçons !
« Est-ce vous qui rôdiez derrière ces buissons ?
« Bleiz vous avait sentis. C'est un maître à la piste.
« Bonne chasse ! Chez nous cette nuit fut bien triste.
— « Quoi ! ton maître n'est plus ? — Jésus ! toute la nuit
« La Mort sur sa charrette a donc roulé sans bruit?
« Prends garde à toi, Ronan ! Depuis que tu sais lire,
« Tu te railles du diable, et les morts te font rire.

« Pourtant, si vous venez tous deux veiller le corps,
« Vous aurez du pain blanc et du cidre à pleins bords.
« Adieu, Ronan! — Bonjour, Alan! — Porte ton livre.
« Moi, je m'en vais au bourg chercher la croix de cuivre.
« Adieu, Furic! courage, Alan! » —

Le soir venu,
Le cercueil fut ainsi posé; car je l'ai vu :
Trois draps semés de fleurs formaient une chapelle;
Aux quatre coins, des os de morts, une chandelle;
Aux pieds, un bénitier; à la tête, une croix;
Et Guenn, la vieille Guenn, sur un siége de bois,
Regardait le défunt, dont la lèvre entr'ouverte
D'une teinte verdâtre était déjà couverte.
Les pieds aussi sortaient d'une horrible façon.
Des hommes près du feu hurlaient à l'unisson.
C'est alors que, passant sous les murs du village,
Mon cheval, effrayé de ce concert sauvage,
Se cabra; je poussai la porte, et, d'un coup d'œil,
Je vis ces draps tendus, ce corps dans son cercueil,

Les veilleurs attablés devant un feu de lande,
Et dans l'ombre, à travers la fumée, une bande
D'amis et de voisins qui priaient à genoux.
Guenn-Du tenait en main une branche de houx.
Je la pris, et deux fois, dans la forme prescrite,
Sur le corps du fermier je jetai l'eau bénite.
Je vis Hélène, Anna, muettes dans leur coin;
Et près d'elles encor, silencieux témoin,
Le jeune clerc Daûlaz (il avait voulu rendre
Ce devoir à celui qui le choisit pour gendre);
Puis le fermier Tal-Houarn, et Lilèz, son filleul,
Qui, sous ses longs cheveux, sur un banc pleurait seul.

Ce peuple aime les morts! Au milieu d'une fête,
Pour eux il s'agenouille et découvre sa tête;
Il leur dit de goûter à son cidre nouveau,
Et se plaît à remplir de spectres son cerveau.
Certes, quand les bouvreuils chantent dans les broussailles,
Bien des pâtres aussi chantent dans la Cornouailles;
Pour danser aux Pardons tous les pieds sont légers;

Et les bonds des lutteurs ébranlent les vergers.
Alors, grâce au soleil et grâce au jus des pommes,
La joie est sur la terre et dans le cœur des hommes.
Mais, au premier frisson d'octobre dans les bois,
Les appels des bergers se taisent à la fois,
La lande rend des sons plaintifs; avec la pluie
Descendent les vapeurs de la mélancolie;
Les jours noirs sont venus : jeunes gens et vieillards
Passent silencieux à travers les brouillards;
Les morts ouvrent leur tombe, et la Bretagne entière,
Sous son ciel nuageux, n'est plus qu'un cimetière.

Cependant, poursuivons! accompagnons demain
Ces parents dont les pleurs inondent le chemin :
Il faut voir le cercueil dans la terre descendre,
Et tirer du tombeau tout ce qu'il peut apprendre. —

La tombe du fermier, prête à le recevoir,
Était déjà creusée, et, devant ce trou noir,
Les prêtres, revêtus de leurs surplis de neige,

Et leur livre à la main, attendaient le cortége.
Le cortége avançait ; mais un brouillard si lourd
Tombait sur les maisons et le chemin du bourg,
Qu'on aurait dit le mort bien loin sans la clochette
Et sans le pas des bœufs qui traînaient la charrette.

Ce fut un long trajet. Quand les processions
Se rendent vers Coat-Lorh pour les Rogations,
Elles mettent une heure à ce pèlerinage,
Dans un mois de soleil et de naissant feuillage.
Tout est sombre aujourd'hui ; l'eau tombe incessamment,
Et vers leur dernier lit les morts vont lentement.
Hoël eut les honneurs qu'aux riches on délivre :
Il eut la croix d'argent avec la croix de cuivre ;
Un Notable du bourg prit la corne des bœufs,
Afin de les guider dans les chemins bourbeux ;
Puis, hommes en manteaux, femmes en coiffes jaunes,
Suivirent à travers les bouleaux et les aunes.

Mais voici que la veuve, au départ du convoi,

« Hélas! vous nous quittez (disait Guenn sur la bière,
« Tandis que le clergé chantait l'hymne dernière);
« Vos prés, votre courtil plein de ruches à miel,
« Votre bonne maison, vous quittez tout, Hoël!
« Las! hélas! vous laissez sans chef votre famille!
« Entendez-vous les cris d'Hélène, votre fille?
« De votre Anna, qui tord ses mains de désespoir?
« Et Nannic, qui se penche en pleurant pour vous voir? —
« Mon père! mon bon père! — Oui, pauvres orphelines,
« Appelez-le bien fort! épuisez vos poitrines!
« Forcez-le de rouvrir ses deux yeux au soleil.
« Ah! s'il avait besoin, tant besoin de sommeil,
« Pour dormir avec moi, ne pouvait-il m'attendre?
« Dans mon cercueil aussi je suis près de m'étendre:
« Nous n'avons eu qu'un lit durant plus de vingt ans;
« Morts, nous aurions dormi comme autrefois vivants. »

Les prêtres cependant rentraient dans la chapelle.
Sous un amas de terre alors prenant sa pelle,
Le fossoyeur, aidé du jeune clerc Daûlaz,

Poussa sur le cercueil le sable humide et gras.
Les parents sanglotaient; car chaque pelletée
Qui tombait sur Hoël semblait sur eux jetée.—

Comme ce vieux Breton qu'un tertre va couvrir,
Si ton heure est sonnée, et si tu dois mourir,
Vois avec quel amour j'épanche de ma verve
Ce miel de poésie, Arvor, qui te conserve:
Comme autour de ton corps je construis un tombeau
Plus rempli de parfums, plus solide et plus beau
Qu'au fond des bois sacrés, pour sa chère Viviane
N'en éleva Merlin, ce grand maître en arcane!
Si ton jour est venu, comme tes vieux héros,
Dans leur auge de pierre étendus sur le dos,
Bretagne, dors en paix! j'ai répandu l'arôme,
Le miel de poésie, ô mère! qui t'embaume.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

LES TRAVAUX D'AUTOMNE.

Les Abeilles : instructions de la Veuve à ses filles. — Les deux orphelines vont servir à une fête de leur oncle Tal-Houarn. — Réparations des talus de Ker-Barz (Village-du-Barde).— Travail en commun de vingt laboureurs. — Banquet du soir, et pourquoi le Clerc s'y insinue. — Éloge poétique du village fait par le Clerc et enthousiasme des assistants. — Les prières et le départ. — Comment la Veuve terminait sa journée. — La Bague de la Veuve.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

LES TRAVAUX D'AUTOMNE.

« Laissez leur robe noire aux ruches des abeilles,
« Mes filles ; entre nous les peines sont pareilles :
« De rouge à votre noce il faudra les couvrir
« Pour qu'elles aient aussi part dans notre plaisir.
« Ces faiseuses de miel, en faisant leur ouvrage,
« Prennent une âme douce et qu'un rien décourage :
« Notre ferme, on dirait, est leur autre maison.
« Aimons donc nos amis : c'est bonheur et raison. »

La digne veuve ainsi, durant ces jours moroses,
Elle-même tirait du miel des moindres choses.
Sur son humble ménage, oh ! comme elle veillait !
Attentive aux enfants, attentive au valet !
Elle avait l'œil au champ, au lavoir, à la huche.
Oui, toute sa maison était comme une ruche.
Ses filles, qu'au bourg seul on vit depuis un mois,
Ce matin vont sortir pour la première fois :
« Ça donc, habillez-vous, mes filles, leur dit-elle,
« Puisque pour un banquet un parent vous appelle.
« Vous aiderez les gens : mais qu'on voie à votre air
« Que vous êtes, hélas ! orphelines d'hier.
« Moi, si j'en ai la force, avant que le jour tombe,
« J'irai jusques au bourg prier sur une tombe. »
Et comme avec Hélène Annaïc se coiffait,
Elle se mit encore à ranger au buffet
Les vases de faïence et les vases de cuivre ;
A la plus belle place elle étalait son livre ;
Et les montants de buis, les portes, le tiroir,
Sous ses doigts diligents brillaient comme un miroir.

Elles partirent : la mère, en leur montrant la route,
Leur dit : « Vous trouverez le vieux Furic, sans doute :
« Qu'il ait soin cet hiver de nos mouches à miel.
« C'était l'associé de votre père Hoël.
« Car elles n'aiment pas, ces braves ouvrières,
« A courir pour un seul les bois et les bruyères.
« Elles veulent unir le riche et l'indigent.
« Donc, si celui qui tient du ciel un peu d'argent
« Et quelques beaux essaims au pauvre les apporte,
« Les ruches sont à peine aux deux coins de la porte,
« Que voilà de sortir, de rentrer tout le jour,
« Ces mouches, dont le cœur enferme tant d'amour,
« Suçant tous les bourgeons, toutes les fleurs nouvelles
« Que Dieu mit dans les champs pour le pauvre et pour elles. »

En suivant leur chemin, croyez que les deux sœurs
De ces conseils pieux savouraient les douceurs :
Avec leurs corsets noirs et leurs coiffures jaunes,
Par ces brumes d'octobre on aurait dit deux nones.—

Ce fut, à leur entrée, un murmure joyeux.
Leur bon oncle en riant les baisa sur les yeux.
Chacun les admirait. Elles, toujours discrètes,
Disaient : « A vous servir, voyez, nous sommes prêtes. » —

Vraiment, pour relever les talus de Ker-Barz,
Qui, minés par les eaux, croulaient de toutes parts,
Avant que par le froid la brèche ne s'accroisse,
Ils étaient bien venus de la seule paroisse
Vingt braves ouvriers; et ces vingt travailleurs
Firent ce que le double aurait pu faire ailleurs.
C'est que tous s'employaient pour une œuvre commune,
Pour un fermier comme eux, sans récompense aucune;
Et durant ce travail des pelles et des bras,
Le rire et les bons mots, certes, ne manquaient pas;
Puis, leur laine à la main, lorsque les jeunes filles
S'en venaient devant eux manier les aiguilles,
Même les plus âgés, les plus lourds, les plus froids,
Semblaient prendre conseil de ces agiles doigts.
Ah! c'était un plaisir de les voir à la file,

Pêle-mêle, entasser les cailloux et l'argile,
Revêtant les parois de mottes de gazon
Épaisses à braver la plus rude saison,
Viennent par-dessus tout les ronces, les broussailles,
Et ces talus seront plus forts que des murailles.
Non, même aux Lamballais, ces maîtres fossoyeurs,
Nul n'irait demander des ouvrages meilleurs.

Enfin le soir venu, paisible soir d'automne,
Sur l'herbe on a posé la nappe étroite et jaune,
Et les vingt travailleurs, jouteurs toujours ardents,
Se remettent ensemble à travailler des dents.
Le bon Tal-Houarn, les reins cambrés, le jarret ferme,
Allait et revenait du courtil à la ferme,
Portant de nouveaux pots, portant de nouveaux plats;
Et Lilèz, son filleul, en poussait des hélas!
Mais lui, toujours la voix et la tête plus hautes,
Disait joyeusement : « Je me plains de mes hôtes.
« J'avais cru réunir de vaillants journaliers;
« Dans le parc, j'en conviens, ils donnent volontiers;

« Mais devant les rôtis et la liqueur des pommes,
« Je l'avoue à regret, ce ne sont pas des hommes. »
On riait, et le cidre à pleins bords de couler;
Le lard jaune et fumant venait s'amonceler;
Et Tal-Houarn, et sa femme, et toutes les fermières
A peine suffisaient à vider les chaudières.

Or, par le chemin creux qui vers le bourg conduit,
Son livre sous le bras, au tomber de la nuit,
Venait un jeune clerc : les épaisses fumées
Qui lentement sortaient des viandes enflammées,
Il ne les cherchait pas; mais ce rêveur pensait
Qu'une fille était là dont la main attisait
Tous ces ardents brasiers, et, poursuivant sa route,
Il se disait encor : « Je la verrai sans doute. »
Ce fut lui qu'à travers les branches du courtil
Aperçut le fermier : « Holà! holà! dit-il,
« Croyez-vous qu'on ait peur de votre jeune tête?
« Bon clerc ne fut jamais de trop dans une fête. »
Et, traîné par la main, le galant, tout le soir,

Dut parmi les buveurs, bon gré, mal gré, s'asseoir.

On lui dit, quand sa tasse entre ses mains fut pleine :
« Que cherche notre clerc près de notre fontaine ?
« Pensif, ce soir encore, il en faisait le tour. »
L'hypocrite saisit lestement ce détour :
« Ah! dans ce roi des prés, au bord du fleuve Izôle,
« Tout esprit studieux avec bonheur s'isole !
« Oui, j'aime cette source au pied de ce coteau ;
« Car celui qui donna son nom à ce hameau,
« Lorsqu'il avait chanté longtemps sur la colline,
« Peut-être à l'heure pâle où le soleil décline,
« Ce vieux barde, rempli des choses d'autrefois,
« A la source du pré vint rafraîchir sa voix ;
« Et lorsqu'il remontait à travers les grands saules,
« Sa harpe en se heurtant vibrait sur ses épaules.
— « La merveilleuse histoire ! ô jeune homme savant,
« S'écriaient les fermiers, visitez-nous souvent.
« Certes, vous payez bien votre part d'une fête.
« Nous travaillons des bras ; vous, Loïc, de la tête. »

Loïc, tu répondis : « Un barde de nos jours
« Qui nourrit de ses chants les villes et les bourgs,
« Un ami m'a conté ces antiques merveilles.
« Ah ! comme avec plaisir s'ouvriraient vos oreilles
« Si, debout parmi nous, et parlant avec feu,
« Sa voix vous expliquait le nom de chaque lieu,
« Noms sacrés qui, restés vivants dans la mémoire,
« Depuis quatre mille ans racontent notre histoire!
— « Celui dont vous parlez, ah ! nous le connaissons,
« Dit le meunier Ban-Gor. Écoutez ses chansons ! »
Mais l'hôte : « Si chez moi, ce soir, la gaîté brille,
« La mort, voici vingt jours, entra dans ma famille,
« Et j'attends le retour de la même saison
« Avant qu'aucun chanteur chante dans ma maison.
— « C'est bien ! dit un vieillard, invité pour son âge
« De tout enterrement et de tout mariage.
« Çà, prions pour le mort ; ensuite, mes amis,
« Pour ceux qui de tout cœur céans nous ont admis.
« Tous les ans leur blé croisse et leur grange s'emplisse!
« Et l'œuvre de ce jour, le Seigneur la bénisse ! »

Alors les Requiem, les Grâces, les Pater,
Sur l'herbe du courtil furent dits en plein air;
Puis l'hydromel encor, le cidre après les Grâces,
Pour le coup du départ vinrent remplir les tasses.

Quand, les pieds chancelants, la troupe repartit,
Un long cri du village au vallon retentit.
Leurs femmes les suivaient en devisant entre elles,
Car, le dos tout courbé sous le poids de leurs pelles,
Ils roulaient lourdement au fond des chemins creux :
Et, sans voir ses amours, le doux clerc avec eux.

Dès longtemps les deux sœurs, Anne et sa chère Hélène,
Le visage entouré de leurs coiffes de laine,
Avaient quitté la ferme : « Eh quoi! partir déjà?
—« Oui, la mère attendrait, » leur répondit Anna.—

Mais nous, pour bien finir cette belle journée,
Par cette mère en deuil montrons-la terminée :
Douce histoire où les cœurs trouvent à se nourrir,

Fleur qui dans nos champs seuls pouvait naître et fleurir...

Or, la veuve d'Hoël, sombre de corps et d'âme,
S'en allait vers le bourg, alors qu'une autre femme,
Veuve aussi, l'abordant à l'angle d'un chemin,
Lui dit, les yeux en pleurs et la main dans la main :
—« Est-ce bien vous Guenn-Du? Comme un malheur nous chang
« En vous voyant venir du côté de la grange,
« En vous voyant venir sous vos robes de deuil,
« Je disais : C'est un mort qui sort de son cercueil !
« — Armel, oui, plaignez-moi, car nous sommes deux veuves
« Et nous avons passé par les mêmes épreuves.
« Une maison est lourde, hélas ! quand un support
« S'écroule et que le poids tombe sur le moins fort !
« Dites, que peut alors une innocente femme?
« Tout le monde l'accable, elle n'a que son âme.
« Ce sont des serviteurs qui font mal leur devoir,
« Des enfants à nourrir, des filles à pourvoir,
« Cent choses à troubler la tête la plus ferme.
« Loïc, votre bon fils, vient le soir à la ferme :

« Mon pauvre homme l'aimait, ma fille l'aime aussi,
« Dieu veuille que le prêtre arrange tout ceci !
« — Guenn, je l'ai dit souvent : Dieu le veuille ! le veuille !
« Comme un arbre je sèche, et tombe feuille à feuille,
« Mais nous souffrons sur terre et nous la regrettons,
« Et j'aimerais à voir fleurir nos rejetons. »
« — Eh bien, quand vous portez au marché votre beurre,
« Entrez, nous causerons ; moi, je vais à cette heure,
« Je vais porter ma bague à la Vierge du bourg.
« Oui, cet anneau de veuve à mon doigt semble lourd.
« Mon ancien compagnon, Hoël le redemande,
« Et je l'offre à Marie afin qu'elle le rende. »

Depuis longtemps la veuve, à l'ombre d'un pilier,
Priait à deux genoux, et sur son tablier
Lentement, grain à grain, défilait son rosaire,
Attendant, pour remplir son vœu, que le vicaire
Fût sorti de l'église et du saint tribunal :
Or, deux femmes étaient au confessionnal,
Et quand l'une eut parlé longuement, l'autre femme

En eut pour toute une heure à soulager son âme.
(Pourtant la nuit tombait et l'approche du soir
Répandait dans l'église un froid humide et noir.)
Les deux femmes enfin sortirent, et le prêtre
Du confessionnal ayant clos la fenêtre,
Guenn-Du se releva; puis, d'efforts en efforts,
Vers l'autel de la Vierge elle traîna son corps.

Mais au pied de l'autel, près de tirer sa bague,
Voici que son esprit se trouble; un tableau vague
De ses jours d'autrefois passe devant ses yeux :
Les plus jeunes d'abord, hélas! les plus joyeux;
De toutes ses amours elle revoit l'histoire;
L'habit qu'elle acheta pour sa noce à la foire;
Elle entend résonner les cloches; elle voit
L'autel où son époux mit la bague à son doigt;
Ensuite les enfants, les travaux du ménage,
Sa maison devenant plus sombre d'âge en âge;
Elle, enfin, vieillissant; son mari déjà mort;
Et tous ces souvenirs la troublèrent si fort,

Que, pour se soutenir, sur le bord de la rampe,
Elle appuya ses mains! — Mais là, sous une lampe,
Aux dernières lueurs du soir, apercevant
L'épouse de Joseph avec son bel enfant,
Celle que les Martyrs ont prise pour leur reine,
Son fils entre ses bras, lui parut si sereine,
Que la veuve d'Hoël voulut cacher ses pleurs
A la mère du Christ, la mère de douleurs.
Et bientôt dans son cœur plus forte et plus allègre,
La bague qui flottait autour de son doigt maigre,
Elle la retira : « Voici l'anneau d'Hoël,
« Rendez-lui son présent, ô Vierge, dans le ciel! » —

Il faisait froid, bien froid, et noir sous le feuillage,
Quand la veuve revint enfin dans son village;
Mais ses enfants veillaient, et Lilèz, son neveu,
Avait mis un tronc d'arbre immense dans le feu.



CHANT DIX-HUITIÈME.

LA NUIT DES MORTS.

Temps des veillées. — Solitude et tristesse chez la veuve d'Hoël. — Grande veillée de la première nuit de Novembre. — Quels hôtes sont attendus. — Préparatifs d'Anna et terreurs de sa mère. — Le balayage des Ames. — Feu et repas funèbres. — Le Cantique des Morts. — Un voyageur. — Vision dans la lande de la Trève-des-Druides. — Rencontre du voyageur par le clerc Daûlaz et les chanteurs de nuit.

CHANT DIX-HUITIÈME.

LA NUIT DES MORTS.

Les soirs d'automne, après une humide journée,
Il est doux de causer devant la cheminée,
Tous en rond, les enfants assis sur vos genoux,
Et le chien gravement installé devant vous.
Tandis que les fuseaux tournent aux doigts des femmes,
Il est doux d'écouter, les deux mains sur les flammes,
Des contes merveilleux de pays enchantés,
Et depuis des mille ans les vieux airs répétés,

Où revit la Bretagne avec toute sa gloire,
Et dont le noble peuple a gardé la mémoire.
Ainsi dans les manoirs, où chaque souterrain
A son dragon de feu, chaque préau son nain;
Puis, après les géants, les grandes passes d'armes,
Un simple chant d'amour qui fait venir des larmes.

Chez la veuve d'Hoël tous les soirs tristement
S'écoulaient en silence et dans l'isolement :
Si le fidèle clerc arrivait le dimanche,
Les trois femmes pleuraient sous leur coiffure blanche;
Et le conscrit Lilèz, sur un banc à l'écart,
Jeune homme désolé, songeait à son départ...

Quand novembre amena sa première soirée,
Cette nuit cependant fut une nuit sacrée;
Car du pays de Vanne au pays de Léon,
De Cornouaille en Tréguier il n'est pas un Breton,
Bûcheron dans les bois, ou pêcheur sur les côtes,
Qui chez lui, ce soir-là, n'attende bien des hôtes.

Dès que le dernier chant de la Fête-des-Saints
Est fini, les voilà pareils à des essaims,
Ou comme des graviers roulés dans la tempête,
Qui sortent par millions, et volent à leur fête;
Ils vont rasant le sol, pêle-mêle, hagards;
Et le seuil des maisons, les courtils, les hangars,
Les granges, tout s'emplit; ils remplissent l'étable,
Tous les bancs du foyer, tous les bancs de la table;
Et même dans vos lits, sous vos draps chauds et doux,
Eux, toujours frissonnants, se couchent près de vous:
Vous ne les voyez pas; mais la nuit, sur la face,
On sent comme un vent froid, un petit vent qui passe.

C'était pour eux qu'Anna, laissant là son rouet,
Le front tout en sueur, près du feu travaillait.
Elle avait délayé sa meilleure farine,
Pris son bois le plus sec, sa graisse la plus fine,
Et tandis que son monde à vêpres priait Dieu,
Elle, seule au logis, étendait sur le feu
Ses crêpes de blé noir pour cette race étrange

Qui, dans toute l'année, un seul jour boit et mange.
Quand la flamme brillait trop vive, par instant
De la porte de chêne elle ouvrait un battant,
Et, devant sa maison, elle voyait dans l'aire
La brume s'étendant plus blanche qu'un suaire.
Or, la pâte cuisait encor lorsqu'à la nuit,
Par-dessus la forêt, au loin elle entendit
Les deux cloches du bourg, qui, de leurs voix funèbres,
Éveillaient en sursaut les morts dans les ténèbres;
Car la fête s'ouvrait, et le long des fossés
Les gens s'en revenaient causant des Trépassés.

« Jésus Dieu! » cria Guenn, comme avec sa famille
Elle entrait au logis, « que fait là cette fille?
« Par une telle nuit balayer la maison!
« Vous ne savez donc pas, ô fille sans raison,
« Que le monde est couvert ce soir d'âmes en peine,
« Et qu'ici votre père en pleurant se promène?
« Avec votre balai voulez-vous le blesser?
« Les âmes des aïeux, voulez-vous les chasser?

— « Oh ! dit Anna, pardon ! mon âge est jeune encore,
« Ma mère ; et vous savez des choses que j'ignore.
— « Eh bien ! à cette table, enfants, asseyons-nous.
« Mais, Lilèz, mon neveu, mes deux filles, et vous,
« Alan, ne mangez pas jusqu'aux dernières miettes,
« Et laissez quelque chose au bord de vos assiettes :
« D'autres vont prendre place autour de ce bahut :
« N'égouttez pas le verre où vos lèvres ont bu. »

A ces mots, sur la table Anna posa ses crêpes :
« Oh ! tous vont là-dessus tomber comme des guêpes !
« Dit sa sœur. Mais, Lilèz, apportez, s'il vous plaît,
« La grande jatte au beurre : ils sont friands de lait.
— « Surtout, reprit Guenn-Du, n'éteignez pas la braise.
« Ici, dans le foyer, Alan, plaçons ma chaise...
« Mes filles, à présent venez me décoiffer :
« Les morts ont à manger, à boire, à se chauffer. »

Déjà tous sont au lit, les enfants et la mère :
Mais pour fermer leurs yeux le sommeil ne vient guère.

Hé! qui pourrait trouver du sommeil ici-bas
Lorsque, dans leur linceul, les morts ne dorment pas?
A chaque bruit des bancs ou de la cheminée,
Tous les gens du hameau tremblaient; la sœur aînée
Prenait sa jeune sœur Annaïc dans ses bras,
Et celle-ci cachait sa tête sous les draps.
Les hommes, plus hardis, poursuivaient leur prière;
Ou, la tête en avant, autour de la chaumière
Ils regardaient dans l'ombre: eux-mêmes, tout à coup,
Ils ont senti le souffle arrêté dans leur cou.
A l'heure où le brasier était près de s'éteindre,
S'éveillant à demi, le chien s'est mis à geindre;
Dans la cour on entend un bruit lourd de sabots;
Des hommes qui de loin murmuraient quelques mots
S'approchent, et, frappant trois grands coups sur la porte,
Chantent à l'unisson d'une voix lente et forte:

« Si dans cette maison vous êtes endormis,
Voici la Nuit-des-Morts: réveillez-vous, amis!
Pour tant de morts et tant de mortes,

C'est Dieu qui nous a dit de frapper à vos portes.

Priez pour eux, ô vous qui dormez dans vos draps!
Les vivants sont légers, les enfants sont ingrats:
Sur un lit de braise et de soufre
Votre père, là-bas, peut-être crie et souffre.

L'argent vient et s'en va : pourtant, je vous le dis,
Beaucoup pour un denier perdent leur Paradis.
Hélas! ouvrez votre paupière,
Et pour les pauvres morts priez Dieu sur la pierre!

Soyez honnêtes gens, ayez peur du péché;
Donnez bonne mesure et bon poids au marché;
Donnez, donnez bonne mesure:
Jésus-Christ vous rendra le tout avec usure.

Sur ses ailes de feu, comme un oiseau du ciel,
Et sa balance en main, descendra saint Michel;

Debout sur ses ailes de flamme,
Dans sa balance d'or il pèsera votre âme.

Alors d'un autre lit vous aurez tous besoin!
Pour chevet vous aurez un bourrelet de foin,
Autour de vous des toiles blanches,
Et sous la terre humide et pesante cinq planches.

Ce chant, mes bons amis, est un chant de douleurs;
A l'homme le plus dur il doit tirer des pleurs.
Priez pour les morts et les mortes:
Nous allons avec Dieu frapper à d'autres portes... »

Les chanteurs s'éloignaient, et tous les habitants,
Attendris sur leurs morts, y pensèrent longtemps;
Et le conscrit disait : « Ma pauvre âme peut-être
« Ainsi viendra pleurer devant cette fenêtre. »

Ah! le sombre hibou qui vole d'if en if,
Aux oiseaux reveillés jetant son cri plaintif,

Est moins triste, moins triste est la voix des chiens vagues
Par un soir d'ouragan hurlant contre les vagues,
Qu'en ce premier novembre, où nul astre ne luit,
Le Cantique des Morts errant toute la nuit!...
Des clercs, des mendiants, de village en village,
Se plaisent à semer partout ce chant sauvage,
Pour rappeler à ceux qui dorment dans leurs lits
Ceux qu'en la terre froide ils ont ensevelis,
Mais qui viennent ce soir, dégagés de leurs langes,
Aux vivants se mêler : innombrables phalanges,
Tourbillons plus serrés que ne sont à la fois
Les sables de la mer et les feuilles des bois.
Tous ces bruissements qui passent dans les ronces
A vos chants désolés, chanteurs, sont leurs réponses.

Par cette nuit de deuil, un barde, un voyageur,
Errait sur les confins de Scaer. Pieux songeur,
Il venait recueillir ces cantiques funèbres
Qu'enfant il écoutait, pâle, dans les ténèbres,
Et visiter ses morts; et ce peuple léger

Dans la brume semblait près de lui voltiger :
Parents, premiers amis, jeunes filles aimées,
Enfants qui l'an passé jouaient sous les ramées ;
Et ceux des anciens temps que leur pesant men-hir,
Leur cercueil de granit, ne sauraient retenir ;
Prêtres, bardes, guerriers, toute une foule étrange
Qui vient voir en pleurant comme chez nous tout change.

Près du tertre où longtemps dans son rêve absorbé
Ce pieux voyageur sur la lande est tombé,
Comme la troupe morne et frêle tourbillonne,
Telle que le brouillard qu'un vent pousse et sillonne !
Puis, éprise, on dirait, d'amour pour ce vivant,
Doucement elle vient sur son front se penchant :

DRUIDES.

« Au Village-d'Heusus, où vont s'ouvrir les fêtes,
Nous allons, et le lierre a couronné nos têtes.
Devant nous brillera le gui dans l'arche d'or,
Ce symbole vivant de l'immortel Ior ;

Car des premiers, ouvrant au jour le sanctuaire,
Nous avons entrevu l'invisible Ternaire.
Ne laisse pas flétrir nos saints noms dans les cœurs.
Les bienfaits des vaincus, redis-les aux vainqueurs.

CHEFS DE CLANS.

Le Brenn a convoqué cette nuit dans sa chambre
Tous les Chefs aux sayons rayés, aux colliers d'ambre;
Et les lances de frêne, aux dards envenimés,
Se croiseront dans l'air, comme aux jours renommés
Où sur le Frank barbare elles volaient, pareilles,
Dans leurs frémissements, aux rumeurs des abeilles.
Ne laisse pas mourir ces hauts faits dans les cœurs,
Et dis que les vaincus souvent furent vainqueurs.

BARDES.

Ce soir résonneront au Village-du-Barde
Les chants que des morts seuls le long souvenir garde :
S'ils éclataient au jour, ces fils des harpes d'or,
Ils bouleverseraient les communes d'Arvor,

Elles qui du passé toujours émerveillées,
A la voix des vieillards pleurent dans les veillées!
Ces échos de nos chants, maintiens-les dans les cœurs,
Toi qui ne chantes pas seulement les vainqueurs. »

Scaer, où le voyageur ouvre des yeux avides
A cet antique nom la Trève-des-Druides,
Et revoit, comme au temps des premières tribus,
Les villages du Barde, et du Brenn, et d'Heusus :
O Scaer! en traversant ta bruyère sacrée,
Quel ami du passé n'irait, l'âme inspirée,
Et ne verrait surgir, sol des traditions,
Par une telle nuit de telles visions?

Pour répondre à l'appel de ces âmes antiques
Le voyageur, chargé de vapeurs léthargiques,
S'agitait, quand vers lui sembla venir encor
Un cortége royal au front couronné d'or.
Le premier, c'est Conan, prince vêtu d'hermine,
Conquérant fondateur que sa gloire illumine;

Et, la dernière, Anna, qui montre tout en pleurs
D'une main sa couronne et de l'autre trois fleurs.
Chacun d'eux fièrement élevait un trophée :
Érec, son bleu manteau brodé par une fée,
Un autre feuilletait le livre de ses lois,
Comme Numa le sage et d'autres savants rois.
Celui [1] de qui le front sur tous les fronts s'élève
Avait un pallium à l'entour de son glaive :
Un prêtre, un saint vieillard, de sa main le vêtit,
Et sur d'autres vieillards librement l'étendit.
Mais rois, ducs, ou barons, tous présentaient au barde
Des armes en tronçons rouges jusqu'à la garde.
Puis trente chevaliers. Un des Trente en passant
Cria : « J'ai soif ! — Eh bien, Beaumanoir, bois ton sang !... »
O salles de Coat-Lorh, sortez de vos décombres !
Pierres, rassemblez-vous ! montez, murailles sombres !
Sur ces fiers visiteurs suspendez vos arceaux ;
Mais ne vous fermez pas à leurs humbles vassaux.
La houe et le fléau, comme d'anciens esclaves,

[1] Noménoé.

Ils les portaient encore, et, tout pâles et hâves :
« N'auras-tu point pitié, barde, de notre sort,
« Nous qui n'avons trouvé de repos qu'à la mort ?
« — O laboureurs ! ma voix vous fit souvent entendre,
« Pauvres gens, si pour vous mon cœur est un cœur tendre !
« C'est vous seuls que mes vers se plaisent à chanter,
« Et c'est vous, cette nuit, que je viens visiter. »

Mais un premier rayon, entrevu par les Ames,
Soudain les mit en fuite ; et des hommes, des femmes,
Tous, chanteurs attardés, heurtèrent l'étranger
Qui d'un sommeil profond sembla se dégager.
Il murmura : « Quel rêve ! » Et le chef de la bande :
« Grand Dieu ! par cette nuit seul ici sur la lande !
« Mais, c'est vous ! vous voilà dans notre vieux pays ?
« — Eh bien ! quoi de nouveau chez nos anciens amis ?
« — Tous sont dans la tristesse : Anna pleure son père,
« Et Lilèz son départ. — Et toi, Loïc, mon frère ?
« — Oh ! moi, vous savez trop comme s'en vont mes jours !
« Votre sort est le mien : aimer, souffrir toujours. »

CHANT DIX-NEUVIÈME.

LE MARCHÉ DE KEMPER.

Arrivée au marché de Kemper, capitale de la Cornouaille. — Fontaine et poisson de S. Corentin. — Affluence au Marché-des-Jours-Gras. — Un départ de conscrits. — Toute la famille de Lilèz et son confesseur l'accompagnent.—Adieux désespérés de Lilèz. — Réponse et propositions de son ami Daûlaz. — Lilèz veut partir. — Il va dans la cathédrale prier S. Corentin. — Vue du Champ-de-Foire.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

LE MARCHÉ DE KEMPER.

C'est aujourd'hui qu'il va du monde vers Kemper !
Des montagnes, des bois, du côté de la mer,
Hommes en habit bleu, femmes en jupe noire,
On ne voit que des gens s'en allant à la foire.
Il en vient de partout. Gelé pendant la nuit,
Sous le pied des bestiaux le chemin retentit.
Que de vaches, de bœufs, de petites charrettes,
De pesants limonniers secouant leurs sonnettes !

Place à ces jeunes gens qui passent au galop!
Place aux filles allant modestement le trot!
Et charrettes, bestiaux, ou chrétiens, cette foule
De toutes les hauteurs vers la ville s'écoule.

Ah! voici dans le fond la ville de Kemper,
Assise au confluent de l'Oded et du Ster.
Comme sa cathédrale, aux deux tours dentelées,
S'élève noblement du milieu des vallées!
O perle de l'Oded, fille du roi Grallon,
Qui de saint Corentin portes aussi le nom,
Réjouis-toi, Kemper, dans tes vieilles murailles!
Vois avec quelle ardeur, ô reine de Cornouailles,
Tes fils de tous les points de l'antique évêché,
Pêcheurs et campagnards, viennent à ton marché!
Cornouaillais! en passant près de sa basilique,
Du bon saint Corentin adorez la relique.
Que tous ceux d'Elliant et des mêmes chemins
Boivent à sa fontaine et s'y lavent les mains;
Non pas les Léonards, eux de qui les ancêtres,

Voici quelque mille ans, hommes jaloux et traîtres,
Volèrent le poisson dont notre Corentin
Coupait pour se nourrir un peu chaque matin,
Et qui chaque matin, ô pieuse merveille!
Nageait dans sa fontaine aussi frais que la veille:
Eh bien! les Léonards volèrent ce poisson,
Mais Kemper n'oublia jamais leur trahison;
Sans jouir de leur crime, ils en portent la peine,
Et toujours le poisson nage dans sa fontaine.

Tant de gens sont venus au Marché des jours gras,
Qu'à peine dans Kemper on pourrait faire un pas;
Le Champ de-Foire est plein et d'hommes et de bêtes,
Et la Place-de-Ville est une mer de têtes.
Mais ces gens si nombreux, qu'on dirait des fourmis,
Tous ne reviendront pas ce soir à leur logis:
Voyez là-bas, voyez dans ce coin de la place,
De quels torrents de pleurs ils inondent leur face!
Ils ont droit de pleurer et de gémir si fort,
Les pauvres jeunes gens: ils sont tombés au sort!

Déjà pour les compter arrivent les gendarmes,
Et, comme eux, leurs parents sont noyés dans les larmes.

Je connais ce conscrit : c'est un enfant de Scaer,
C'est Lilèz, vrai Breton, un beau corps, un cœur fier.
Celle qui lui tint lieu de mère, sa marraine,
L'a conduit à Kemper avec sa fille Hélène;
Avec sa fille Hélène elle est venue ici,
Car le jeune homme avait le cœur de celle-ci;
Anna, son autre fille, était aussi du nombre,
Et Loïc qui la suit partout comme son ombre.
Enfin le confesseur lui-même était venu.
Leur mutuel amour du prêtre étant connu,
Homme sage, il voulut raffermir et défendre
Ces cœurs pleins de jeunesse et tout près de se fendre:
En tous lieux un départ est chose triste à voir;
Mais dans notre Bretagne, oh! c'est un désespoir.

Après bien des conseils au soldat, le vicaire
De loin vit arriver un pêcheur, son vieux père.

Bientôt, comme ils causaient entre eux d'Énèz-Eussâ,
(L'île d'Ouessant), Lilèz, plus hardi, commença :
« Beaucoup, voyant mes yeux et mon visage humide,
« Diront que Dieu m'a fait d'un cœur faible et timide ;
« Peut-être à leurs foyers cet hiver diront-ils
« Que j'aurai peur devant les sabres, les fusils,
« Ou peur de la fatigue, et, toujours à la file,
« Avec mon régiment d'aller de ville en ville ;
« Dans les mauvais chemins portant sans nul repos
« Mes armes, mes habits, mes vivres sur le dos ;
« Peur enfin d'endurer ce qu'un soldat endure,
« Et, tout transi de froid, de coucher sur la dure :
« Mais, peur de la fatigue ou des coups de canon,
« A ceux qui diront oui ! moi je répondrai non !
« Devant les yeux du loup, hommes de ma famille,
« Vous savez si mon cœur tremblait ; vous, jeune fille,
« Ma cousine Léna, qui pleurez près de moi,
« Si moi je pleure aussi, vous savez bien pourquoi...
« Adieu, puisqu'il le faut, plaisirs de ma jeunesse !
« Adieu, mes chers parents, adieu donc, ma maîtresse !

« Vous, monsieur saint Alan, patron de mon pays,
« Adieu! je vais en France. Adieu, tous mes amis! »

Aux plaintes du soldat aucune des trois femmes
Ne répondit : l'angoisse avait brisé leurs âmes.
Toutes les trois pleuraient. C'est alors que Daûlaz,
Jeune clerc qui portait un livre sous le bras,
Dit ces mots, qui seront l'honneur de son histoire,
Et dont les assistants ont gardé la mémoire :

« Si tu veux, ô Lilèz, tu ne partiras pas,
« Dit le sage écolier qui se nommait Daûlaz.
« Retourne en ton pays; moi, l'étude me lasse,
« Et dans ton régiment j'irai prendre ta place.
« Oui, je prendrai ton sabre et ta giberne aussi,
« Tandis que tout l'été, jeune homme sans souci,
« Et comme un joyeux clerc dans le temps des vacances,
« Tu courras les Pardons, les luttes et les danses.
« Pour quitter notre bourg, Lilèz, j'ai mes raisons :
« Mes bras ne savent plus travailler aux moissons;

« On a brisé leur force. Hélas! un savant maître
« De moi, pauvre ignorant, a voulu faire un prêtre!
« Il a changé mon âme, et voilà mon malheur.
« Je ne suis point berger, je ne suis point docteur :
« Que puis-je faire ici? je suis comme la pierre
« Qui le long du coteau roule faute de terre.
« Une fille pouvait m'arrêter en ce lieu;
« Mais elle ne veut point voler une âme à Dieu :
« Sa bouche me l'a dit. A cette fille même,
« A tous ceux de mon temps qui m'aimaient et que j'aime,
« Puis à ma vieille Armel, adieu! — Pauvre garçon,
« Ce matin, en passant devant notre maison,
« Ce matin j'entendis ma bonne et vieille mère
« Qui chantait d'une voix si triste en sa chaumière
« Que, pour la voir encore et lui parler un peu,
« J'ouvris, et vins m'asseoir près d'elle au coin du feu.
« Aussitôt je sentis en moi mon cœur se fondre,
« Et des discours, auxquels lui seul pouvait répondre,
« Sortirent de ce cœur si pressés, mais si doux,
« Que ma mère me dit : « Jeune homme, qu'avez-vous? »

« Alors il fallut bien partir ; mais, sur la route,
« Mes larmes, croyez-moi, tombaient à grosse goutte !
« A présent Dieu la garde et lui donne toujours
« La mesure de blé nécessaire à ses jours !
« Quand je ne serai plus, qu'une âme charitable
« Prenne soin quelquefois de placer sur sa table
« Du chanvre pour vêtir son vieux corps sans chaleur,
« Et du cidre en hiver pour réjouir son cœur !
« Embrassons-nous, Lilèz ! voici la triste chose
« Qu'au pli de ton oreille en partant je dépose ;
« Mais si je ne puis rien pour ma mère et pour moi,
« Mes jours te serviront, Lilèz : ils sont à toi !

— « Ah ! si quelqu'un disait au pays d'où nous sommes,
« Qu'il n'est plus d'amitié loyale entre les hommes,
« Mon ami, celui-là ne t'a jamais connu,
« Ou de nos jeunes ans ne s'est point souvenu.
« L'un sur l'autre appuyés, et pareils à deux frères,
« Nous courions en chantant à travers les bruyères.
« Tout enfants nous n'avions qu'une âme avec deux corps :

« Eh bien ! nous voilà tels que nous étions alors.
« Le temps seul a changé. Mais, clerc de ma paroisse,
« Si ton esprit, habile à se nourrir d'angoisse,
« Dans le suc le plus doux ne cherche point du fiel,
« Ton verre jusqu'aux bords est encor plein de miel.
« Quant à moi, je boirai mon vase d'amertume
« Sans trop de désespoir, ainsi que j'ai coutume :
« Que Dieu m'aide, et peut-être un jour sous le drapeau
« J'aurai des lauriers verts autour de mon chapeau !
« Mais avant que le bruit des tambours nous appelle,
« Loïc, vous, mes parents, vous aussi, jeune belle,
« Entrons dans cette église, et prions Corentin
« Qu'il me guide toujours de sa crosse d'étain... »

Nous, vers le Champ-de-Foire, allons ! Le nombre augmente,
Et la bruyante ruche en plein midi fermente.
A peine ce matin on pouvait faire un pas,
Le plus fort à présent ne peut ouvrir les bras.
Cependant nul marché ne tient que si l'un tape
Dans la main, et que l'autre à son tour y refrappe ;

Il faut fendre la presse, et dans un cabaret
Boire ensemble, ou l'accord mal formé se romprait.
Durant une heure (ainsi l'usage le demande)
Pour un verre de cidre on chicane, on marchande.
Durant tous ces débats, les génisses, les veaux
Sont là roulant leurs yeux et tendant leurs museaux.
On tire leurs jarrets, on trait les pis des vaches.
Les taureaux en fureur font claquer leurs attaches.
Les féroces bouchers, ces ennemis des bœufs,
Qui laissent une odeur infecte derrière eux,
Passent. Vous n'entendez que des troupeaux qui bêlent.
C'est un murmure immense où quelques voix s'appellent.
Mille gens, mille bruits. O peuples de Corré,
Vaillants hommes de Scaer, Loc-Ronan, Plou-Aré,
Vous n'avez rien perdu des anciennes coutumes!
Nos pères connaîtraient leurs fils à leurs costumes!
Vous la portez encor la braie aux plis flottants
Et vos grands cheveux bruns longs depuis trois mille ans!
Des rejetons nouveaux poussent aux vieilles souches!
Le langage breton sort de toutes les bouches!

Il était là, le barde, au port franc, à l'œil vif!
Cet hiver au village il ne fut point oisif.
Tandis que son moulin broyait l'orge ou le seigle,
Lui, couché sur les sacs, suivant son goût pour règle,
Tout en voyant tomber la farine et le son,
Et sa meule tourner, tournait une chanson;
Et la foule, attirée aux airs de sa bombarde,
Aujourd'hui répétait les cantiques du barde:
Airs anciens et nouveaux. Quand s'arrêtaient les chants,
Soudain recommençaient les appels des marchands,
Les rires des buveurs, et, devant les boutiques,
Les conversations bruyantes des pratiques:
« Tal-Houarn, un beau soleil et chaud pour la saison;
« Encor trois jours, puis vient Carême et son poisson.
— « C'est vrai, le maigre arrive; en attendant, liesse,
« Jeanne! et que ces trois jours soient une mer de graisse. »
Sous leurs coiffes de chanvre et leurs larges chapeaux,
De ces blonds jeunes gens quels sont donc les propos?
Leurs propos sont bien doux, car leur mine est bien tendre,
Mais ils parlent si bas qu'on ne peut les entendre.

Là, quelque étrange mot, reste du temps passé,
Vous fait ouvrir l'oreille : un vieillard tout cassé,
Debout près d'un cheval qui bâillait d'un air triste,
Lui dit, bien triste aussi : « Saint Éloi vous assiste ! »

Mélange enfin d'odeurs, de costumes, de voix,
Laboureurs et marins, ouvriers et bourgeois,
Douce odeur de bestiaux, exhalaison saumâtre
De poissons sur le gril, cris de pourceaux qu'on châtre,
Disputes d'hommes soûls, plaintes d'estropiés,
Et bêlements de veaux attachés par les pieds.



CHANT VINGTIÈME.

LES CONSCRITS.

Suite de l'histoire précédente. — Tendres adieux de Guenn-Du à son neveu Lilèz. — Exhortations du confesseur et de Tal-Houarn, le parrain du conscrit. — Lilèz entre dans l'Hôtel-de-Ville. — Foule sur la place autour du barde Ban-Gor. — Chant des conscrits de Plô-Meûr. — Grand bruit à la porte de l'Hôtel-de-Ville. — Comment Lilèz amena ce tumulte. — Le barde, le clerc et Tal-Houarn, le lutteur, ne restent pas oisifs. — Mêlée des gendarmes et des paysans. — S. Corentin vient au secours des Bretons.



CHANT VINGTIÈME.

LES CONSCRITS.

Pacifique chanteur aux villes de Cornouailles,
Dois-je d'un cri de guerre effrayer leurs murailles?
Hélas! ces grands marchés, pleins de foule et de bruit,
Rarement sans désastre arrivent à la nuit :
Trop souvent, je l'ai vu, dans ces fêtes celtiques,
Le vin de feu répand ses ardeurs frénétiques;
Les yeux au moindre mot s'allument, et les bras
A s'armer du bâton noueux ne tardent pas.

Alors hommes, bestiaux, tout se mêle, tout crie;
L'immense Champ-de-Foire est une boucherie:
Malheur donc aujourd'hui qu'au feu de la boisson
Un ardent désespoir a mêlé son poison!

Les désolés conscrits, devant l'Hôtel-de-Ville,
Embrassent leurs parents: ils sont là près d'un mille.

Déjà, quand ce matin ils faisaient leurs adieux,
Qui ne sentait aussi des pleurs mouiller ses yeux?
Le sombre souvenir, Kemper, dans ton histoire!
Leurs sanglots recouvraient tous les bruits de la foire.
Ils regardaient l'église et la place, et leur voix
Murmurait tristement: « C'est la dernière fois! »
Lilèz, ce cœur naïf et franc, Dieu le protége!
Ses parents, ses amis, lamentable cortége,
Du bon saint Corentin ont entouré l'autel:
Ah! pauvres gens de Scaer, entendez-vous l'appel?

Assez, Lilèz, assez de pleurs et de prières!

Le tambour bat, jeune homme. essuyez vos paupières!
Sortez de cette église aux ordres de la loi!
Vos moments ne sont plus à vous, ils sont au roi.
La faux se lève et court sur la fleur des peuplades...
O les poignants adieux! les sombres accolades!

Guenn, ouvrant ses deux bras, dit à son cher neveu:
« Fils de ma sœur, venez ici me dire adieu.
« Qu'une dernière fois sur mon cœur je vous serre!
« Six ans venus, qui sait si je serai sur terre?
« Conscrit désespéré, si la main d'un méchant,
« D'un fourbe, n'avait point usurpé votre champ,
« Vous n'auriez point quitté, jamais, je le répète,
« Les lieux que vous aimez, où chacun vous regrette.
« Mais envers vous moi-même ai-je fait mon devoir?
« Si pauvre que je suis, il fallait chaque soir
« Mettre à part un denier; et cette faible somme,
« Grossie avec le temps, vous sauverait, jeune homme.
« Pour la dernière fois, venez entre mes bras!
« Quand vous serez parti que ferai-je ici-bas?

« Tous mes jours seront noirs. Les nuits, dans tous mes rêves,
« Je vous verrai le corps percé de mille glaives ;
« Puis sur un chariot à demi-mort traîné,
« Et dans un hôpital de tous abandonné ! »

Le prêtre interrompit la femme : « En toute chose,
« Souvenez-vous de Dieu, votre fin, votre cause ;
« Vos pas seront plus sûrs dans les adversités,
« Et votre cœur plus fort devant la mort. Partez. »

Et son parrain : « C'est moi, quand vous vîntes sur terre,
« Qui vous tins sur les fonts de notre baptistère ;
« Là, vous nommant chrétien, j'engageai votre foi :
« Or, parjure pour vous, le seriez-vous pour moi ?

— « Non ; je me souviendrai des vœux de mon baptême !
« Jésus, Dieu de pitié, soutient celui qui l'aime...
« Adieu ! j'entends l'appel. Oui, dans cette maison,
« On parque les agneaux pour couper leur toison.
« Les ouvriers sont prêts pour émonder les saules,

« Ah ! mes nobles cheveux qui couvraient mes épaules,
« Leur fer va les couper ! Aide-moi, juste Dieu !
« Je serai moins qu'un homme en sortant de ce lieu. »

Puis, pressé par le flot de toute sa cohorte,
Il entra dans l'Hôtel, tandis que sur la porte
Ses parents et le clerc Daûlaz vinrent s'asseoir,
Pour lui parler encore ou du moins le revoir. —

Au milieu de la place est Ban-Gor. Sa parole
Assemble autour de lui la foule et la console.
Le barde, dans un chant énergique et sans art,
Des conscrits de Plô-Meûr racontait le départ :
Jours mauvais où tout homme était pris par la guerre,
Et que ceux d'à présent ne connaissent plus guère ;
Et leurs maux, mesurés à de plus grands dangers,
Tel est le cœur humain, leur semblaient plus légers.

Cet éloquent meunier, debout près de l'église,
Comme il chante avec feu, malgré sa barbe grise !

Oui, tout autre chanteur, aveugle ou mendiant,
Qui, mené par son chien, s'en va psalmodiant,
Honteux, devrait se taire en face d'un tel barde
Que tous ont surnommé le roi de la bombarde!

Quel air doux et plaintif et fait pour les Bretons!
Devant son escabot écoutons, écoutons!

« Jeunes gens désolés qui partez pour la France,
« Conscrits d'un temps de paix, emmenez l'Espérance!
« Elle vous guidera loin de nos verts taillis:
« Un jour vous reviendrez avec elle au pays.

« Un temps fut (que jamais, Seigneur, il ne renaisse!)
« Où tous ceux de vingt ans maudissaient leur jeunesse;
« Par bandes chaque année on les voyait partir:
« Hélas! on ne voyait aucun d'eux revenir.

« Les bourgs étaient déserts; des gens usés par l'âge,
Ou des enfants, erraient seuls dans chaque village,

« Partout les bras manquaient pour semer ou planter,
« Et les femmes enfin cessèrent d'enfanter.

« Napoléon était le chef qui, pour ses guerres,
« Enlevait sans pitié leurs fils aux pauvres mères :
« On dit qu'en l'autre monde il est dans un étang,
« Il est jusqu'à la bouche en un marais de sang.

« Lorsque ceux de Plô-Meûr pour ces grandes tûries
« Furent marqués : « Le loup est dans nos bergeries,
« Dirent-ils en pleurant; soumettons-nous au mal,
« Et tendons notre gorge aux dents de l'animal. »

« Ils dirent au curé : « Nous partirons dimanche;
« Prenez, pour nous bénir, l'étole noire et blanche.—
« A leurs parents : « Mettez vos vêtements de deuil.—
« Au menuisier : « Clouez pour nous tous un cercueil. »

« Horrible chose ! on vit, traversant la bruyère,
« Ces jeunes gens porteurs eux-mêmes de leur bière;

« Ils menaient le convoi qui priait sur leur corps ;
« Et, vivants, ils disaient leur office des morts.

« Beaucoup de gens pieux des communes voisines
« Étaient venus : leurs croix brillaient sur les collines ;
« Sur le bord des chemins quelques uns à genoux
« Disaient : « Allez, chrétiens, nous prîrons Dieu pour vous. »

« Au milieu de la lande où finit la paroisse
« S'arrêta le convoi : ce fut l'heure d'angoisse.
« Dans la bière on jeta leurs cheveux, leurs habits,
« Et tout l'enterrement chanta *De Profundis.* »

« Les pères sanglotaient : il semblait que les femmes
« Dans leurs cris forcenés voulaient jeter leurs âmes ;
« Tous appelaient leurs fils en se tordant les bras ;
« Comme s'ils étaient morts, eux ne répondaient pas.

« Graves, et sans jeter un regard en arrière,
« Ils partirent, laissant à Dieu leur vie entière :

« Deux à deux ils allaient tout le long des fossés,
« Si mornes qu'on eût dit de loin des trépassés.

« Dieu reçut ces martyrs. Dans quelque fosse noire
« Leurs os depuis longtemps sont plus blancs que l'ivoire;
« Quant aux parents, la mort n'en laissa pas un seul :
« Pères et fils tiendraient dans le même linceul...

« Jeunes gens désolés qui partez pour la France,
« Conscrits d'un temps de paix, à vous bonne espérance.
« Le monde est beau, partez! De retour au pays,
« Fièrement vous direz un jour : « J'ai vu Paris! » —

Ce chant consolateur redit par mille bouches
Allait recommencer, quand des rumeurs farouches
Couvrirent la bombarde et la voix du meunier.
On vit tout en fuyant un jeune homme crier :
« Daûlaz! à moi, Daûlaz! » Et devant la mairie,
Sur ses pas se ruaient des soldats en furie.
« A moi! » cria plus fort le fuyard; et Daûlaz,

Jeune clerc qui portait un livre sous son bras,
Courut sur le gendarme, et, du dos de son livre,
Il l'ajusta si bien qu'il l'étendit comme ivre.
Jamais, certe, un tel coup n'atteignit un soldat :
Mais tout ce qui peut nuire est arme de combat.
Aussitôt les amis se mirent de la fête.
Les Bretons, toujours prêts à frapper sur la tête,
Agitaient leurs bâtons : « Parbleu, se dit Ban-Gor,
« Si ma tête blanchit, mon bras est jeune encor !
« Jetons mon cri de guerre ! » Et, sus, le joyeux barde
D'un son aigre et perçant fit frémir sa bombarde.
Pour Tal-Houarn, le lutteur, c'était le sanglier
Qui, les crins hérissés, débouche du hallier.
Ses longs cheveux épars, c'est ainsi qu'il se rue,
Tête et bras en avant, au fort de la cohue.
Les gendarmes alors de vider leurs fourreaux,
Et vers le Champ-de-Foire, au milieu des bestiaux,
Les Bretons de s'enfuir : « Morts ou vifs, qu'on amène
« Les deux garçons de Scaer, criait le capitaine.
— « Viens, repartit Lilèz, viens, coupeur de cheveux !

« Tes mains ne tiennent pas encor ce que tu veux. »

Le farouche conscrit! c'est lui qui sur sa tête,
Ayant vu des ciseaux la lame déjà prête,
De la main des tondeurs brusque s'était sauvé,
Et par qui se trouvait ce tumulte élevé.
D'un fléau qu'il décroche au mur d'une boutique,
Quels coups à droite, à gauche, en tous sens il applique,
Couvrant le jeune clerc de soldats entouré,
Délivrant son ami qui l'avait délivré!

Jamais batteur de blé ne fit meilleur ouvrage.
La foule l'admirait, et lui disait : « Courage! »

Ainsi près de Kemper, quand, voici cinq cents ans,
Contre les durs barons luttaient les paysans,
Et, nus, qu'ils attaquaient ces pâtres de Cornouailles,
Les chevaliers cachés sous leurs cottes de mailles,
Jean, leur chef (saint martyr tombé là comme eux tous),
Semait autour de lui d'épouvantables coups;

Et des yeux flamboyants, et des cornes sanglantes;
Chez lui le plus hardi rentrait épouvanté :
Les animaux étaient maîtres de la cité.

CHANT VINGT-UNIÈME

LES FILEUSES

Les deux veuves, Guenn et Armel, vont offrir un sac de blé à la patronne de Scaër. — Rencontre du fermier Tal-Houarn. — Nouvelles du clerc et du conscrit. — Pays de Tréguier : la maison d'Hervé, le tisserand. — Filerie chez Hervé : la petite Mana, sa fille. — Comment deux jeunes gens de Cornouaille se trouvaient à cette veillée. — Merveilleuse légende des fées de Berneuf. — Bonne plaisanterie du tisserand. — Les gendarmes. — Appel aux deux veuves.

CHANT VINGT-UNIÈME

LES FILEUSES

« Oui, mon brave parent ; oui, cette mère en larmes,
« Et moi qui dans mon cœur ai bien ma part d'alarmes,
« Nous ne pouvions souffrir plus longtemps ce tourment.
« Ce matin j'ai donc mis le bât sur la jument,
« Et nous allons porter ces mesures de seigle
« A la Sainte de Scaer, ma patrone et ma règle ;
« Et, s'ils vivent encor, nous verrons avant peu
« Elle, son cher enfant, et moi, mon cher neveu...

« Mais tous deux sont tombés sous leurs bourreaux infâmes,
« Et, comme eux, nous n'avons qu'à mourir, pauvres femmes!

Le bon Tal-Houarn sourit : « Vivez pour vos enfants,
« Armel, et vous, Guenn-Du ; car tous deux sont vivants. »
— « Est-il vrai, juste ciel? ô Vierge sainte et pure! »
Et les voilà glissant du haut de leur monture.

« — Vous connaissez Hervé, qui nous vient deux fois l'an :
« Ce paisible fileur est un ancien chouan.
« Au marché de Kemper il vit nos jeunes hommes
« Abattant sous leurs coups, comme en été les pommes,
« Gendarme sur gendarme et soldat sur soldat;
« Et lui-même, dit-on, prit sa part du combat :
« Si bien qu'en sa voiture il sut, après l'affaire,
« Cacher notre écolier et notre réfractaire;
« Et tous les deux blottis sous un amas de fil,
« Suivirent en Tréguier le tisserand subtil...
« Mais (pensez-vous) comment ai-je appris leur histoire?
« D'un homme qui toujours voyage et qu'on peut croire ;

« A Doussall, le saunier, en certain cabaret,
« Pour qu'il vînt nous le dire ils ont dit leur secret.

— « Que Dieu soit donc béni! reprit l'une des veuves;
« C'est une heure de calme après un mois d'épreuves:
« Qu'il soit fait cependant comme il était réglé,
« Et que la bonne Sainte ait notre sac de blé. »

O Guenn! portez-en deux; en de plus sûrs asiles
Jamais des exilés n'ont vécu plus tranquilles. —

Vers le bourg de Lan-Leff si vous allez un jour,
De son temple roman, lecteur, faites le tour;
Puis demandez Hervé, le bon faiseur de toiles.
Le fin lin pour le corps, le chanvre pour les voiles,
Garnissent ses métiers; mais une blonde enfant,
Voilà son vrai chef-d'œuvre à l'adroit tisserand.
On l'appelle Mana. Cette enfant, rose et blanche,
Toute jeunette encor, ne sort que le dimanche;
Mais comme d'un enclos le parfum d'une fleur,

Du toit d'Hervé s'exhale une fraîche senteur.

Un soir de février, nuit sombre et pluvieuse,
Toute une troupe active, une troupe joyeuse
De filles dont les doigts tiennent un long fuseau,
Et dont l'épaule gauche a pour arme un roseau,
Chez Mana s'est rendue : on y fait la veillée.
Celle qui finira plus tôt sa quenouillée
Doit avoir un ruban d'or et d'argent broché,
Que la mère acheta le jour du grand marché.
Elle avait bien prévu, l'habile ménagère,
Qu'elle et sa jeune enfant, malgré leur main légère,
Seules ne pourraient pas filer dans la saison
Tant de chanvre et de lin encombrant la maison.
Donc autour de son feu tout le hameau s'assemble;
Ce qu'elles n'ont pu faire on va le faire ensemble;
Entre amis les fardeaux se doivent partager :
L'œuvre devient facile et le travail léger.

Quand vous étiez captif, Bertrand, fils de Bretagne,

Tous les fuseaux tournaient aussi dans la campagne ;
Chaque femme apporta son écheveau de lin :
Ce fut votre rançon, messire Duguesclin !

Oh ! comme sous la main de ces braves voisines
Rapidement ce soir se couvrent les bobines !
De la quenouille à peine un brin s'est dégagé
Qu'il s'allonge, se tord : en fil on l'a changé.
Pas un doigt, pas un pied un seul instant n'arrête.
Les rouets et les fuseaux tournent et sont en fête.
Pour exciter ici le zèle et la gaîté,
Il n'était pas besoin de ruban argenté ;
Car Tréguier, le pays des maîtresses fileuses,
Sans mentir est aussi le pays des chanteuses :
De la Bonne-Duchesse au premier roi Conan,
Elles pourraient trouver une chanson par an.

Cependant dites-nous, ô blanche filandière,
Innocente Mana, qui restez en arrière,
Malgré vos quatorze ans, Manaïc, dites-nous

Pourquoi, comme vos yeux, votre chant est si doux?
En fumant près du feu votre aïeul vous écoute,
Et votre père aussi : vous les aimez sans doute;
Mais, blanche filandière, innocente Mana,
Si douce, votre voix jamais ne résonna!...

Ah! voici près de vous deux garçons de Cornouaille,
Avec leurs longs cheveux tombant jusqu'à la taille!
Ils sont là, leurs regards par le vôtre éblouis,
Ces deux enfants de Scaer, errant loin du pays!
Votre père accueillit les jeunes réfractaires;
Et déjà, sous ce toit entouré de mystères,
Il semble qu'oublieux des anciennes amours,
Volontiers loin du monde ils passeraient leurs jours:
Ils ont tout oublié, leurs parents dans les larmes,
Des amis inquiets, et même les gendarmes
Qui peuvent, tout à coup entrant dans la maison,
De ce réduit heureux les traîner en prison.

Mais la gentille enfant : « Ce soir, chacun travaille.

« Resterez-vous oisifs, nos amis de Cornouaille ? »
Et Loïc, élevant les mains, Mana roulait
Son fil neuf à l'entour. Pour Lilèz, il filait.
Aussi s'écria-t-il gaîment : « Me voilà fille !
« Apportez une jupe, et vite qu'on m'habille !
« — Est-ce donc votre barbe, ô jeune homme si fier,
« Qui vous dit qu'une coiffe irait mal à votre air ? »

Tous de rire ; et Lilèz, se troublant dans son rôle,
Un moment demeura honteux, le joyeux drôle.

La mère poursuivit : « Conscrit aux airs railleurs,
« Les gars de Pont-Ivi sont, comme nous, fileurs ;
« Mais croyez que leurs mains, pour tenir la quenouille,
« Ne laissent pas manger leurs fusils par la rouille.
« Oui, même les Esprits de la mer et des bois
« A tourner le fuseau se plaisaient autrefois.
« — C'est vrai, dit le grand-père en lâchant ses bouffées,
« A Berneuf les anciens ont vu filer les fées.
« — Grand-père, oh ! dites-nous un conte du vieux temps !

« — Moi, bon Dieu ! je n'ai plus ni mémoire, ni dents.
« Mais mon fils et ma bru connaissent cette histoire.
« — Eh bien ! je vais fouiller au fond de ma mémoire,
« Dit Jeanne ; et mon mari, qui se tait dans son coin,
« Hervé me prêtera secours s'il est besoin.

« Voici de çà longtemps. Alors les pauvres femmes
« N'usaient point à filer leurs corps avec leurs âmes ;
« Car dans leurs beaux palais de jaspe et de corail,
« Des Esprits bienfaisants seuls faisaient ce travail.
« Ces Esprits, les Bretons les appelaient des fées.
« Or ces dames, de gaze et de soie attifées,
« Depuis bien des mille ans au doux pays d'Arvor
« Vivaient, et leurs fuseaux on peut les voir encor :
« Enfants (retenez bien), ce sont les grandes pierres
« Qui se tiennent debout au milieu des bruyères.
« Ces grès, dont nul savant ne sait dire le poids,
« Pesaient moins qu'un fétu pour leurs agiles doigts.
« Aussi leur tâche était bien vite terminée :
« A nos travaux d'un an suffisait leur journée.

« Pourquoi ces bons Esprits ont-ils quitté nos champs?
« Mes amis, ce secret est celui des méchants.

« Mais c'était à Berneuf, sur le bord de la grève,
« Dans leur grotte d'azur, comme on n'en voit qu'en rêve,
« Pleine de sable d'or, pleine de larges fleurs
« D'où sortaient à la fois des parfums, des couleurs;
« C'était dans ces rochers que se plaisaient ces reines
« Dont les chants répondaient aux chansons des sirènes.
« Secourables au faible, appui de l'indigent,
« Elles aidaient celui qui perdait son argent:
« Dans leur grotte on faisait la nuit quelque prière;
« Le lendemain l'argent brillait sur une pierre!...
« Mais, fileuses, c'est nous, nous que leur amitié
« Entre les malheureux semblait prendre en pitié.
« Peu nous gagnait leur cœur: quelques simples offrandes
« De beurre et de pain frais, dont elles sont friandes.
« Le soir vous alliez donc, portant un panier plein
« De leurs mets favoris, puis de chanvre et de lin;
« Et quand vous reveniez le matin, de bonne heure,

« Il ne restait plus rien du pain frais et du beurre,
« Mais le chanvre et le lin, le tout était filé,
« Et de cent écheveaux votre panier comblé.

« Ah ! voilà le bon temps ! heureuses nos aïeules !
« Pour faire tant d'ouvrage, hélas ! nous sommes seules !
« Ou plutôt les démons remplacent les Esprits.
« Les méchants viennent vite où les bons sont proscrits.
« Moi, je nomme démons toutes ces mécaniques,
« Vrais engins de l'enfer, trouvailles sataniques,
« Qui font que le fileur, épuisé de besoins,
« Toujours travaille plus, et toujours gagne moins. »

. . . .

Tel était le récit de Jeanne ; et dans ce conte
Bien des cœurs sérieux sauraient trouver leur compte.
Le clerc en fut touché, lui qui toujours rêvait.
Mais comme le travail de Mana s'achevait,
S'achevait le premier, il restait dans l'attente
Pour offrir le ruban à la plus diligente,
Espérant que ce zèle ardent serait compris,

Et que le prix offert lui-même aurait son prix.

Une dernière mèche était presque tournée,
Lorsque du fond de l'âtre et de la cheminée
Sort une voix aiguë et grêle, un bruit pareil
A la voix des grillons qui chantent au soleil,
Comme une voix de fée : « Hé quoi ! l'Angélus sonne,
« Et vous filez encor ! Dormez, je vous l'ordonne. »
Soyez sûrs qu'à ces mots chacun se tenait coi,
Et promenait un œil timide autour de soi,
Quand, parmi les tisons et les cendres de l'âtre,
On vit lourdement choir la fée au teint noirâtre :
C'était messire Hervé qui, morne tout le soir,
Voulait donner enfin preuve de son savoir,
Et terminer gaîment par sa plaisanterie
Cette laborieuse et longue filerie. —

Non, tout n'est pas fini. Des pas forts et pesants,
Des pas qui n'étaient point connus des paysans,
Viennent vers la maison ; puis on fait une pause

Comme au moment d'agir quelqu'un qui se dispose ;
Enfin une voix rauque : « Ouvrez, au nom du roi ! »
Mana laissa tomber sa quenouille d'effroi.
Les conscrits saisissaient leur bâton ; mais le maître
Sur son petit courtil ouvrit une fenêtre ;
Et lorsque dans la ferme, après plus d'un retard,
Les gendarmes entraient, ils arrivaient trop tard :
Vers un manoir, caché sous ses bois solitaires,
A travers champs fuyaient les jeunes réfractaires.

Veuves, c'est à présent, ô femmes de douleurs,
Qu'il faut sur vos enfants recommencer vos pleurs,
Et devant tous les Saints, les Anges et les Vierges
Porter vos sacs de blé, brûler vos bouts de cierges :
Vienne l'appui d'en haut, et laissez sur leurs pas,
Laissez se déchaîner les fureurs d'ici-bas !
Mais, veuves, hâtez-vous ! priez, ô pauvres mères !
Contre eux se sont ligués les préfets et les maires ;
Et les voilà, fuyant de pays en pays,
Chevreuils légers des bois par les chiens poursuivis.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

LES RÉFRACTAIRES.

Quelles gens passaient un soir sur le pont de Tréguier: — Un fermier de Cornouaille à la recherche de son filleul. — Jean Le-Guenn, le chanteur. — Une vieille. — Rencontre de la vieille et de deux jeunes Cornouaillais à la chapelle de la Haine. — Vie errante des deux réfractaires. — Jean Le-Guenn chante son retour. — La Maison de l'Aveugle. — Hospitalité du chanteur. — Le fermier Tal-Houarn retrouve son filleul. — Histoire de la Pierre Bornale. — Libre retour en Cornouaille des deux réfractaires.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

LES RÉFRACTAIRES.

Au coup de l'Angélus, comme le jour baissait,
Sur le pont de Tréguier bien du monde passait :
Paysans et bourgeois suivaient chacun leur file,
Les uns allant aux champs, les autres à la ville.

Un homme de Kemper, escorté d'un grand chien,
Longtemps dans son bureau fit causer le gardien :
A peine celui-ci surveillait son péage,
Tant il fallait répondre à cet homme en voyage ;

L'obstiné Cornouaillais enfin le laissa seul,
Et partit en disant : « Où donc est mon filleul? »

On vit encor venir d'un pas lourd, mais rapide,
L'aveugle Jean Le-Guenn avec son petit guide.
« Jean, un air! je paîrai le passage pour vous. »
Mais Jean ne chantait pas ce jour-là pour deux sous

Enfin, d'un manteau noir avec soin entourée,
Une femme passait le pont dans la soirée. —

En face de Tréguier, sur les bords du Jaudi,
Est un lieu, longtemps saint, à présent lieu maudit.
Des plâtres verts et nus, où rôde le cloporte,
Un loquet tout rouillé qui tremble sur la porte,
Au dedans un autel sans nappe, et, sous les toits,
L'araignée immobile étendant ses longs doigts,
Voilà cette chapelle horrible! A la sortie,
Partout le pied se brûle à des feuilles d'ortie.
Autrefois sa patrone était la Vérité :

C'est la Haine aujourd'hui dont le culte est fêté.

Ils disent en Tréguier qu'aucun d'eux ne visite
Ni de jour ni de nuit leur église maudite.
Mais à ce nom pourquoi se signer en tremblant,
Et jusqu'à la chapelle un sentier toujours blanc?
« C'est vrai, vous répondront alors ces bonnes âmes:
« Mais, croyez-le, jamais il n'y va que des femmes. »

Donc, par l'étroit sentier, au tomber de la nuit,
Une femme montait, montait seule et sans bruit.
Couverte de haillons, vieille et toute ridée,
Elle allait, le cœur plein de quelque horrible idée.
Des pas se font entendre; elle s'arrête, et voit
Derrière elle des gens s'acheminant tout droit.
Bientôt, tournant vers eux sa figure blafarde,
La vieille aux yeux perçants dans les yeux les regarde:
« Je sais, je sais, dit-elle, où vous allez ainsi!
« Vous connaissez les lieux, quoique nés loin d'ici.
« Pourtant, ne fuyez point les avis d'une vieille:

« Tous les Saints à la voix du pauvre ouvrent l'oreille.
« N'est-ce pas, jeunes gens, vous êtes deux amis ?
« Mais peut-être avez-vous aussi des ennemis ?
« — Oui-dà ! cria l'un d'eux (c'était un réfractaire),
« Et tout un bataillon ! — Chut ! fit avec mystère
« Le second. — Mes enfants, je l'aurais deviné ;
« Car vers vous deux mon cœur dès l'abord s'est tourné.
« Qui n'a ses ennemis ! Contre eux usons d'adresse.
« Vous voyez : je ne suis, hélas ! qu'une pauvresse ;
« Mais, sans de longs procès, et sans armes, je puis
« Mettre par mon savoir un terme à vos ennuis.
« Trois *Ave* seulement, et certaine prière,
« Tous ceux que vous craignez s'étendront dans leur bière. »
Elle est folle, pensa le sage clerc Daûlaz...
« Mère, mon compagnon et moi nous sommes las ;
« Nous n'allons point chercher la haine et la vengeance,
« Mais de l'âme et du corps ce soir quelque allégeance. »

Puis il poussa du pied la porte aux gonds rouillés ;
Et tous deux, sur le sol humide agenouillés,

Pour leurs parents, pour eux, pour leurs ennemis même,
Ils prièrent, fermant la bouche à tout blasphème...
O jeunes gens! c'est bien : la haine, air malfaisant,
Sur l'esprit qui l'exhale en orage descend;
Mais les larmes d'amour, dans le ciel condensées,
Sur les cœurs doux et purs retombent en rosées.
Votre sort changera.

Toute à son noir projet,
Comme une chienne au seuil, la vieille n'en bougeait.
Dès que l'un d'eux parut : « Or çà, mes gars, dit-elle,
« Que veniez-vous chercher ce soir dans la chapelle?
« Innocents Cornouaillais, savez-vous ce qu'on dit?
« Lorsqu'on ne maudit pas, soi-même on est maudit.
« Vos colères à vous sont toutes dans la tête :
« Vous jurez, vous frappez, c'est toute la tempête.
« Nul de vous n'a le cœur de garder plus d'un jour
« Une haine robuste avec un grand amour.
« Pourtant, hommes légers, de vos langues de femmes
« Ne lancez pas sur nous des paroles infâmes,

« Sinon (j'ai mes secrets) comme l'herbe des prés,
« Sur vos genoux tremblants, vilains, vous sécherez ! »

A ces cris de la vieille, à son rire effroyable,
Le bon Lilèz crut voir la servante du diable.
Brusquement il saisit son ami par la main,
Et passa devant lui dans le petit chemin.
Alors, faisant effort pour desserrer ses lèvres :
« Partons, dit-il ; déjà je tremble et j'ai les fièvres... »

Depuis le soir d'alerte où, grâce à maître Hervé,
Ce couple de proscrits des soldats s'est sauvé,
Ils ont couru tous deux bien des bois, des bruyères,
Visitant les manoirs, évitant les chaumières :
Hélas ! dans ce pays, moins breton tous les ans,
Chose amère ! ils craignaient leurs frères paysans.
Le regard d'un passant, un bruit dans les feuillages,
Les aboiements des chiens rôdant près des villages,
Tout les faisait trembler. « Autant vaut être loups, »
Disait Loïc. Lilèz reprenait : « Sauvons-nous ! »

A grands pas cette nuit ils marchaient vers la côte.
Ce fut, en les quittant, le conseil de leur hôte :
« Vite, gagnez un port ; puis sur un bâtiment,
« Pour Vanne ou pour Auray partez secrètement.
« Là, mes amis, des bras vaillants, des âmes fortes ;
« Là vous verrez s'ouvrir pour vous toutes les portes :
« Gendarmes et soldats n'auront qu'à se damner.
« Comme au vieux temps, c'est là qu'on peut encor chouanner. »

Les deux bannis, suivant leur course aventurière,
Au-dessous de Tréguier côtoyaient la rivière,
Quand l'un des deux, marchant avec plus de lenteur,
Murmura : « Je connais la voix de ce chanteur ! » —

Jean Le-Guenn est assis au seuil de sa cabane :
D'une longue tournée aux paroisses de Vanne
Il arrive, son sac dégarni de chansons,
Mais plein de beaux deniers jetant de joyeux sons.
Comme le mendiant qui vend ses patenôtres,
Lui va semant partout ses chants et ceux des autres ;

Il va, les yeux fermés et le front en avant,
Barde aveugle appuyé sur le bras d'un enfant.
Enfin, quand ses cahiers courent chaque commune,
Il rapporte au logis sa petite fortune :
Le voici revenu depuis la fin du jour,
Et gaîment sur sa porte il chante son retour.

L'aveugle cependant fait soudain une pause,
Son oreille subtile entendant quelque chose.

« Poursuivez, Jean Le-Guenn, oh! nous vous connaissons,
« Nous savons mieux que vous plusieurs de vos chansons.
« Quel Breton n'écouta votre voix dans les fêtes,
« Et, lorsque vous passez, ne dirait qui vous êtes?
« Poursuivez, Jean Le-Guenn, cet air va droit au cœur;
« Aux voyageurs lassés il rend quelque vigueur.
« — Je chantais pour moi seul, jeunes gens de Cornouailles.
« C'est mon salut d'usage à ces pauvres murailles.
« Mais puisque l'air vous plaît, ô jeunes gens courtois,
« Écoutez; je suis fier de chanter pour nous trois.

« Ma maison est bâtie au bord de la rivière ;
« Si son toit est en paille, elle a des murs en pierre :
« Comme cet ancien barde, harmonieux maçon,
« Chanteur, avec mes chants j'ai construit ma maison.

« Tout près est un courtil où vient jaser l'abeille,
« A ses bourdonnements en été je sommeille ;
« J'y trouve (c'est assez) des légumes, du lin :
« Il y manque un pommier, l'arbre cher à Merlin.

« Hélas ! ce n'est pas moi dont la main le cultive !
« Mais, au temps des moissons, lorsque l'aveugle arrive,
« Quand, les pieds tout poudreux, il rentre de bien loin,
« De son petit enclos ses amis ont pris soin.

« Oh ! venez, venez voir la belle forêt verte,
« Les grands pins résonnants dont ma hutte est couverte !
« Si mes yeux ne voient pas leurs rameaux toujours verts,
« Au murmure des pins je murmure des vers.

« Enfin, chère maison, pour ton dernier éloge,
« La mer baigne tes pieds; elle nous sert d'horloge;
« J'écoute son départ, j'écoute son retour :
« Le flux et le reflux nous mesurent le jour.

« Ma chaumière, il est vrai, n'a pas une fenêtre;
« Sans doute elle a voulu ressembler à son maître,
« Elle est aveugle aussi, notre sort est pareil;
« Comme moi ma maison est fermée au soleil... »

—« Oh! la douce chanson! la chanson douce et tendre!
« Dirent les jeunes gens; heureux qui peut l'entendre!
« Imprimez-la, brave homme, et de tous nos pays
« Des pèlerins viendront saluer ce logis;
« Et si, comme aux Pardons, chacun laisse une offrande,
« La petite maison bientôt deviendra grande.
« Mais vous n'avez point dit, ô maître des songeurs,
« Si jamais votre seuil s'ouvrait aux voyageurs. »

L'aveugle avec bonté s'était pris à sourire.

Il étendit les bras devant lui sans rien dire,
Et quand des jeunes gens il eut saisi la main :
« Mes amis, je vous tiens sous clef jusqu'à demain. »

Ils entrèrent. Bientôt un feu de lande sèche
Égaya la maison encore humide et fraîche;
Et même un peu de cidre animant les conscrits :
« Jean Le-Guenn, dirent-ils, vous logez des proscrits!
« — Certain par vos discours de vos âmes honnêtes,
« Je ne demande pas, mes enfants, qui vous êtes;
« Sans crainte en mon logis vous pouvez demeurer,
« Errant toujours, je sais tous les ennuis d'errer. »
Et leur montrant à terre une botte de paille :
« Allons, faites vos lits, déserteurs de Cornouaille.
« Nul ne viendra ce soir... »

L'aveugle se trompait;
Car à coups redoublés à sa porte on frappait.
Le clerc pâlit, cherchant par quel trou disparaître :
Mais la maison de Jean n'avait point de fenêtre.

Comme chez maître Hervé chacun se tenait coi,
Quand l'étranger reprit : « Ouvrez, au nom du roi ! »
Pour lors ce fut Lilèz qui courut vers la porte,
Et l'ouvrit en riant de sa voix la plus forte :
« Mon parrain ! — Mon filleul ! » Et le chien Bleiz léchait
Son maître bien-aimé, qui vers lui se penchait.
« Hervé n'avait point tort de plaindre les gendarmes !
« Tout marcheur que je suis, je vous rendrais les armes,
« Dit le brave fermier ; mais pourquoi se cacher
« Lorsqu'un père, un ami, se tue à vous chercher ? »
Alors il déroula les heureuses nouvelles
Qui pour venir si loin lui donnèrent des ailes.—

Après les cris de joie, après un long sommeil,
Et le large repas qui suivit leur réveil,
Jean Le-Guenn écoutait, du seuil de sa chaumière,
S'éloigner ses amis le long de la rivière.
L'aveugle était pensif. Eux marchaient d'un pas lent,
Comme des voyageurs qui vont tout en parlant :
« Çà, venez, dit Tal-Houarn, et relevez la tête.

« L'amnistie est entière et pleine, on vous répète.
« A nos guerriers d'Afrique, à ces victorieux,
« Certe, on ne devait pas un prix moins glorieux.
« Courage donc, Lilèz ! ma nouvelle est certaine,
« Comme aussi vous rentrez maître en votre domaine.
« — Étrange ! dit Lilèz. — Étrange, assurément ;
« Car la main de Dieu brille en cet événement.

« O mon fils, écoutez cet effrayant mystère :
« Devant des étrangers, hélas ! j'ai dû me taire.

« Voici de çà vingt jours, Ronan de Saint-Urien,
« Dont le père, ô Lilèz, déroba votre bien,
« Revenait de la foire : il était morne et sombre ;
« Car, dans un cabaret où des gens en grand nombre
« Buvaient, il entendit se dire à demi-voix
« Que les fils n'iraient pas fiers comme des bourgeois
« Si les pères, laissant les bornes à leur place,
« N'agrandissaient leur champ par ruse et par audace.
« Il comprit ce discours, mais ne répondit rien,

« Estimant dans son cœur son père homme de bien.
« Et cependant sa mort, et volontaire, et noire,
« Toujours, chemin faisant, lui venait en mémoire.
« Il marchait donc pensif, et seul pendant la nuit,
« Lorsque, longeant son pré sur le coup de minuit,
« Un soupir étouffé, comme la plainte sourde
« D'un homme qui transporte une charge trop lourde,
« Le réveille; et la lune alors se dévoilant,
« Il voit parmi les foins errer un spectre blanc.
« Ce fantôme portait dans ses bras une pierre;
« Et, justice de Dieu! c'était son pauvre père!
« Le champ qu'il usurpa, cause de ses douleurs,
« Cette nuit il allait l'arrosant de ses pleurs;
« Et promenant partout la borne sacrilége,
« Il disait, sans trouver sa place: « Où la mettrai-je? »
« Pour Ronan, il signa son front, et, comme un fou,
« Erra jusqu'au lever du jour sans savoir où;
« Mais il revint au pré dès que la nuit fut close,
« Et, Dieu l'ayant permis, il vit la même chose.
« Dès lors ne doutant plus, et la mort dans le cœur,

« Il courut jusqu'au bourg chercher son confesseur.

« De ceux qu'il rencontra durant ces deux journées
« Nul ne le reconnut, comme si trente années
« Avaient passé sur lui : c'était un air hagard,
« Et sur un front ridé des cheveux de vieillard.

« Mais sa troisième nuit fut encor plus horrible.
« La pierre entre ses bras, lorsque l'Ombre terrible
« Reparut, sanglotant, et disant tour à tour :
« Où la mettrai-je? » il crut être à son dernier jour.
« Mais, voulant achever sa pieuse entreprise :
« Remettez-la, mon père, où vos mains l'avaient prise !
« Puis, à ce grand effort d'amour et de pitié,
« Il tomba de son haut et de larmes noyé.
« —Merci, merci, mon fils! si ton âme chrétienne
« Ne m'avait dit ces mots qui finissent ma peine,
« Hélas! ton père mort en avait pour cent ans
« A traîner cette borne au séjour des vivants...

« Or les rentes du pré, depuis quatorze années,
« Le dimanche suivant, on me les a données :
« C'était Ronan lui-même ; et ce pieux enfant
« Me parla de finir ses jours dans un couvent. »

Durant tout ce récit du fermier, sa voix mâle
Frémissait, et le front des autres devint pâle ;
Puis, tirant d'une main leur chapeau, tous les trois
Firent de l'autre main un grand signe de croix.

La vieille alors passait : « Tu vois, se prit à dire
« Le clerc, tu vois, Lilèz, qu'il ne faut point maudire.
« Riche et libre à présent, tu pourras épouser
« La vierge à qui ton cœur ne cesse de penser.
« — Mais toi, mon cher Daûlaz? — Bah ! repartit leur guide,
« Sur ce que fait sa sœur l'autre sœur se décide.
« Courage ! tant de crainte est une déraison.
« Le malheur veut enfin quitter notre maison. »

Et comme s'ils voyaient en esprit leur chaumière,

C'était à qui pourrait laisser l'autre en arrière :
« Ah ! disaient les passants, quel air brave et joyeux ! »
Et chacun s'arrêtait pour les suivre des yeux.



CHANT VINGT-TROISIÈME.

LES FIANÇAILLES.

Ce qu'amène le printemps. — Avant ses fiançailles, Lilèz s'est retiré à Ker-Barz chez son parrain. — Visite aux biens de la jeune fille (Hélène Hoël). — Tailleurs et mendiants entremetteurs de mariage. — Adroite conduite du meunier Ban Gor. — Que sont devenus le clerc et Anna. — Accords au bourg, achats de noces et invitations. — Impatiences de Lilèz. — L'Armoire de la fiancée arrive à Ker-Barz. — Savante dispute entre le meunier, défenseur du jeune homme, et le tailleur, défenseur de la jeune fille. — Entrée triomphale de l'Armoire. — Comment les meubles du clerc entraient aussi chez Anna.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

LES FIANÇAILLES.

Chaque printemps nouveau combien de fleurs nouvelles
Et de beaux jeunes gens qui poussent avec elles !
Chaque printemps nouveau combien de jeunes fleurs
Et de belles enfants aux riantes couleurs !
Vienne avril, et jeunesse, amours, fleurs, sont écloses.
Dieu sous la même loi mit les plus douces choses.

Lilèz, et vous, Hélène, ô lis de la saison,

Qui vous transplantera sur le même gazon ?
Cette heure n'est pas loin ; et votre métairie,
Lilèz, attend la vierge amoureuse et fleurie ;
Mais vos premiers appuis, une mère, un parrain,
Prudents, consultent l'heure et sondent le terrain.

Faut-il pas qu'un tuteur, mariant son pupille,
Connaisse tous les biens comme il connaît la fille?
C'est une règle ancienne : il visite en détail
La terre et le logis, la grange et le bétail. —

Guenn voulut ce jour-là, cette prudente veuve,
Décorer sa maison comme une maison neuve.

Jamais on n'aura vu logis si bien rangé,
Meubles plus reluisants, buffet mieux étagé,
Sous un linge plus blanc meilleur pain sur la table,
Plus de seigle au hangar, plus de foin dans l'étable.
L'abondance partout, partout la propreté.
Dès la pointe du jour (un beau matin d'été)

Elle-même éveillait valet, berger, servante,
Sa fille. Les dormeurs étaient dans l'épouvante :
« Alerte, mes enfants! de vos draps sortez tous!
« Demain vous dormirez, aujourd'hui levez-vous!
« Sus! sus! j'ai partagé l'ouvrage entre vous quatre.
« Vous, Alan, balayez la grange et l'aire à battre;
« N'y laissez pas un grain de sable. Vous mettrez
« Sous les bestiaux des lits de paille bien fourrés.
« Vous, mes filles, il faut qu'en nos murs on se mire.
« N'épargnez point vos bras, n'épargnez point la cire;
« Cirez tous les bahuts, frottez, cirez encor :
« Je veux que ma maison brille comme de l'or. »

Lecteurs, vous devinez pourquoi ces airs de fête.
Une grande visite aujourd'hui sera faite.
Tal-Houarn doit amener lui-même son filleul,
Et dans cette entrevue il ne sera point seul :
Les plus proches parents, enfourchant leur monture,
Du jeune homme amoureux viendront voir la future,
Et d'un œil curieux visitant la maison,

Diront au fiancé s'il a tort ou raison.
C'est leur droit. Pour Tal-Houarn, son devoir lui commande
Sous un air cordial l'adresse la plus grande.

Du cœur de sa cousine en secret assuré,
Loin d'elle par décence il s'était retiré,
Le brûlant fiancé ; mais à quelle poursuite
Léna se trouva-t-elle en butte par sa fuite?
D'insinuants tailleurs, de graves-mendiants
Chaque jour arrivaient au nom des prétendants;
Mais se présentaient-ils? la poêle retournée
Disait : « Cherchez ailleurs. Adieu, bonne journée ! »
Ou, sans faire semblant, on éteignait les feux :
Les tisons relevés chassent les amoureux.
Pour Ban-Gor, le meunier, envoyé du jeune homme,
Dès qu'il parla chacun fut d'accord, voici comme :
Au sortir de chez lui, voyant sur un pommier
Un pie à l'œil clair qui semblait l'épier,
Il rentra ; mais bientôt deux blanches tourterelles,
Qui roucoulaient d'amour en polissant leurs ailes,

L'appelèrent. Soudain le prudent messager,
A la main un genêt vert, flexible et léger,
Repartit, méditant le discours sage et tendre
Qu'à la mère et la fille il devait faire entendre :
Maître en plus d'un métier, bon meunier, beau parleur,
Son art savait de tout tirer la fine fleur.
Aussi, dès qu'il parut, les lèvres de sourire,
Les tisons de flamber et les poêles de frire :
« Demain donc nos amis reviendront! leur dit-il. »
Un instant suffisait à cet homme subtil.

Les voici! les voici! toute une cavalcade.
Le chien à sa façon leur entonne une aubade.
Alan vient recevoir et loger les chevaux ;
Et, pour leur faire honneur, suspendant ses travaux,
La fermière s'avance avec Léna, sa fille :
« Quelle grâce m'amène aujourd'hui ma famille? »
Dit-elle en souriant. « Des parents sont jaloux,
« O Guenn! de visiter des veuves comme vous. »
Et les meules de foin, la grange toute pleine,

Trente bœufs, cent brebis qui suaient sous leur laine
Émerveillaient leurs yeux. Pour l'honnête parrain,
Le regard attentif, mais discret et serein,
Il se réjouissait de mille découvertes :
Les portes de l'armoire, à dessein entr'ouvertes,
Lui montraient des amas de coiffes; le bahut
Du linge et des habits pour un siècle : il se crut
Chez des reines : « On peut vous mettre à rude épreuve,
« Dit-il courtoisement en parlant à la veuve.
« Çà, fixez-nous le jour où, selon son métier,
« Le notaire inscrira deux noms sur le papier. »

Ce jour aux deux amants importait, ce me semble·
Dans le courtil, à l'ombre, ils conversaient ensemble;
Il fallut les chercher : en rentrant au logis,
On eût dit deux pavots, deux flammes, deux rubis.—

Mais ô vous, jeune clerc! Anne, ô fille pieuse,
Dont j'aimais à conter la légende amoureuse,
Qu'êtes-vous devenus? Hélas! dans un couvent

L'enfant pieuse a fui le jeune homme savant;
Lui, laissant ses cahiers, refermant sa grammaire,
Aux durs travaux des champs s'est remis chez sa mère,
Jusqu'au jour déjà proche où, porteur d'un fusil,
Volontaire soldat il mourra dans l'exil.
Ainsi, fermant tous deux leur âme à l'espérance,
L'une irait au couvent et l'autre irait en France!
Projets sombres, mais vains, si j'en ai bien jugé,
Et si, depuis mon temps, les cœurs n'ont point changé.

Entre Hélène et Lilèz, natures moins subtiles,
Ah! comme les deux oui se disaient plus faciles!
Mais entre les parents, à l'heure du contrat,
Ce fut des deux côtés un éternel débat :
L'aubergiste du bourg apporta dix bouteilles
Pour amener son monde à des clauses pareilles.
Enfin, chaque opposant par l'autre étant vaincu,
Le notaire put mettre en poche un bel écu.
A quelques jours de là, madame la mercière
Sur son comptoir de chêne étalait toute fière

Ses pièces de drap fin, ses plus riches galons;
Puis messieurs les tailleurs, assis sur leurs talons,
Mirent en jeu leurs dés, leur fil et leurs aiguilles;
A ce noble métier ils valaient bien des filles :
Accroupis dans la grange, ainsi, durant un mois,
Ils firent travailler leurs langues et leurs doigts.

Les invitations prirent une semaine.
Lilèz et son parrain, Hélène et sa marraine
Allèrent convier, bien vêtus, bien peignés,
Leurs plus proches parents et les plus éloignés :
« Après les foins coupés nous avons mis les noces,
« Et partout, ce printemps, les herbes sont précoces;
« N'y manquez pas, sinon vous nous affligerez.
« Tenez donc dans un mois vos chevaux bien ferrés.
« Venez tous, jeunes, vieux, maîtres, valets, n'importe,
« Et mettez ce jour-là votre clef sous la porte. »

Dans toute la paroisse et dans tout le canton
Ils firent mille fois cette invitation.

Mais ce mois à Lilèz paraissait un long jeûne :
« Attendez, mon ami, vous êtes encor jeune ! »

Il répondait : « J'ai l'âge, il faut me marier.
« Ceux-là m'approuveront qui m'ont vu l'an dernier
« Avec des bras si forts, quoique mince et sans barbe,
« Mettre la grosse cloche en branle à Sainte-Barbe.
« Les garçons du Faouët et de Loc-Guennolé,
« D'autres venus de Vanne et par delà d'Ellé
« Disputaient avec moi de vigueur et d'adresse,
« Car chacun voyait là devant lui sa maîtresse.
« Oui, je voudrais avoir, je ne m'en défends pas,
« Du vieux cidre à plein verre, une vierge à pleins bras,
« Pourvu que la boisson pourtant soit sans malice,
« Et que, ma femme et moi, le prêtre nous unisse.
« — Oh ! oh ! criait alors en riant son parrain,
« Mettez, mettez la bride à ce jeune poulain ! »

Oui, Lilèz, calmez-vous ! Lilèz, vos jours d'attente
Désormais sont finis : craintive, mais contente,

D'elle-même, ce soir, viendra vous visiter
Celle qui ne doit plus jour et nuit vous quitter. —

A vos armes, Sonneurs! chantez la fiancée!
Le char où son armoire avec pompe est dressée
S'avance, précédé de l'habile artisan
Qui sur un tel chef-d'œuvre a sué près d'un an;
Derrière, un bouvillon, une génisse blanche;
Puis, entre ses parents, en habit de dimanche,
L'aimable jeune fille, avec les yeux baissés,
Par qui sont à l'époux ces présents adressés.

Au seuil de la maison le chariot s'arrête.
La ferme cependant reste close et muette.
Un tailleur jovial, orateur du convoi,
Heurte tout en fureur, et demande pourquoi
Cette porte fermée, où s'est caché le maître,
Et s'il faut que l'armoire entre par la fenêtre?

Par l'étroite fenêtre un meunier répondit,

Homme grave, esprit mûr, pesant tout ce qu'il dit :

BAN-GOR, le meunier.

« D'où viennent tous ces bruits? Le cœur plein d'amertume,
« Je veillais un ami qu'un grand amour consume.
« Vos cris l'ont éveillé. Saurai-je la raison
« Qui vous fait brusquement troubler cette maison?
« Une vierge, il est vrai, chez nous est attendue,
« Et nos champs fleuriront de joie à sa venue;
« Mais ce meuble en noyer, brillant comme un miroir,
« Cette génisse blanche et ce bouvillon noir
« Ne seraient pas pour nous : amoureux d'une belle,
« Nous n'attendons rien qu'elle, et nous ne voulons qu'elle.
« Ainsi, mon bon ami, je vous serre la main :
« Vous vous êtes trompé de porte et de chemin.

UN TAILLEUR.

« Je connais mon chemin et je connais la porte

« Où doivent s'arrêter les présents que j'apporte :
« Lorsque sainte Énora s'en vint chez son époux,
« Son habit nuptial ruisselait de bijoux.

LE MEUNIER.

« Quand Ruth allait glanant derrière la faucille,
« Rien qu'un tissu grossier couvrait la jeune fille.
« O précieux trésor de la virginité!
« Une vierge nous plaît par sa seule beauté.

LE TAILLEUR.

« Que cet homme a d'esprit, et comme il vous enlace!
« A toutes mes raisons si vous êtes de glace,
« Mon ami, par pitié laissez-moi déposer
« Ce meuble dont la chute a failli m'écraser;
« Recevez un instant mon bétail dans l'étable;
« Ne m'abandonnez pas, vous, hôte charitable,
« Parmi ces animaux affamés dont les cris

« Finiraient, j'en ai peur, par troubler mes esprits.

LE MEUNIER.

« Vous êtes un rusé, mais la plus fine ruse
« Est un fer mal forgé qui sur ma porte s'use;
« Et jamais un renard, quelque malin fût-il,
« N'a pu goûter encore aux fruits de mon courtil.

LE TAILLEUR.

« En vain vous refusez de prendre à mon amorce,
« J'ai fait serment d'entrer et j'entrerai par force.
« Cet homme va connaître enfin ce que je vaux.
« Mes amis, dételez les bœufs et les chevaux.
« A présent, dirigez le timon sur la ferme.
« Très bien. J'enfonce ainsi les portes qu'on me ferme.
« Oui, c'est un siége en règle et terrible! Je veux
« Que devant mes exploits se dressent leurs cheveux! »

Oh ! le vaillant tailleur ! Mais comme en ce grand siége
Il se vit puissamment aidé par son cortége!
Les assiégés aussi firent bien leur devoir :
Fourches, pelles, bâtons servaient leur désespoir.
La maison fermentait comme en été les ruches.
La fermière laissa pleuvoir toutes ses cruches.
Pour l'éloquent meunier, ce fut un Du Guesclin :
A ce nouvel Arthur il faudrait un Merlin.

Longtemps battue, enfin la porte est enfoncée,
Et la belle armoire entre avec la fiancée.
Aux bravos de la foule, aux refrains du Sonneur,
On l'installe, brillante, à la place d'honneur :
De crêpes, de lait doux, chaque invité la couvre;
Et lorsqu'avec fracas son double battant s'ouvre,
Les regards du jeune homme ébloui peuvent voir
La couche qui demain devra le recevoir. —

Chez les gens de Ker-Barz ainsi les fiançailles
S'accomplirent suivant les rites de Cornouailles.

Mais que penser, lecteur, si ma voix vous disait
Qu'une fête pareille à Coat-Lorh se passait,
Que notre jeune clerc rayonnait d'allégresse,
Et triomphalement entrait chez sa maîtresse !

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

LES NOCES.

Les deux noces : Lilèz et Hélène, Loïc et Anna. — Curieux et invités sans nombre.— Une mendiante explique le mariage du clerc. — La messe des noces. — Singulières remarques des assistants.—Banquet et danse sacrés.— Les deux noces se rendent au village de Coat-Lorh. — Immense repas. — Mor-Vran, le vannetais, et Hervé, du pays de Tréguier, sont parmi les conviés — La quête des mariés. — Le coucher. — Souhaits aux nouvelles épouses. — Fête et Chanson de la Soupe de lait. — Les Épingles de la mariée. — Fin de cette histoire : Actions de grâce.— Le lendemain des noces. Messe des morts. — Repas et danse des Pauvres.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

LES NOCES.

Les landes embaumaient, jamais matin d'été
N'éleva sur la terre un ciel plus argenté.

Tout Scaer était venu : jeunes gens, jeunes filles,
Leurs quenouilles au bras, à la main leurs faucilles,
Se mêlaient sous le porche au rang des conviés
Pour voir sortir de près les nouveaux mariés.
Les langues remuaient. Certaine mendiante ,

La Giletta, montrait sa face souriante :
« Ces détails, je les tiens tous de l'enfant de chœur,
« Disait-elle en filant, et je les sais par cœur.
« Annaïc repoussait toujours ce mariage,
« Qui, selon quelques gens, du diable était l'ouvrage;
« Mais un jour le Recteur, montant sur son cheval,
« Courut droit au couvent : à son saint tribunal
« Il demanda la fille, et lui dit, le brave homme,
« Qu'on pouvait se sauver en toute voie; en somme,
« Que Loïc, mauvais clerc, serait bon laboureur.
« Or Anne n'avait pas l'écolier en horreur.
« Le Recteur fait ainsi deux noces au lieu d'une.
« Le pauvre y gagnera. Mais, chacun et chacune,
« Silence! S'il fallait qu'un mot de tout ceci
« Fût redit au vicaire, ouvrez ma tombe ici! »

L'église cependant était toute remplie
D'une foule à la fois joyeuse et recueillie.
Les pompes de la noce éblouissant les yeux
Des jeunes, rappelaient leur beau jour aux plus vieux.

Leur grande attention devint plus grande encore
Quand chacun des époux, après un oui sonore,
Offrit l'anneau d'argent, orné d'un cœur en feu,
A celle qu'il venait de choisir devant Dieu.
Les plus fins crurent voir qu'Anna sans défiance
De son fidèle clerc accepta l'alliance;
Mais Hélène plia les phalanges du doigt,
Pour garder sur Lilèz une part de son droit.
Comme un présage heureux d'union conjugale,
Tous les cierges brûlaient d'une lumière égale;
Et nul, à leur clarté, n'aurait pu découvrir
Qui des nouveaux époux devait d'abord mourir.

Enfin la messe dite et la foule sortie,
Les quatre mariés ont dans la sacristie
Suivi le prêtre, et là, sous l'œil sacerdotal,
Saintement s'accomplit le banquet nuptial
(Symbolique repas). Du fond d'une corbeille
Furent tirés un pain, un verre, une bouteille :
Le prêtre fit deux parts du pain, il en goûta,

Puis aux nouveaux époux sa main les présenta.
Ainsi du vin. Chacun dut boire au même verre :
Enseignement voilé, leçon douce et sévère.

Que la danse sacrée ait à présent son tour!
Fusils, tonnez! chantez, les gais enfants du bourg!
Par-dessus tous les bruits, cornemuses, bombardes,
Mêlez dans l'air vos voix confuses et criardes!

La pauvresse disait : « Les voilà! les voilà!
« Mais regardez Lilèz! Hélène, voyez-la!
« Le clerc a l'air d'un Saint tout paré dans sa niche.
« De lui-même, on le sait, le gars n'était pas riche;
« Mais notre bon Recteur, qui l'aime comme un fils,
« L'a doté largement sur ses anciens profits.
« Pour Naïc...— Oh! par Dieu! taisez-vous, bonne vieille!
« Ne clot-elle jamais son bec, cette corneille? » —

Comme la noce sort avec solennité!
De son grave parrain chaque époux escorté

S'avance. Autour de lui flottent ses larges braies,
De trois habits brodés sortant à mille raies;
Il vient les yeux baissés et les traits rougissants;
Ses immenses cheveux pendent éblouissants.
Derechef, ô Sonneur, que votre voix éclate!
Voyez-vous resplendir les robes d'écarlate,
Les manches étaler leurs dentelles d'argent,
Et coiffes et miroirs s'entre-choquer au vent?
Ornement orgueilleux et naïf qui révèle
Ce qu'à son jeune époux l'épouse offre avec elle :
Combien de cents d'écus en dot sont apportés,
Le nombre des miroirs vous le dira : comptez.
De quel pas noble et lent viennent ces deux épouses!
Les dames des manoirs pourraient être jalouses.
Leur marraine les suit, c'est un dernier devoir :
Chacune doit garder sa fille jusqu'au soir.

Par les tombes, les croix, les ifs du cimetière,
Se déroulait ainsi la noce tout entière.

A peine on eut touché le sol du grand chemin,
Les pieux épousés se prirent par la main;
Aussi leurs conducteurs; et la danse sacrée
Sous les murs de l'église en chœur fut célébrée.
Pour fêter devant Dieu leur hymen éternel,
Les époux bienheureux ainsi dansent au ciel.

Voilà comme en ce jour vos mains furent unies,
Savant clerc, fille sainte, et vos amours bénies!
Non, tout ne s'éteint pas dans le fiel et les pleurs,
Et l'arbre de l'amour se couvre aussi de fleurs. —

Je veux suivre à Coat-Lorh, où va s'ouvrir la fête,
Les glorieux époux emportant leur conquête,
Les filles à cheval serrant leurs amoureux,
Et les coiffes volant au fond des chemins creux.
Les jours noirs sont passés, les jours noirs et moroses:
Laissons errer mon chant sur les plus belles choses.

Pour la danse bruyante, ou l'immense repas

Qui remplit tout ce jour, je ne les peindrai pas.
Sur le bord d'un fossé vingt chaudières-bouillantes,
Un grand four qui vomit sans fin des chairs brûlantes,
Dans l'aire des barrils ne cessant de couler,
Des tables qui devraient sous leur charge crouler,
Des files d'éternels mangeurs, plus d'un ivrogne
Vidant les pots, vidant son verre sans vergogne;
Puis le cidre, et le lard, et les rôtis fumants
Qui reviennent encore au son des instruments,
Gigantesque tableau! — Mais sous un dais à frange,
Chaque blanche épousée illuminant la grange,
Les époux radieux siégeant à leur côté,
Et les mères au port rempli de majesté.

Pour payer tant de frais lorsque s'ouvrit la quête,
Nul ne fit, croyez-moi, le sourd à leur requête :
Les mariés n'avaient qu'à répondre merci,
Tant le cuivre pleuvait et les écus aussi.

Môr-Vran, le vieux marin, avec Nona, sa fille,

Vint du pays de Vanne; et, rieuse et gentille,
La belle enfant Mana sortit de son foyer
Avec son père Hervé du pays de Tréguier.
L'Arvor, comme jadis aux noces de ses princes,
Avait des envoyés de toutes les provinces.
Une tendre amitié dès-lors vous enchaîna,
Douce comme vos noms, Léna, Mana, Nona...

Mais il est temps : montrons cette belle journée
Par une nuit plus belle encore terminée.

Dans la chambre qui doit recevoir les époux,
Où déjà sont dressés les grands lits clos et mous,
La noce s'est rendue, attendant les deux vierges
Que leur marraine guide à la lueur des cierges.
Elles viennent, les yeux en pleurs, d'un pas tremblant,
Avec leur blanche robe et leur corsage blanc.
Par leurs graves parents à deux genoux bénies,
Elles vont prendre aussi congé de leurs amies,
Toutes les embrasser, et, dans ce triste adieu,

De chacune en passant entendre un dernier vœu.
On leur disait : « A vous paix et joie en ménage.
« — Un jour, le paradis. — Dans ce monde, un grand âge.
« — Des moissons plein vos champs. — Donnez à votre époux
« Des garçons comme lui, des filles comme vous. »
Mais que de pleurs nouveaux, de cris, quand la marraine
Vers le lit nuptial devant tous les entraîne!

Vint le tour des maris : mais Lilèz et Daûlaz,
Les braves jeunes gens, certes, ne pleuraient pas.

Autour de la maison voici des bruits étranges!
Qui vient dans leur sommeil troubler nos jeunes anges?
Ah! riez et chantez, c'est la soupe de lait,
Et ses morceaux de pain liés en chapelet.
On l'apporte aux époux. Ban-Gor, le noble barde,
Dans le chœur jovial lui-même se hasarde;
Et le malin tailleur conduit comme échanson
Nannic, le blond Nannic, le fils de la maison,
Qui, malgré ses six ans, porte encore une robe,

Et sous ses longs cheveux tout honteux se dérobe.

Placé, sur l'un des lits, pourtant le jeune enfant
S'anime, et sa voix claire au plafond s'élevant,
Entonne avec douceur cet air chaste, mais tendre,
Que son âge innocent ne pouvait pas comprendre :

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

« Près du lit des époux chantons la soupe blanche :
« La voilà sur le feu qui bout dans son bassin,
« Comme les flots de joie et d'amour dans leur sein ;
« La voilà sur le feu qui déborde et s'épanche.

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

« Bien ! le lait jusqu'aux bords dans les écuelles fume.
« Dans un seul vase offrons leur part aux deux époux

« Pour qu'ils boivent toujours, ainsi que ce lait doux,
« Dans un vase commun le miel et l'amertume.

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

« Admirez! admirez! De ses larges mamelles
« La génisse féconde a donné ce lait blanc :
« Ainsi la jeune mère, avant la fin de l'an,
« Versera son lait pur à deux bouches jumelles.

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

« Saint Herbod, écoutez les appels de notre âme;
« Et vous, sainte Henora, les vœux de notre cœur :
« Oh! ne laissez jamais sans la douce liqueur
« Les pis de la génisse et les seins de la femme.

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

« Assez ! les mariés ont bu la soupe blanche;
« L'épouse rougissante est pleine d'embarras;
« Elle voudrait cacher sa tête sous son bras :
« L'époux attire à lui cette fleur qui se penche.

« Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
« Le lait et son bassin plus jaune que de l'or. »

Non ! silence, Nannic, à ces chansons menteuses !
Mais passez, cher enfant, passez vos mains flatteuses
Au front de ces époux suant de déplaisir
Sur une soupe ardente impossible à saisir :
Pour boire ils ont reçu des cuillères percées,
Et les tranches de pain d'un fil sont traversées !
Vieilles joyeusetés, nouvelles chaque fois,
Qui rendent leurs témoins plus heureux que des rois.
Ces bons tours, mes amis, souvent furent les vôtres,

Et vous souffrez du mal que vous fîtes à d'autres.
Mais un Saint damnerait son âme à tant d'ennuis.
Et dirai-je l'emploi des trois premières nuits?
La première est pour Dieu; la Vierge a la deuxième;
Joseph, le chaste époux, réclame la troisième. —

Quand les vierges sortaient de leur lit nuptial,
Vers elles s'avançait tout un chœur matinal;
Comme la veille au soir, leurs anciennes compagnes
Disaient: « Vous n'irez plus aux fêtes des campagnes,
« Heureuses désormais de rester loin de nous,
« Allaitant votre fils couché sur vos genoux.
« Des épingles fermaient hier votre corsage:
« Qui les aurait de vous comme vous serait sage.
« Des épingles tenaient la coiffe à votre front:
« Faites nous en cadeau, toutes se marîront. »

Les maris écoutaient ces choses sans rien dire,
Mais leurs yeux se prenaient tendrement à sourire:
Comme, en un beau verger, de riches laboureurs

Comptent sur bien des fruits en voyant tant de fleurs.—

Et moi-même, j'arrive au terme de ma route,
Long chemin qu'un plus fort eût trouvé court sans doute,
Mais ronces et graviers entravaient tant mes pas,
Que souvent je disais : « je n'arriverai pas ! »
Seule alors vous m'aidiez, ô puissance cachée,
Humble force du cœur qu'en partant j'ai cherchée !
Et vous, l'Inspirateur, mon Dieu, je vous bénis :
J'ai commencé par vous, et par vous je finis.

Quand l'éternel oubli recouvre tant de races,
Mon peuple dans mes vers aura-t-il quelques traces ?
Bretagne, ô vieilles mœurs, noble rusticité,
Ensemble harmonieux de force et de beauté !

Ah ! cette noce encore a des pompes plus hautes :
Avec le second jour viennent de nouveaux hôtes,
Sans robes d'écarlate et pourpoints de drap bleu,
Mais les membres du Christ et les hôtes de Dieu,

Les pauvres. — Plus de cent autour de l'aire à battre,
Maigre essaim d'affamés, étaient venus s'abattre :
Si tristes tous les jours, si joyeux ce matin,
Qu'ils attendent leur part des bribes du festin ;
Aussi les voilà tous munis de leur écuelle :
Mais les feux sont éteints ; la noce, où donc est-elle ?

La noce était au bourg, et priait pour ses morts
Autour du tréteau noir où l'on pose les corps ;
Puis, le service dit, on vit la foule entière
Chercher chacun sa tombe aux coins du cimetière ;
Et le sol fut couvert de parents à genoux
Occupés à prier pour ceux qui sont dessous,
Les conviant aussi, dans leur couche profonde,
A se mêler un jour aux fêtes de ce monde.

A vous, pauvres ! à vous, enfin, estropiés !
Déposant leurs habits de deuil, les mariés,
Chacun heureux et fier de vous servir lui-même,
Viennent les bras chargés des mets que le pauvre aime.

Qui ne sait que vêtus d'un lambeau de toison,
Les Saints vont éprouver le riche en sa maison?
O la soupe abondante, et grasse, et bien trempée!
Des trippes à foison! une franche lippée!
On pourrait se nourrir rien qu'à l'odeur des fours.
Hélas! que ne fait-on des noces tous les jours!
Mais, dites : à présent, messieurs, et vous, mesdames,
Sentez-vous pas courir en vous certaines flammes?
Haut le pied, les truands, et donnez votre main!
En danse! la bombarde entonne son refrain.
Le clerc vient inviter Giletta, la pauvresse,
Qui de plaisir rougit et d'orgueil se redresse:
« A mon âge, dit-elle, y pouvez-vous penser?
« Avec un beau jeune homme une vieille danser!
« Devant vos habits neufs étaler mes guenilles!
« Puis, voyez sous mes bras, voyez mes deux béquilles! »
Mais Anne aussi priait un noble mendiant
Qui, tout en disant non, la suivait cependant;
Bien d'autres font de même: et déjà les besaces
S'agitaient, les habits entr'ouvraient leurs crevasses;

Mais les cœurs bondissaient de joie ; il n'était plus,
Grâce aux braves Sonneurs, ni pauvres ni perclus :
Comme en ces âges d'or, lointain qui toujours brille,
Tous ne formaient entre eux qu'une seule famille.

FIN.

Qui ne sait que vêtus d'un lambeau de toison,
Les Saints vont éprouver le riche en sa maison?
O la soupe abondante, et grasse, et bien trempée!
Des trippes à foison! une franche lippée!
On pourrait se nourrir rien qu'à l'odeur des fours.
Hélas! que ne fait-on des noces tous les jours!
Mais, dites : à présent, messieurs, et vous, mesdames,
Sentez-vous pas courir en vous certaines flammes?
Haut le pied, les truands, et donnez votre main!
En danse! la bombarde entonne son refrain.
Le clerc vient inviter Giletta, la pauvresse,
Qui de plaisir rougit et d'orgueil se redresse:
« A mon âge, dit-elle, y pouvez-vous penser?
« Avec un beau jeune homme une vieille danser!
« Devant vos habits neufs étaler mes guenilles!
« Puis, voyez sous mes bras, voyez mes deux béquilles! »
Mais Anne aussi priait un noble mendiant
Qui, tout en disant non, la suivait cependant;
Bien d'autres font de même; et déjà les besaces
S'agitaient, les habits entr'ouvraient leurs crevasses;

Mais les cœurs bondissaient de joie ; il n'était plus,
Grâce aux braves Sonneurs, ni pauvres ni perclus :
Comme en ces âges d'or, lointain qui toujours brille,
Tous ne formaient entre eux qu'une seule famille.

FIN.

NOTES.

Toutes les lettres se prononcent.

Le C'H celtique, rétabli dans ces notes, s'aspire en tête d'une syllabe comme la *j* espagnole; à la fin d'une syllabe il a le même son que dans le mot *noch* des Allemands.

Voir les dictionnaires de William Price, Owen, Armstrong, Le Gonidec, et notre Dictionnaire topologique de Bretagne (prêt à paraître).

ABER-VRAC'H, Havre du Bras-de-mer.

AHÈZ *, — Fille du roi Gralon-Maur. ve siècle.

ALAN *, — Évêque de Kemper au vie siècle. Patron des lutteurs.

ANNAÏC, et **NAÏC**, diminutifs d'**ANNA**.

ARMEL, Tête-Couronnée.

ARMOR, et mieux **ARVOR**, Sur-Mer, ou Pays-Maritime : d'où Armorique.

ARRÉ, Montagnes-Boréales.

ARTH-UR, Homme-Ours. — Chef des Bretons Cambriens. vie siècle.

AURAY, en breton **HALL RÉ**, Salle ou Palais-du-Roi.

AVALON (Iniz —), Ile-des-Pommes, où Arthur blessé fut transporté et enseveli.

AVEN, Fleuve.

AVON, Fleuve. — Sur les cartes, Aune.

BAN-GOR, Chœur-Suprême.

BANALEC, Genetaie.

BARANTON *, — Fontaine féerique.

BEL, Guerrier. — C'est le dieu Mars du culte druidique. Voir Owen.

Bleiz, Loup.

Benn-Oded, Embouchure de l'Oded.

Bruzec (S.), Exposé à être noyé. — Archevêque de Dôle au VIII[e] siècle. Voir la Légende.

Biniou, Cornemuse.

Blavet, Eau jaillissante et courante.

Brécilien *, — Forêt célèbre dans les romans de la Table-Ronde.

Breiz, Bretagne, Pays-des-Guerriers, selon M. Pictet, de Genève.

Cador, Combattant.

Canaouen-ann-anaoun, Cantique-des-Morts. — Ce chant fut recueilli, il y a plusieurs années, par l'auteur : c'est le seul emprunt fait à la poésie locale. M. H. De la Villemarqué, avec sa science d'investigation, en a retrouvé un texte très-pur et très-complet.

Carnac, Amas-de-Pierres. Ossuaire.

Carrek-hir, Roche-Longue, dans la mer.

Clé-maur, Grande-Épée. Claymore.

Cleunn-braz Grand-Talus.

Coat-loc'h, Bois-du-Lac. — A la pointe sud de cette forêt est le hameau de *Penn-Coat-Loc'h*, dont, par abréviation, la première syllabe a été retranchée dans cette histoire.

Coad ri, Bois-de-la-Colline.

Conan, Chef.

Conan-Meriadec, Chef-des-Peuplades. Premier roi des Bretons. IV[e] siècle.

Conc-kernéo, Rade-de-Cornouaille ; à la lettre, Conque-des-Promontoires. — Sur les cartes, Concarneau.

Corentin (S.) *, — Premier évêque de Cornouaille. IV[e] siècle.

Cornouaille, Pointe-de-la-Gaule. *Cornu-Galliæ.* Un des quatre grands cantons de la Bretagne. Voir **Kerné**.

Corré, Pays-Haut.

Corric, Petite Fée, **Corric-wenn**, Petite-Fée-Blanche. — Épouse de Hu-Cadarn, Première des druidesses, etc.

Corrigan, Nain, Lutin.

Croazic, Petite-Croix, ou Verveine. — Sur les cartes, *Croisic.*

Daulaz, pour **Daou-glaz**, Deux-Douleurs.

Diana, Très-Inconnu. — Dieu unique des druides.
Dôl-men, Table-de-Pierre. — Autel druidique.
Doussal, pour **Dour-sall**, Eau-Salée.

El-hir-bad, Génie-Éternel ; à la lettre, Génie-de-Longue-Durée.
El-lé, Eau-Sombre. — Les Gallois écrivent *El-llai*.
El-orn, Eau de l'Épouvante. — Voir la légende du roi El-Orn.
Enn-arh, La-Barrière.
Enn-trell, Le-Tumulus ?
Enora (Ste) * — Épouse de S. Ef-flamm. vi[e] siècle. Patronne des nourrices.
Er-dèven, La-Grève.
Erec *, — Roi de Bretagne. v[e] siècle.
Erhi (Craig-), Rocher-des-Neiges. — Montagne sacrée et poétique des Gallois.
Eussa (Enez-), Ile-du-Terrible, c'est-à-dire du dieu Eusus. — Sur les cartes, *Ouessant*.

Faouet, Bois-de-Hêtre.
Furic, Petit sage ; petit malin.

Gador (Ar-), Chaise. — Siége sacré.
Gael, autrefois **Gouézel**, Pays-Forestier, sauvage.
Garz-cadec, Montagne-Boizée. — Contre les anciens titres, on prononce aujourd'hui *Cascadec*.
Gauvain, en gallois **Gwalh-mai**, Épervier ou Faucon-de-la-Plaine. — Neveu et conseiller d'Arthur.
Gavr-iniz, Ile-de-la-Chèvre. — Ile druidique dans le Mor-Bihan.
Gildas *, Premier abbé de Rhuis. vi[e] siècle.
Glen-nant, Val-du-Courant. — Sur les cartes *Glénan*.
Gour-rin, Grosse-Colline.
Goz-ker, P. uvre-Village.
Gralon *, — Roi de Bretagne. v[e] siècle.
Guenn, Blanc, Blanche.
Guenn-du, Blanche-Noire.
Guesclin (Du-), selon un ancien titre, *Goues-clin*, Ruisseau-Courbe ?

Haff (Brô-), Pays-de-l'Été, — où fut plus tard Byzance.
Herbot (S.) *, Solitaire du VIII[e] siècle. Patron des vaches.
Hoedic (Ile d'), Ile-du-Petit-Canard.
Houad (Ile d'), Ile-du-Canard.
Hoel et **Houel**, Celui qui est Visible, Remarquable, Notable.
Huel-goat, Bois-des-Hauteurs.

Illi *, — Jeune fille de Cornouaille.
Ilur *, — Ile dans le Mor-Bihan.
Ior, Éternel. — Un des noms de Dianâ.
Izôl, Rivière-Basse. — Les Gallois écrivent *Isâawl*.
Iann-ar-guenn, Jean-Le-Guenn, ou Le-Blanc. — Un excellent article du Magasin Pittoresque a fourni les principaux détails sur ce chanteur aveugle et sa maison.

Kéd, Bienfaisante. — Un des noms de *Corric-u-enn*.
Kemper, Confluent. — Capitale de la Cornouaille.
Kemperlé, Confluent de l'El-Lé — et de l'Izôl.
Kemri, Les Premiers arrivés dans le Pays, ou les Premiers dans la confédération du Pays. — Nom national des Cambriens ou Gallois.
Ker-barz, Village-du-Barde.
Ker-gôz, Vieux-Village.
Kerné ou **Kernéo**, Pays-des-Pointes, des Caps. Cornouaille.
Kernéiz, Cornouaillais : c'est aussi un nom propre.
Kérien *, Ermite du V[e] siècle qui donna son nom à cette commune.

Lan, et mieux **Llan**, diminutif d'**Alan**.
Lan-el-orn, Clan ou Terre-de-l'El-Orn, aujourd'hui Lan-Dernô.
Lan-leff, Terre-des-Pleurs.
Léna, pour **Héléna**.
Léon, Pays-de-la-Légion? — Un des quatre grands cantons de la Bretagne.
Léta, pour **Lét-aw**, Près de l'Océan. — Nom de l'Izôl et de l'El-Lé, depuis leur confluent jusqu'à la mer ; et, chez les Gallois, nom synonyme d'Armorique.
Lilez, Couleur-de-Lait.

Lo'-christ, Ermitage, ou Chapelle-du-Christ.
Lo'-théa, Chapelle-de-S.-They.
Loc-guennolè, Chapelle-de-S.-Guennolè, abbé de Lan-Dévennec. ve siècle.
Loc-maria, Chapelle-de-Marie.
Loc-ronan, Chapelle-de-S.-Ronan, ermite au vie siècle.
Loc-tudi, Chapelle-de-S.-Tudi, abbé au vie siècle.
Loc'h, Lac, Étang.
Loïc, pour **Eloïc**, Jeune-Tremble.

Malô, c'est-à-dire **Mac-law**, Fils-de-Law, — Premier évêque de la ville d'Aleth, laquelle prit son nom. vie siècle.
Mana *, — Jeune fille du pays de Tréguier.
Meinec, Lieu-des-Pierres.
Men-hir, Pierre-Longue. — Monument druidique.
Méné-braz, Grande-Montagne.
Merlin *, — Barde du vie siècle.
Moal. Chauve.
Montrou-lez, Palais-des-Montres, ou des Revues militaires.
Mona, — Ile-Mère, — parce qu'elle était le centre du druidisme. Aujourd'hui *Anglesey*.
Mor-bihan, Petite-Mer.
Mor-vran, Corbeau-de-Mer. Cormoran.
Morlaix, c'est-à-dire **Mor-laes**, Grand-Pertuis.
Moustoir, Moûtier.

Naïc, diminutif du diminutif Annaïc.
Nannic, Petit-René.
Nantes, en breton, "**N-aoned**, Les Rivières ?
Nona Ile), Ile de Ste Nonne, mère de S. Divi. ve siècle.

Obérour, Ouvrier.
Occismor, nom latin d'**Oc'h-ar-mor**, Vers-la-Mer.
Od-diern, Rivage-du-Roi.
Odet, Rivages
Oniz *, — Barde du vie siècle.

Ovat ou **Oved**, Servant des druides. Ovate.

Penn-fred, Pointe-du-Courant.
Penn-marc'h, Cap-du-Cheval.
Pennec, qui a une Grosse Tête. Têtu.
Peulvan, Pilier. — Monument druidique.
Plô-goff, Peuplade-du-Forgeron.
Plô-meur, Grande-Peuplade.
Plô-néour, Peuplade-de-S.-Enéour.
Pond-aven, Pont-du-Fleuve.
Poull-du, Rade-Noire.

Ras, Détroit.
Rhuiz *, — Isthme dans le Mor-Bihan.
Ronan, Homme-Velu.
Ros-zôz, Tertre-du-Saxon.

Saint-Pôl, Chef-Lieu du pays de Léon, du nom de son premier évêque. vie siècle.
Samolus, en breton **Gouliz**, Vulnéraire. — Herbe sacrée des druides.
Scaer, Beau-Lieu.
Scorff, Eau superflue qui sort d'un étang.
Sein. — Voir le mot suivant.
Seiz-hun, et souvent, par contraction, **Sizun** et **Sein**, Ile des Sept-Sommeils, ou de la Semaine. — Ancienne île druidique.
Ster, Rivière.

Tal-houarn, Front-de-Fer.
Tal-iésin, Front-Radieux. — Barde du vie siècle.
Tal-ifern, Fond-de-l'Enfer.
Ti-meur, Grande-Maison.
Trev, Tribu. Petit-Territoire. Trève.
Tréguier *, — Ville qui donne son nom à l'un des quatre grands cantons de la Bretagne.
Tristan, Le Turbulent.

Tudual* (S.), — Évêque de Tréguier. VIe siècle.
Tured, Eau-qui-Serpente.

Ur-ien, Homme froid, indifférent.

Vannes ou **Vennes**, en breton **Guenned**, Pays-Découvert; à la lettre, Pays-Blanc. — Un des quatre grands cantons de la Bretagne, parlant chacun un dialecte particulier.
Viviane, en gallois **Houib-léian**, Prêtresse-Souffle, Follet.

ERRATA.

Page 71.	— Bel, Lor, Dianá........	*lisez*	Bel, lor, Dianá.
— 87.	— tout droit.............	—	tout droits.
— 99.	— dispenser les prix.....	—	disputer les prix.
— 131.	— Demandons-le à celle...	—	Nous, demandons-le à celle.
— 228.	— vous entraîna, mourant,	—	vous entraîna, mourant
— 245.	— Elles partirent;	—	Elles partaient;
— 377.	— Montagne boizée......	—	Montagne boisée.

LES

TERNAIRES

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
7 RUE SAINT-BENOIT.

LES

TERNAIRES

LIVRE LYRIQUE

PAR

A. BRIZEUX

Deuxième Edition, augmentée

—o—

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, GALERIE DE L'ODÉON

—

1842

Ce voyage, d'un bourg de Bretagne aux villes d'Italie, semble demander, si rapide qu'il soit, quelques mots d'introduction.

C'est qu'aux fantaisies de la route, au libre plaisir d'aller et de voir, se joignait la recherche d'un but plus élevé : de là un double voyage, idéal et réel.

Heureux peut-être qui s'en tient aux seules émotions du Sentiment. Mais, après les fraîches années de jeunesse et d'inspiration, qui pourrait, dans la vie ou dans l'art, négliger la Science et impunément se passer d'elle?

Qu'aisément d'ailleurs y tendra le poëte, s'il s'y trouve déjà comme préparé par la religieuse fréquentation des beautés naturelles! C'est le rêve des pâtres, depuis Hésiode, de demander aux cieux leur double secret.

A ceux donc qui gardent une riante image de quelques hameaux bretons, d'après le livre qui les chanta, l'auteur n'a plus à dire qu'il reste toujours fidèle à son genre de poésie et à ses premiers instincts. S'il s'éloigne de son pays, c'est pour y revenir bientôt et mieux enseigné : encore, dans cette excursion vers le midi, emmène-t-il tous ses souvenirs. Mais (besoin de l'âme et des yeux), il faut voir de plus près le soleil.

Ainsi, au milieu des splendeurs de la nature et de l'art, les yeux et le cœur ouverts à leurs beautés, s'accomplit ce voyage où l'esprit intervenait comme un modérateur. De ce triple et complet développement de lui-même, l'auteur a pu tirer ce titre de Ternaires, nombre mystérieux qu'il a étudié dans ses diverses applications et jusque dans son origine céleste. C'est que les choses finies et infinies sont contenues dans cette formule ternaire. Pressentie par la sagesse antique (écho en cela de l'instinct universel), puis consacrée par le dogme, elle s'est plus que partout empreinte au fond du génie celtique.

Au sortir des landes d'Armorique, cette idée fut donc poursuivie. Par elle on devait arriver à une nouvelle poésie, aimante, intelligente et riche, et embrassant toute chose dans un parfait accord. A de plus heureux d'y atteindre un jour !

Qu'il suffise ici, et à travers les épisodes, délassements du chemin, d'effleurer quelques points du cercle : viennent d'ailleurs les enseignements de l'avenir, et le cadre mobile de ces vers s'ouvrira sans peine pour les recevoir.

Revenu dans son bourg natal, et prêt à se replonger à la source des inspirations premières, puisse donc le voyageur ne point croire ses pas entièrement perdus, et pour lui et pour d'autres ! Prise dans son essence, la vie d'un seul, n'est-ce point la vie de tous ?

LES TROIS VOYAGES.

Pour avoir rang parmi les Sages,
Tout homme, durant ses trois âges,
Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour :
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour
C'est le royaume de l'Amour.

❋

L'ÉGLISE BLANCHE.

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche,
Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé?

Eh bien, parcours le monde, aux Sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles ;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écrîras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous allions tous les deux,
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux ;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.

Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le curé de Moel-lan et celui de Clô-harz.

O troupe amie et fraternelle !
Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :
Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle
Heureux ces trois amis ! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol !

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer;
Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres;
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils!
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'idée au loin rayonne et, libre, me sourit;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main ;
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande,
Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin,
Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Bretons, faites silence à l'entour du dôl-men !

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez
Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira ; tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique?
Chantez, fleuve du Scorf! chantez, fleuve d'Ellé!



CONSULTATION.

Au Dr P—, de Marseille.

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve
Pour nous charmer.
A trop courir le corps demande trêve. —

Il faut rimer. —
A trop rimer l'esprit manque de sève.
Il faut aimer, —
A trop aimer le cœur moins vif achève
De se calmer.
Hélas ! hélas ! l'illusion est brève
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,
J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :
Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles ?
Quel trésor apportait ce rouage savant ?

◆

Hommes pâles du nord, en longeant ces rivages,
Regardez leurs temples croulés,
Leurs îlots chauves ou brûlés;
De vos rudes aïeux ce sont là les ravages:
Vos cœurs ne sont-ils pas troublés?

Sur ces mers elle a pris naissance
Celle qui d'un œil sûr dirige vos vaisseaux;
Science est son grand nom : instruits à ses travaux,
Anglais, et vous, marins de France,
Irez-vous de vos duels ensanglanter ses eaux?

Voyez quel soleil pur a doré cette nymphe
Plus blonde qu'un rayon de miel !
Épanouis à son beau ciel,
De vos corps appauvris et froids fondez la lymphe ;
Vos âmes, purgez-les de fiel.

O pays de force et de grâce,
J'ai pour vous tout l'amour qu'on a pour la beauté,
Et pour les seins féconds qui nous ont allaité !
De Brô-hâff descendit ma race,
Tout Breton se souvient du Pays-de-l'Été *.

En nous l'Elbe saumâtre, et les neiges des pôles

* Où fut plus tard Byzance.

N'ont point infiltré leur langueur;
Tels le Chef nous mena, vainqueur,
Tels nous sommes restés à l'occident des Gaules,
Vierges d'esprit, vierges de cœur.

Toi, mère auguste, ô terre orphique,
De tes abaissements, mère, relève-toi!
Les barbares s'en vont, le sabre n'est plus roi:
Voici ta fille pacifique
Qui revient et formule une nouvelle loi.

Aux hardis écuyers rouvrez les hippodromes,
Leurs jardins aux nobles songeurs;
Avec vos toits d'or, vos rougeurs,

Mirez-vous dans les mers, beaux temples polychrômes,
Et souriez aux voyageurs.

Pareilles aux blanches statues,
Que les âmes partout se dressent sans effort
Sous les rayons du sud, sur les glaces du nord! —
Les barrières sont abattues,
L'Esprit circule en paix de l'un à l'autre bord.

◇

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :

Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles?

Quel trésor apportait ce rouage savant?

SYMBOLES.

A mes frères.

J'ai vu, près du Blaved qui tombe en ses bassins,
Le port de Lorient tout entouré d'écume,
Sauvagement le soir se coucher dans la brume ; —
Gènes sort de la mer avec ses hauts gradins,

Son môle en plein soleil, ses palais, ses jardins;
L'odeur des orangers embaume ses approches,
Et le port retentit du carillon des cloches : -
Si l'on entre, aussitôt mille détours obscurs;
Vous sentez sur vos bras tomber l'air froid des murs;
Tout est sombre et muet; des boutiques d'orfèvres
Sortent des hommes bruns mordant leurs pâles lèvres;
Quelque chose de triste et qu'on ne saurait voir
Glace cette cité de marbre blanc et noir : —
Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre;
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :
Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

ÉTUDES.

A ***.

La science, voilà les sévères amours
Où votre âme s'était fixée ;
L'âge perdait ses droits, vous donniez vos beaux jours
Au seul plaisir de la pensée.

Plaisir qui m'est connu, bonheur mêlé d'effroi
De descendre au fond de soi-même,
Et dans ses noirs détours de poursuivre le Moi,
Pour surprendre le grand problème.

Puis, comme d'un abîme, on sort victorieux,
L'âme agrandie et fécondée;
Et, tranquille, on regarde éclore sous ses yeux
Les faits en germe dans l'idée.

Mais, durant ces discours, si quelque souvenir
Me revenait de ma patrie,

Pour rafraîchir nos fronts il semblait qu'un zéphir

Passait dans notre causerie.



A LA FANTAISIE.

Puiqu'il vous plaît, ma chère Fantaisie,
De voler en chantant vers tout objet aimé,
Et, comme en l'alvéole étroit et bien fermé,
De condenser votre ambroisie;

Allez, ô Fantaisie, allez faire du miel !
Sur les fleurs de la terre et sur les fleurs du ciel
Cherchez partout la liqueur blonde :
Des jardins au désert et de la plaine au mont
Allez ! votre calice est sûr s'il n'est profond.
Dieu vous protège, abeille vagabonde !

LETTRE A UN CHANTEUR DE TRÉGUIER.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,
Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi ;
On y parle de vous, brave homme,
Des chanteurs de Tréguier vous le chef et le roi.

« Grâce à Jean, disait-on, sans tes vers point de fête.
Aux luttes, il les chante ; il les chante aux Pardons ;
Et le tisserand les répète,
En poussant sa navette entre tous ses cordons.

Mon Sonneur les sait mieux que matines et laudes ;
Pour Iannic le chanteur, ce malin Trégorrois,
Il t'a dû bien des crêpes chaudes,
Bien du cidre nouveau pour rafraîchir sa voix. »

Voilà ce qu'on m'écrit et j'ai tressailli d'aise :
A moi le bruit, à vous le cidre jusqu'au bord ;
Sur un seul point, ne vous déplaise,
Beau chanteur, mon ami, nous serons peu d'accord.

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain ;
Mon cœur de barde s'en irrite ;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le. De grand cœur, ami, je vous le donne ;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel ;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche, ou mettait du sable dans les trous,
Vous crîriez ! — Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre : Ami, le savez-vous ?

Pourtant je veux la paix. — Pour les jours qui vont suivre
Ce triste hiver, voici ma nouvelle chanson;
Que vos sacs se gonflent de cuivre;
Bien repu, chaque soir, rentrez à la maison.

Des forêts à la mer poursuivez votre quête;
Qu'on redise après vous « *les Conscrits de Plô-meür* »;
Ne chantez pas à pleine tête,
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

❋

LES DEUX ROUTES.

A Ferdinand Denis.

I.

Deux routes vers le Bien mènent d'un pas égal,
L'amour du Bien lui-même et la haine du Mal,
Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine;

La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi,
Que le péril excite et pousse à l'ennemi,
L'amour d'un cœur pensif, intelligent et tendre
Qui, plaignant les pervers voudrait s'en faire entendre:
Amour, haine, lequel de ce double sentier
Choisir ? tous deux sont sûrs ; j'ai suivi le premier.

II.

Si le Mal devant moi passe comme invisible,
Je ne suis point aveugle et surtout insensible ;
Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté.
Mais pourquoi ramener la chose inexplicable?

L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable.
Chaque jour dans la route il marche en s'allégeant,
Jusqu'à l'heure où plus tendre et plus intelligent,
Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
Que chante incessamment mon âme synthétique.

III.

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir,
Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
C'est de lutter aussi! comme les premiers saints
Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,

Et le menaient en laisse un signe sur la tête ;

C'est, en invoquant Dieu, de combattre la Bête,

En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !

Pour produire le Bien, Mal, tu m'obéiras !

LA FLEUR D'OR.

LE VOYAGEUR.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune !
Et va, bon voiturin, du côté de la mer :
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR.

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,
Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;
Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Route de la Spezzia.

CHANSON DE LA FLEUR D'OR.

LA JEUNE FILLE.

Mon ami, je vous le demande,
En quel temps m'aime votre cœur :
Quand la fleur d'or est sur la lande ?
Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME.

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer;
Mais sur la lande, ô jeune fille,
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours?

LE JEUNE HOMME.

C'est que la lande, ô jeune belle,
Hiver, été, fleurit toujours.

❃

PORTRAITS.

I.

D'une larme du Christ celle qui fut formée
Choisit sur terre un Barde enclin à tous les pleurs,
Et, pleurant, lui montra la chaîne de douleurs
Qui tient depuis Adam notre race enfermée;

Chez les anges la vierge avait nom Éloa,
Nom sacré que plus tard le Barde révéla;
Il parcourut les temps à l'ombre de ses ailes,
Recherchant le malheur et chantant la pitié;
Puis, quand l'ange tomba, sa mystique amitié
Eut pour des maux sans fin des plaintes immortelles.

II.

Tu mérites aussi de tout pieux chanteur
Un hymne d'amitié, cœur tendre et toujours jeune,
Toi qui sus opposer aux souffrances du jeûne
L'âme et le corps du Christ, froment générateur*.

* Du *Dogme générateur de l'Eucharistie*, par l'abbé Gerbet.

Tu t'es bien pénétré de sa vertu secrète :
C'est la douceur du Prêtre et celle du poète;
Mais la réflexion au langage savant,
Gouverne avec bonheur ton zèle et le tempère;
On t'appellera Maître, et, cortége fervent,
Des fils de ton esprit te suivront comme un père.

III.

Les jeunes gens rêveurs tournaient vers lui les yeux ;
Lui, Sage au front candide issu des anciens Sages,
Attentif au présent, mais planant sur les âges,
Lisait nos changements dans une loi des cieux.
Comme un platonicien dans sa tunique blanche,
Replié sur lui-même ainsi vivait Balanche.

Mystérieux penseur, calme et triste à la fois:

S'il enseigne à quel prix le bien germe et s'enfante,

Ses chants révélateurs semblent d'un hiérophante,

Ou la plainte d'Orphée expirant dans les bois.



A UN RELIGIEUX.

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,
Le silence, et la règle invariable, austère,
Les macérations de la chair et du cœur,
Et quatre fois par jour les stations au chœur.

Tu prononças tes vœux ferme et tout d'une haleine;
Et, lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,
Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré
Sans pâlir tu jetas l'habillement sacré.
Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,
Ensemble vous passez les heures en prières,
Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,
Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,
Qui marchaient deux à deux entourés d'auréoles,
Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,
D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu;
On lutte plus longtemps; sous une robe noire
On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire;

On se confie au temps, à ses amis, au sort,
Quelquefois en secret on espère en la mort :
Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,
O résignation, grande et sainte folie !
Hélas ! il est au monde, au milieu de nous tous,
Des êtres que le sort a brisés de ses coups,
Cœurs résignés aussi, mais sans feu, sans extase,
Esprits ou corps souffrants que leur mal seul embrase,
Ces fiers infortunés passent silencieux,
Graves, froids et cachant leurs pleurs à tous les yeux :
Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,
Mais qu'on est trop vengé par la douleur commune ;
Ils savent, si le mal les poigne, y mettre un frein,
Offrir à tout venant un visage serein,
Et trouver sans efforts l'expression choisie
Pour discourir sur Dieu, l'âme et la poésie.

Oh ! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,
Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
Te dire tout à Dieu ; si l'arbre de la foi
Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi ;
Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,
Tu suis avec candeur Jésus ton doux modèle ;
Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier ;
Si sa mystique chair te nourrit tout entier !

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),
Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse
Tu voulus un ciel chaud, un air pur et joyeux,
Pour t'égayer un jour, pauvre religieux !

Renonçant à l'amour de toute créature,
Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.
Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,
Tu choisis ton abri. C'est là que le matin
S'emplit de bruits charmants ; là que la luciole,
Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole ;
Là des citronniers d'or couronnant la cité ;
Des palais, et des tours, et le fleuve argenté,
Le noble fleuve Arno qui dans sa transparence
Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence !

L'ATELIER.

A Madame Mélanie Bixio.

A vous qui connaissez le prix d'une humble chose,
A vous, peintre, voici quel tableau je propose.
Dans votre atelier noir et de chêne boisé,
Quand vos nièces, vos sœurs à l'air si reposé

S'occupent sous la lampe à leurs travaux d'aiguille,
A l'heure où votre époux se plaît dans sa famille,
Quand sous votre maison on entend couler l'eau
Tant le dedans est calme; oh! faites ce tableau,
Comme parmi les siens avec son cœur pour aide
Et d'une main exacte en fit Lucas de Leyde;
Ce tableau, peignez-le dans sa sincérité,
Pourvu que la molle clarté
Du soir à travers la persienne,
Les bleuâtres vapeurs s'élevant de la Seine
En harmonisent les contours:
L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours.

Chiavari.

LES DEUX STATUAIRES.

A Auguste Barbier.

PREMIER STATUAIRE.

Le Grand-prêtre m'a dit : toi qui sculptes la pierre,
Comme tes fils un jour, comme autrefois ton père,
Sur mon commandement, dans les rites prescrits,
Tu vas représenter l'immortel Osiris.

En taillant ce granit, toujours qu'il t'en souvienne :
Ton ouvrage est le mien, ma pensée est la tienne ;
Ton orgueil doit plier comme un faible roseau,
Et ma main doit guider le fer de ton ciseau ;
Moi, prêtre d'Osiris, moi, reflet de sa gloire,
J'enseigne au nom des dieux ce qu'on peut faire et croire.

DEUXIÈME STATUAIRE.

De la blanche Paros ce marbre fut tiré.
Pour Delphe au double mont et son temple sacré,
J'en veux former un dieu, moi, le Grec Cléomène,
Combattant à Platée et sculpteur dans Athène.
Quels transports surhumains quand le marbre en éclats
Tombe, comme tombaient les barbares soldats !
L'artiste libre et fier, et roi de son génie,
Lorsqu'il travaille, entend une douce harmonie ;

Une muse l'anime et découvre à ses yeux
Sous la pierre jalouse un corps mystérieux.

PREMIER STATUAIRE.

Que le dieu soit assis; que sa tunique étroite
L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et toute droite;
Que le long de son corps ses deux bras soient liés,
Et qu'un lien pareil rapproche ses deux pieds;
Que ses yeux sans regard, sa bouche sans parole,
De l'immobilité soient l'effrayant symbole;
Les peuples apprendront, en contemplant leur dieu,
Que tout est immuable, éternel en ce lieu;
Que la loi règle tout, jusqu'à l'air de la face;
Qu'on doit vivre immobile et muet, à sa place.

DEUXIÈME STATUAIRE.

Apollon, jeune dieu qui sais lancer les traits
Et suis ta sœur Diane à travers les forêts,
Intrépide coureur à la taille élancée,
Chantre à la lyre d'or, ô dieu de la pensée,
Du bloc qui te retient sors léger, triomphant,
Ta chlamyde flottante abandonnée au vent!
Sur ton front, dans tes yeux, que la Grèce ravie
Admire, en t'adorant, le mouvement, la vie!
O dieu jeune, dieu libre, ô dieu plein de beauté,
Montre-nous comme on marche avec grâce et fierté*!

* Ces vers et quelques autres qui prennent ici leur vraie place avaient été retranchés de la dernière édition de *Marie*.

L'ÉGLISE BYZANTINE.

De l'union des temps religieux symbole,
Salut, art opulent, ô bel art byzantin,
Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole
Dans un accord libre et divin!

L'Esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air;
Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique,
Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
A lui-même plus harmonique.

Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
Salut, docte formule, ô modèle épuré,
Où des temps opposés les lois viennent se fondre!

Toscane.





LE VOYAGE D'ITALIE.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

5..

Même (on nous l'a dit) un jeune homme.
Parti du nord pour un été,
Vieillard n'avait point quitté Rome :
Captif comme Merlin dans un cercle enchanté

Tant ce beau soleil nous pénètre!
Tant l'art nous remplit de sa foi!
Aperçu, souvenir peut-être
De ce monde idéal que chacun porte en soi.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient;
C'est comme une douce folie;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Milan.

LE CHANT DE LA COUPE.

Aime ton humble coupe. Elle est de buis, qu'importe!
Le buis solide et dur sied au barde breton :
Et sur le pied d'étain qui l'orne et la supporte,
Dans un double idiome on peut lire ton nom.

Vois, nul encor n'a bu dans la coupe celtique.
Toi-même la creusas de tes pieuses mains,
Evoquant, évoquant les Esprits d'Armorique
Depuis près de mille ans couchés sous les dôl-mens.

Tous se sont éveillés ! Mélodieuse troupe,
Ils sont venus à toi comme des échansons;
Et voilà qu'enivrés aux vapeurs de ta coupe,
Sur les bourgs de Cornouaille ils sèment tes chansons.

Un soir, il t'en souvient, pour braver ton étoile,
Tu la remplis de vin rafraîchi dans l'Ellé,

Une vierge était là plus blanche que son voile,
Et cette belle enfant te disait consolé.

Aime ton humble coupe, et de vin ou de cidre
Emplis-la jusqu'aux bords pour noyer tes douleurs,
Si les flots fermentés laissent surnager l'hydre,
Alors, les yeux au ciel bois ton fiel et tes pleurs.

HYMNE.

Le Dieu du mystère est Trois ; il est le soutien des êtres émanés de sa grâce... il est le thème du chant.

OWEN.

I.

Pure essence de tout, dont un nombre est l'emblème,
Combien de fois, type suprême,
Trouvas-tu ton bonheur à sortir de toi-même ?

Combien, après tes longs travaux,
Beau triangle mystique aux trois côtés égaux,
Es-tu rentré dans ton repos?

Puissance, Amour, Sagesse, ô mouvant équilibre!
Accord triple qui toujours vibre!
Dans ses épanchements force incessante et libre!

Nos temps venus, sainte Unité,
Tu te développas selon ta volonté,
Et l'univers fut enfanté.

Belle œuvre harmonieuse en tout ce qu'elle enferme,
Où, comme la fleur à son germe,
Chaque être répondait à son principe et terme.

Pour l'homme simple mais complet,
Sans voile dans les cieux le triangle brillait,
Admirant en lui son reflet.

Crime ou faiblesse, un jour —(Trinome, grâce! grâce!)
Amour, Sagesse, tout s'efface!..
Toi seul, Père indulgent, n'as point caché ta face.

II.

Homme marqué du sceau fatal,
A présent suis la voie où t'a lancé le Mal,
Esprit boiteux, cœur inégal!

Des humaines erreurs va dérouler la trame,
Et triste de ton propre blâme,
Tâche par le savoir de refaire ton âme.

Ô labeur toujours avorté!
Entrevoir l'astre pur toujours d'un seul côté,
Jamais toute la vérité!

Pèlerin vague, errer de système en système,
Et, l'œil louche, la face blême,
Étudier le monde et soi comme un problème!

Seigneur, il est long le détour
Qui doit ramener l'homme à son premier séjour,
Jardin de candeur et d'amour.

Sur sa route pourtant vous lui versez la manne,
Et celui qui de vous émane,
Père, vint racheter ce captif d'Arimane.

Et Lui, l'Esprit, l'ardent Milieu,
Sur ce front autrefois illuminé par Dieu
Descendit en langues de feu.

III.

Ainsi, marchant vers vous, Sagesse, Amour, Puissance,
Sous l'arbre vert de sa naissance
L'homme un jour s'assoîra fort d'une autre innocence.

Le théâtre de son labeur,
Ce monde, il le rendra baigné de sa sueur,
Changé, mais comme lui meilleur.

Et toi, triple clarté, que nul œil n'a sondée,
Mais que tous voyaient en idée,
Des dôl-men de la Gaule aux autels de Judée,

Dans ton éclat primordial,
Tu brilleras encor sur ton ciel de cristal,
Beau triangle équilatéral !

VÆ VICTIS.

Hos ego Venetos (Gallos) existimo Venetiarum
ad Adriaticum sinum esse auctores.
STRAB. Liv. IV,

L'écho des temps passés n'est-il pas mort en vous,
Gaulois-Italiens? Savez-vous qui vous êtes?
De graves érudits vont répétant chez nous :
« Oui, les Vénitiens sont enfants des Vénètes. »

Et moi de votre gloire amoureux et jaloux,
Comme un frère je pleure ici sur vos défaites.

Ces hideux Autrichiens au visage épaté
Ce soir nous observaient, et lui, brave jeune homme,
Élevé dans l'orgueil de sa belle cité :
« Oh ! Venise accouplée à ces bêtes de somme ! »

Vinrent d'autres soldats leur baguette à la main,
Lui, pâle, m'entraîna par un autre chemin :
« Oui, fuyons, taisons-nous, car nous n'avons plus d'armes.
Ils ont pris nos couteaux, car nos couteaux tuaient.
Le dirai-je? (et ses yeux se gonflèrent de larmes)
Nous, hommes d'un sang noble, ô dieux! ils nous frappaient!

Væ Victis! mot cruel qui durement s'expie!
Le sais-tu, *Brenn** féroce, ô sauvage insensé?
Ainsi tu t'écriais, le fer sur l'Italie;
Hélas! sur tes enfants l'anathème a passé.
Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de parole impie:
Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé.

* *Brenn*, chef, d'où Brennus.



EN REVENANT DU LIDO.

Oh! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l'existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur,
S'obstine au fol espoir d'un avenir meilleur :

Au livre où de tout temps nos heures sont prédites
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites;
L'inflexible destin, d'un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et riant des combats où s'use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse,
Tant qu'épuisé d'efforts il tombe sans appui,
Victime de lui-même et victime d'autrui.
Lido ! Lido ! j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin où, confuses, mêlées,
On retrouve le soir les traces des serpents
Au soleil de midi déroulés et rampants :
Ici venait Byron, d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Ou, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot,

Et le noble animal écrasait les vipères
Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires...
Non, non, j'avais mal dit! Le courageux est fort.
Marchons sur les serpents et triomphons du sort.
Ah ! si tels que Jésus heureux dans les supplices,
Souvent vous ne mettiez dans vos pleurs vos délices,
Songeant que les pervers ne savent ce qu'ils font,
Ou si dans un mépris silencieux, profond,
Vous n'aimiez à garder vos amères pensées,
Comme dans l'arsenal des flèches amassées,
Hommes doux mais puissants, tout à coup au grand jour
Montrez l'âpre vigueur que cache en vous l'amour,
Saisissez le méchant, serrez-le sans relâche,
Et bientôt vous verrez le front pâle du lâche !

❧

LA COURTOISIE.

La belle Courtoisie est née Italienne :

Par la ville elle va saluant de la main,

Et nul ne la peut dire ou noble, ou plébéienne ;

Hors des murs, on la voit sur le bord du chemin

De loin reconnaissable aux lignes de sa tête,

Élégance lombarde ou grand type romain;

Si, près d'elle égaré, le voyageur s'arrête,

Avec discrétion elle s'approche aussi,

Et dans les mots choisis que son front pur reflète,

Désigne le sentier sans attendre merci.

LES POLES.

I.

Prêtre, te souvient-il qu'un soir, à Loc-Tùdî,
Au pied de ton autel je te surpris en larmes,
Serrant contre ton cœur le crucifix, tes armes,
Plongé dans la prière et presque anéanti?

Au bruit seul de ma voix tu relevas la tête,
(C'était le front des morts, et non plus des vivants);
Alors, tournant vers moi tes yeux doux et fervents,
Tu me dis : « J'ai vaincu! combats aussi, poète. »

Parlant de l'Infini, du ciel et des élus,
Nous passâmes deux jours dans ton saint presbytère;
Les ailes de ton âme avaient quitté la terre,
Et l'espace et le temps pour toi n'existaient plus.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?

L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent Équateur.

II.

Et vous, de la Nature infatigable prêtre,
Qui sondez, curieux, les causes de chaque être,
Et sur vos creusets tour à tour
Pâlissez d'épouvante et tressaillez d'amour,

Rappelez-vous l'instant où des profonds royaumes
La déesse évoqua ses myriades d'atomes,
Globules mouvants et gazeux
L'un l'autre s'attirant, et vous, homme, avec eux!

O terreurs de l'esprit! Déjà, comme un problème,
Dans le Tout, noir chaos, il se cherchait lui-même;
Car déjà vos pensers épars
De leur faisceau rompu sortaient de toutes parts.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

LES TROIS PLAISIRS.

A Charles Coran

Penser, puis répandre sans bruit
Les vers qu'aisément on écrit,
Sont les trois plaisirs de l'esprit.

Aimer Dieu, son pays, sa dame,
Voilà les trois plaisirs de l'âme:
Plongez-la dans sa triple flamme.

Le bal au son lointain des cors,
La table et les tendres accords,
Tels sont les trois plaisirs du corps.

Plaisirs du corps, plaisirs de l'âme,
Et de l'esprit, tout nous réclame :
Plongeons-nous dans leur triple flamme.

❖

A E.

I.

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose ;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,

Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde!
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal,
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit; c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,

Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! Et puis, avec ce doux fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée,
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,

Elle doute longtemps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II.

Mes habits de Bretagne étaient là dans la chambre,
Costume sauvage et brillant :
Je songeais en les déployant
Aux lieux qui m'ont vu jeune, au retour en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis;
Ou sur mon passé, chose éteinte,
Revenant légère et sans crainte
(Mais s'abusant peut-être), écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges ;
Au cœur d'un autre on aime à voir,
A doubler par lui son savoir :
Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

— « J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez ! »
Et le front penché sur la glace,
Elle rattachait avec grâce
Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III.

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
›uche humide et fraîche ouverte à la gaîté,

Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe ?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe. —

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,

Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes ! ô soupirs ! ô mystères d'amour !
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués ! Êtres puissants et doux !
Vous domptez notre force ; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV.

Ah ! dis-moi, jeune femme, autour de ta demeure
N'entends-tu pas de voix qui pleure ?
Comme moi tu perdis le rire aux ailes d'or ;
Mais ton crédule espoir l'appelle-t-il encor ?
Heureuse d'espérer ! — Après un long silence,
Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élance,
Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs ;
C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table.
Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon

Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui ! c'est lui ! »
Et les tranquilles eaux du Leff... mais aujourd'hui !...
Ah ! dis-moi, jeune et douce femme,
N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme ?

V.

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas ! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute rouge et toute troublée ;
Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras ;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Eh bien ! si ma rencontre importune tes yeux,
Parle avec confiance et décide en quels lieux
Il faut pour toi que je m'exile ;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien ;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre ;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi;
Et, lorsqu'au détour d'une rue,
Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur; ne crains pas mon regard;
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement, (je t'en prie!) oh! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira ! mille accords,
Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,
Et se répandront sur ta route ;
Et mille illusions, mille prospérités,
Comme des anges purs iront à tes côtés,
Si ce jour-là le ciel m'écoute !



A PLUS D'UN.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses,
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

Obscurci longtemps par une colline,
Ton astre rayonne et prend son essor,
Hélas! dirons-nous devant l'astre d'or:
L'esprit monte au ciel et l'âme décline

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses,
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

LES CORNEMUSES.

Un pauvre Italien de Parme ou de Ravenne,
Jouant de la *piva* tristement se promène;

Or, nul pour l'écouter ne s'arrête, et l'enfant
De maison en maison toujours s'en va chantant.

Un seul, au premier bruit de l'instrument rustique,
Tressaillit (il venait celui-là d'Armorique) :

Ami, prends cet argent et sonne encore un air !
Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !

Ah ! le *corn boud* résonne au loin, l'océan fume,
Et la fille d'Arvor a passé dans la brume ;

Plus légère en passant qu'une biche aux abois,
Ou qu'une blanche fée aux clairières des bois...

Sonne encore, ô *piva*, sonne, instrument sauvage !
Une voix te répond sur un autre rivage ;

De l'est à l'occident, pays, répondez-vous,
L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux!

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse,
Là tous mes souvenirs, là toute ma tendresse;

Un jour si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,
Je dirai : levez-vous devant moi, pays d'or!

Et la rouge Sabine et l'Italie entière
Éblouiront mes yeux avides de lumière.

L'ASILE.

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.
Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
Et quand chaque matin voit tomber chaque idole!

Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire
Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
Pour oublier enfin les autres et nous-même.
O vous, frères amis, qui d'un monde hideux
Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que votre sol natal en agita ses bois,
Ah ! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,

Où le lit est meileur, et le sommeil plus long :
Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ? —
En nous-mêmes peut-être il est un sûr refuge
Où l'âme en descendant sait juger qui la juge,
Un sanctuaire calme où le doute acéré
Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :
Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,
De mets fortifiants et d'essences vitales.
Si les corps sont régis par l'éternelle loi,
Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !
Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes
Détruire une de vous, molécules vivantes ;
Ou de l'âme déserte exiler sans retour
La divine espérance et le divin amour ?

9.

LA PLAINTE DE SILVIO.

En traversant la vallée
Et les monts couverts de bois,
Une voix douce et voilée
Jusqu'à notre âme est allée.
La douce et touchante voix !

— « Entendez-vous, dit mon guide,
Le chant du pauvre Silvio?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho. »

— « A la voix qui te supplie,
Pourtant tu n'obéis pas;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras! »

Apennins.

JACQUES.

ÉPISODE.

I.

LE MARI.

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,
Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!

Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme;
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeûn.

LA FEMME.

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages.
Ah! pour nous mettre en deuil il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI.

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques,
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques!
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II.

Courage ! Encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée :
Courage, apprentis et maçons !

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur les échelles !
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :
Au pignon il faut le planter.
Les plumes au vent sur le faîte,
Voyez-vous le moineau chanter?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,
Du travail chanteront la fin;
Et vous entendrez votre éloge,
Bourgeois, si vous payez le vin.

III.

LA FEMME.

— « Sainte mère du Christ, vous êtes mon refuge,
Le matin je vous prie et le soir derechef :
Des frayeurs d'une femme, hélas! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait ! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours ?
Vierge, comme son corps rendez son âme forte ;
Dans ses hardis travaux soutenez-le toujours.

IV.

Dieu ! quelle rumeur sur la place ! —
« A l'aide, à l'aide, Limousins !
« Du foin, de la paille ! oh ! de grâce,
« Des matelas et des coussins ! » —

« Si l'un à cette pierre blanche
« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...
« Ah! tous deux font craquer la planche!
« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance
Tous restent là les bras en haut;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

— « J'ai trois enfants, Jacque, une femme! »
Jacque un instant le regarda :
« C'est vrai! » reprit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta.

V.

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon!
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie!
Les rimeurs se sont tû! l'orgue n'a point chanté!

Des amis (un surtout) pleurant sur ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur ;
Honte à qui voit le mal sans que le mal le nâvre,
Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur !



Par le clairon des vers, de beaux faits répétés
Éveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités,
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme.

AUX ENVIRONS D'ALBANO.

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,
Aviez-vous plus d'arôme aux coupes de vos fleurs?
Plus d'émail à vos pieds? Sur la verte liane
Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs?
O délices du lac d'Albane!

Calme et parfum! Et puis des couples gracieux
Qui la main dans la main, lentement, sous les chênes,
Vont chercher quelque danse aux collines prochaines.
Je passe et poliment on me sourit des yeux.
Ainsi, vers Comanâ, cheminant un dimanche,
De chaque feutre noir, de chaque coiffe blanche,
M'arrivait un bonjour, mais grave et sérieux.

Ébloui des splendeurs de cette terre épique,
A midi je m'assieds sous la chaleur du jour;
Je tourne encor les yeux vers la Sabine antique,
Puis, vaincu, je les ferme au bruit d'un chant rustique:
Un jour Milton dormant eut un baiser d'amour.

Pour les dames allant vers leur villa de marbre

Sans gloire et sans lauriers mon front ne brille pas;

Mais, filles d'Albano, sous l'ombre de cet arbre

Arrêtez, arrêtez vos pas!

Les lèvres qui chantaient ma jeune paysanne,

S'ouvrent encore et mon cœur en émane...

LES DEUX FLEURS.

A Xavier Marmier.

Écrase à tes pieds la mélancolie,
Cette fleur du nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice inondé de pluie
S'exhale en poisons et trouble Ophélie
Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

ASPIRATIONS.

Que de fois mon esprit a crié : liberté !
Quand mon cœur murmurait tout bas : autorité !

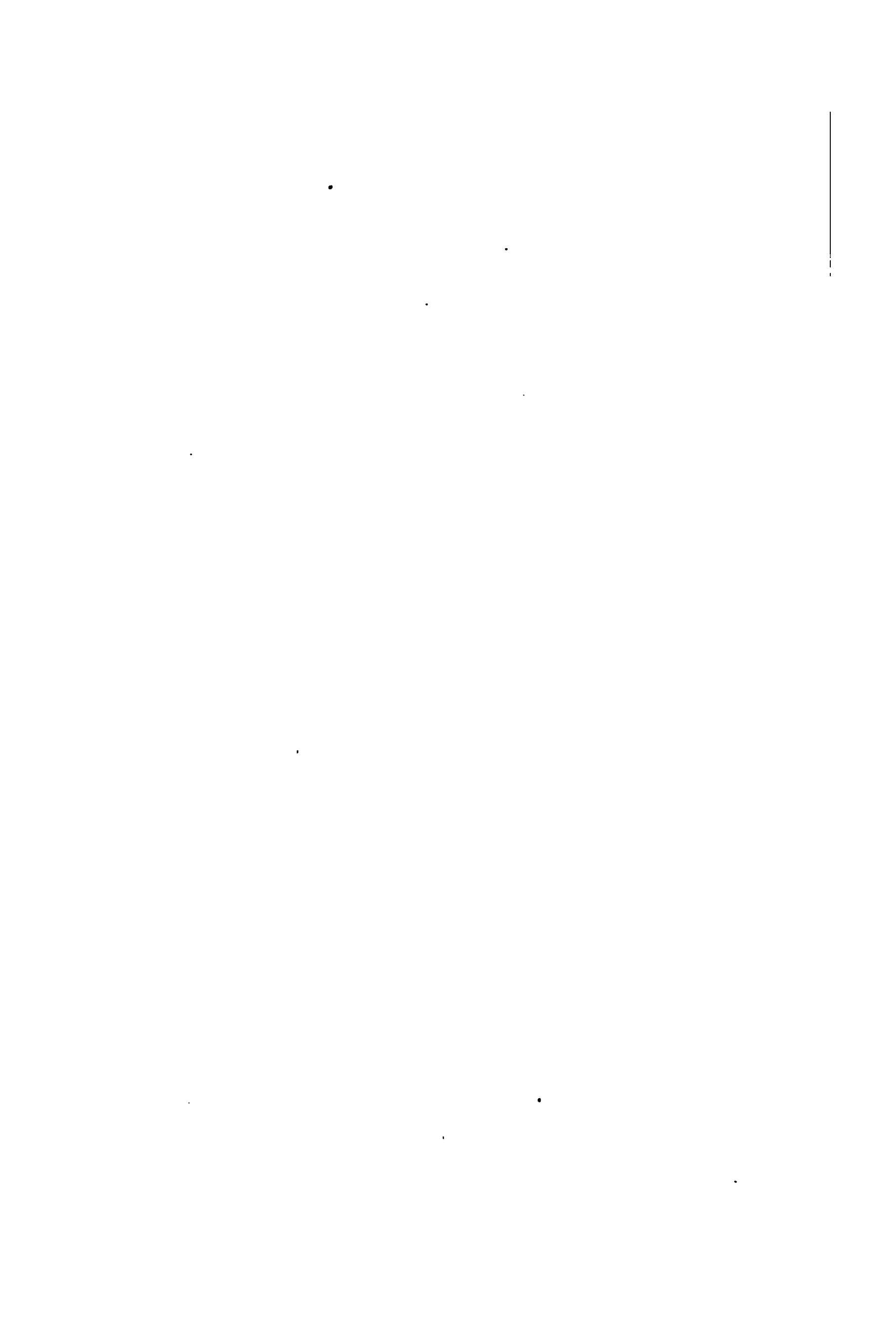
Admirons la pensée aussi libre que l'aigle,
La suprême raison qui trouve en soi sa règle,

Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits
Et qui dans son forum semble un conseil de rois;
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s'incline;
Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.
Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble Philosophie!
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles;
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins,
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.

Hélas ! il fut un temps où la terre et le ciel
Chantaient et célébraient un hymne universel,
Sur le sommet des monts, sur les eaux, dans la plaine,
Quand tout vague soupir, toute voix, toute haleine,
Étaient les mille accords de ce clavier divin
Que les anges de Dieu faisaient vibrer sans fin :
Instrument plein d'amour, concert sublime et tendre,
Que l'oreille de l'homme alors pouvait entendre ;
Car lui-même parlant un langage inspiré,
De la création menait le chœur sacré !

Rome.

❋



AUX PRÊTRES DE BRETAGNE.

Des hommes éloignés du sol de leurs ancêtres,
Par force, par devoir, ou par un vague ennui,
A vous, chefs du troupeau, nos évêques, nos prêtres,
Ces Bretons inquiets écrivent aujourd'hui.

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous, leurs guides secrets, cette lettre est pour vous;
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai? dans les bourgs et les plus humbles trèves
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien! Il faut que la terre où toute vie abonde
Reçoive et rende un jour la semence des blés,

Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai ? Dans ces classes sans nombre
Notre langage à nous ne résonne jamais ;
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
« Las ! dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais ! »

Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux *hallikè* ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.

Tzar impie et sauvage! au front de tous les Slaves
Il veut aussi poser un signe universel,
Et sa main couperait la langue des esclaves
Fidèle à l'idiome inspiré par le ciel.

Le dur niveau partout! — O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique :
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!

Par-delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur;
Le barde vénéré siége encor dans les salles,
Et des livres fervents prônent le grand Arthur!

Prêtres, je vous le dis : vous, nos maîtres, nos sages,
Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,
Vous avez aboli les antiques usages,
Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

Devant vous les lutteurs se sauvent de Cornouailles,
Vous coupez les cheveux des jeunes gens de Scaer,

Et, pasteurs des esprits, vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un breton incorrect et d'un mélange am[illegible].

Niveleurs imprudents! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donna le soin de la vivante chaîne,
Il en est temps, soudez ses mystiques anneaux;
Affermissez le roc où doit grandir le chêne;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux. —

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne-moi, Bretagne, et pardonne à mes frères
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs !

Tout amour est craintif! Puis, une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir !...
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : « *Plutôt mourir !* »

TALISMANS.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,

Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

◊

I.

Les vers comme les chants ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.
Dans ton berceau d'osier, un matin, cher enfant,
On cachera ces vers : leur pouvoir te défend;
Mais vers Clone-menâ, froid pays de ta mère,
Un jour, quand tu suivras le daim sur la bruyère,
Pense au barde breton, alors muet vieillard,
Et chante au son du cor ses vers dans le brouillard :
Les chants comme les vers ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.

II.

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens,

Ce chapelet béni par le chef des chrétiens !
Auprès de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre,
Vois, ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre :
Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,
Et, t'occupant le jour, te consolent la nuit!
L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,
Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre;
Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain
Défilé sous tes doigts entraîner un chagrin.

III.

Celui qui recevra cette feuille séchée,
De mon envoi pieux aura l'âme touchée.
A Sant Onofrio je la cueillis un soir
Sous le chêne du Tasse, ombrage calme et noir

Où jadis entouré de moines au front blême,
Lui, plus triste qu'eux tous, leur lisait son poëme :
Là vint pour s'abriter le grand infortuné
Attendant que le jour du triomphe eût sonné,
Et c'est là qu'il mourut; car nous autres poëtes,
Toujours nous demandons des couvents ou des fêtes.

◇

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

LE VIEUX COLLÉGE

A la mémoire de M. Sallentin.

Dans une ville, en Flandre, et tout près des remparts,
(Car un triple fossé l'enclot de toutes parts),
Il est dans cette ville un grand et vieux collége.
Les cours durant deux mois sont couvertes de neige;

Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, jeune et haletant sous ce ciel de fumée
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.

« Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je; acceptons les devoirs d'un autre âge;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons-nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.

Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une douce amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux. »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collége en courant je pris l'étroite rue;

Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais : en bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,

Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte; une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital.

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres;
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,

Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère;
Mais une vie, hélas! si pleine de misère,
Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités ;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait ! —
« Ah ! repris-je aussitôt, si jeunesse savait ! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout ;
Et, seul je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,

Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor,)
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne;
Mais au dedans, hélas! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,

Tout avait disparu! Dans ma chambre, ô mystère!
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire!
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs, se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
C'était là ton recours dans ta longue souffrance!

Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras !
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte ;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici !
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi ! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes !
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre ! Assez, assez de pleurs !
L'âme mûrit bien vîte à ces grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie ;

Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime
Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître:
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son sceptre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

LETTRE A LOIC.

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
    Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
    Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idyle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin ! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute à l'entour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne, et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

LE GLADIATEUR.

A Édouard Turquety.

Dans Rome capitale, impératrice et reine,
Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,
Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poètes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,

Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,

Au suprême moment levez avec noblesse,

Levez au ciel les mains.



A S. MAUTO.

(Nom italien de S. Malô.)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,

Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait ; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières ;
On avait allumé pour un saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu ;
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines !)
Éclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,

Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines :

Éclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal !
Le ciel allume seul une pareille fête
Délices de l'Arabe errant dans les déserts ;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts ;
Malô, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

L'HOTELLERIE.

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs :
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu!
Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,
Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :
Salut à la terre de feu!
Pays du Latium et d'Étrurie, adieu!

Vienne Liber, le dieu pourpré!
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi qui me rappelle aisément la Bretagne,
Sous ces vignes je chanterai :
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré!

❋

CHANT DE LEZ-BREIZ.

Traduit du *Barzaz-Breiz*, et antérieur au XVe siècle.

I.

Entre deux seigneurs, français et breton,

Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,
Que Dieu le soutienne et marche avec lui!

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,
Éveille un matin son jeune écuyer.

« — Page, éveille-toi, car le ciel est clair;
Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,
Au sang des Français je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi,
A cette rencontre irez-vous sans moi?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,

Si je revenais seul vers sa maison?

Si ton corps restait au milieu des morts,

Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

— Maître, au nom du ciel maître, parlez bas,

Et marchons tous deux à vos grands combats.

Des soldats français je n'ai nulle peur,

Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

II.

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,
Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,
Il voulut entrer et prier un peu :

« Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,
La première fois, j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :
Pourtant j'avais vu plus de vingt combats.

Combats où mon cœur fit bien son devoir,

Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocard, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment chanteront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux
Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va !
Ton rival est fort, mais je serai là »

III.

« J'aperçois Lez-Breiz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,
Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant,
Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,
Ils sont dix, et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,
Contre eux nous aurons grand' peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,
Alors sur le pré tu les compteras. »

IV.

« — Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !
— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

— Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,
Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :
De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,
Porter dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang

Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois ?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

« — Le nom de mon père, on ne le sait pas ?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras ! »

V.

« — Page, où courez-vous à travers le champ ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.
— Je cherche une source, où donc la trouver ?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur
Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !
L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres soldats sont tombés sous moi,
Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VI.

Il n'eût pas été Breton dans son cœur
Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir le chemin et le pré rougis
Sous les flots de sang des Français maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vint s'accouder,
Et se délassait à les regarder.

Pour le souvenir de ce grand combat
Ce chant fut rimé par un vieux soldat.

Que dans la Bretagne il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons,
Et semez la joie au cœur des Bretons !

SUR LES ANCIENS POETES.

A M. Antoine de Latour

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignards d'acier qu'avec grâce ils portaient;

S'il vous plaît mieux cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Savant rimeur, vous les portez encor.

VENDREDI.

Vendredi! nous entrons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde

Dansant autour du golfe bleu ;
Tout célébrait Vénus féconde ;
Et l'Amour menait, jeune dieu,
Toutes les Puissances du feu,
Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours eux-même ont eu leur sort.
Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !
Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;

Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! Sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré;
Et, doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,

Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.



HYMNE.

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité!
Le miroir symbolique où rayonne ta face,
En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté:
De ton miroir, ô Vérité,
Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait !
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
    Pêcheur mystique, il te fallait
    Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime !
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
    Pour retremper dans la pitié
    Les cœurs endurcis par le crime.

❋

LES TROIS FRÈRES.

I.

Tu reçus en naissant le don de la beauté,
Un front pur, un regard plein de sérénité
D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,
L'idéale beauté que renfermait ton âme.

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,
(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu)
Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,
Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !
Jeune ange au long profil appelé Raphaël !

II.

A celui qui dormit sur l'épaule du maître,
Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.
Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,
Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,
Et conservée aussi la plus tendre parole
De la nouvelle loi qui rapproche et console.

Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « aimez-vous, enfants, les uns les autres, »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III.

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,

Inscrivez ces trois noms : Jean , Raphaël , Virgile ,

Le disciple fervent , le peintre au pur contour ,

Le poëte inspiré qui devina l'amour.

LES DISSONANCES.

Un soleil si chaud brûla ma figure,
J'ai dû tant changer à tant voyager,
Que d'un franc Romain je me crois l'allure;
Mais un vigneron à brune encolure
Me dit en passant : bonjour, étranger !

Pétrarque à la main, (roi des élégances)
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Guîclan ! *

* Barde du ve siècle.

LA TOMBE ET LA STATUE DE MALO CORRET.

Le Premier Grenadier, l'auteur des *Origines gauloises*, est enseveli, on le sait, près d'Oberhausen; il y a quelque temps le roi Louis, fondateur du Walhalla ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et réparer le tombeau de l'illustre Malo Corret La Tour d'Auvergne.

Journaux.

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,
Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,
De la France nouvelle héroïque soldat;
A sa gauche est encor son glaive de combat,

Et le second ami toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers le tertre où Corret dort parmi les cyprès !
Voici que son cercueil s'entr'ouvre et le roi barde
Sur le guerrier breton se penche et le regarde :
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall
Le Premier-Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,
Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté ! —
Reviens, reviens, Esprit ! Aux flancs de la montagne
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,
Il apprête le bronze et, dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal ;

Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,
Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.
LIVRE D'OR A MON FOYER.

Puis, pour nos chers Bretons, dans la forme runique,
Inscris les mêmes vers en langage celtique :

KLÉZÉ DÎR ER BRÉZEL.
LEVRIG AOUR EM 'HASTEL.

❋

LA PLAINTE DU PÊCHEUR.

Fenestra vascia. — *Naples.*

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,
Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter !
Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle

Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,
O maîtresse cruelle !

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle!
La neige est blanche et froide et se laisse toucher :
Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,
Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,
O maîtresse cruelle!

LE CHEMIN NOUVEAU.

A M. Amédée Chéron,

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,
Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan;
Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule
Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

17.

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublîrez-vous le but final, le but caché ?

HYMNE.

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui, mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lys blancs du Carmel!

Mais, silence! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

L'électrum! l'électrum! fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes rapports,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie!...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme !

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, savant intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire !

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour :

Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour.



LES TROIS POÈTES.

I.

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.
    Force invisible, éther ou feu,
Ce qui donne son âme à la nature entière
L'animait; sur les monts, à l'ombre des grands bois,

Les choses l'attiraient par leurs secrètes lois ;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
    Masse, sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II.

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poëte attendait qu'enfin son astre eût lui,
Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.
Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés,
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés ;

D'en haut elles disaient : « Je crois! — J'espère ! — J'aime ! »
Le poëte écouta les trois mots à genoux :
De là viennent ses chants et mystiques et doux :
Dans ce monde terrestre il chante un divin thème.

III.

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,
Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.
Extase libre ! extase pure !
Dans la triple unité du poëte penseur,
Tout ce qui lui répond : Dieu, l'homme et la nature,
Harmonieusement retentit et murmure ;
Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.

O barde sage! extase pure!

Replié sur lui-même, il écoute enchanté

Les modulations de cette trinité.

◆

LA CHANSON DE MARIE.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne
On me l'apprit sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole
Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres mes frères
Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

LETTRE A BERTHEL.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
    Le seigle mûr de couleuvres fourmille ;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
    Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

Hélas ! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente ; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons :
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis, je porte à la main un *penn-bâz* de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres ;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres,
Eux craignent mon *penn-bâz* lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
    Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
    Errent par bande aux montagnes d'Arréz.



LE LÉZARD.

A Berthel.

Avec une jeune veuve,
Tendre encor, j'en ai la preuve,
Parlant breton et français :
En causant de mille choses,

Par la bruyère aux fleurs roses,

Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande :

Sur le sentier qui partage la lande,

Au beau soleil se chauffait un lézard;

Et dans ses tours, ses détours, le folâtre

Faisait briller son dos lisse et verdâtre

Et secouait la fourche de son dard.

Mais hélas! à notre approche,

Le petit fou vers sa roche

Fuit, et pour le rappeler,

Pour rappeler ce farouche,

Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine!
Car sur mon bras cette amoureuse Hélène
Tenait posé son bras flexible et rond;
Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout siffleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,

Ni la chaleur trop brûlante,
Ni trop maigres les buissons.

Donc croyez-moi, dans cette heureuse pose,
Sous le soleil et jusqu'à la nuit close
J'aurais sifflé fort gaîment; mais voilà,
Mes bons amis, voilà que le vicaire,
Vêtu de noir et disant son rosaire,
Pour mon malheur vient à passer par là :

« Cœurs damnés! musique infâme!
« Holà ! holà ! jeune femme,
« Si vous craignez par hasard
« Le purgatoire où l'on grille,

« Quittez ce siffleur de fille,

« Ce beau siffleur de lézard ! »

L'ALEATICO.

A Ferdinando Rosellini.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit ; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème ?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé ?

Ou, d'Homère à Milton, (grand et nouveau problème!)
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé?

Qu'elle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan!
Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs!
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs!
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté:
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char Celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze et fer; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,
Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.



LA FLEUR QUI M'EST DOUCE.

L'accord des vers et des lyres
Murmure dans son sommeil :
Il a de nobles délires,
Il rêve marbres, porphyres,
Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et, lyre lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Etrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :
Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,

Par un invisible arcane,

De toi, beau lys de Toscane,

Tout esprit s'est enivré.

Pourtant la fleur qui m'est douce

Croît sur les caps de la mer ;

Sauvage comme la mousse,

Sans l'art de l'homme elle pousse,

Libre au bord du gouffre amer.

❋

LE SEMEUR.

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.

Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,

Mais juin la retrouve à son toit fidèle :

Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi ?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour !
Comme en tous pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour.

Déjà dans Paris a germé la graine ;
Si vous y venez le cœur oppressé,

Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, Bretons, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

Fiesole.

LE LIVRE DES CONSEILS.

I.

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,
Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants
L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans!

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare

Voyageur éclairé par le signe chrétien,

Va donc sans trop attendre et sans demander rien,

Retenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse,

Un enfant, gai chevreau, courant sur la pelouse,

Et la patrie aussi, cette mère jalouse.

II.

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor,

Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or

Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai du moins, j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme bardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

III.

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout à l'entour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour !

Mille sentiers mauvais pour une bonne voie !
Et nul pour avertir celui qui se fourvoie,
En disant : c'est par là que le Seigneur t'envoie.

Pour lors, « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »
Et va par le sentier que ton cœur te montra :
Du plus fort bien souvent tout le savoir est là.

Non, non, je ne peux pas troubler tes jours de fête,
Blanchir avant le temps l'or d'une jeune tête,
Mais je dis : Sois prudent et préviens la tempête !

Une force sacrée est déposée en toi,
Ne jette pas au vent ce qu'envîrait un roi ;
Augmente ton dépôt tel qu'un chrétien sa foi,

Joyeux comme ton âge, et gai comme tes frères,
Suis d'un pas mesuré leurs courses téméraires,
A de libres élans joins des pensers austères.

Tout aux instincts naïfs, ne crains pas de savoir.
L'impassible science est pour l'homme un devoir.
En face du danger il faut périr ou voir.

IV.

La mer sous un vaisseau houlait épouvantable,
Et le patron disait, mettant la main au câble :
« Je ne pourrai jamais doubler ce banc de sable ! » —

O caps dont nous éloigne un génie irrité !
Où l'homme par trois fois dans sa vie est jeté,
Le plus noir d'entre vous a nom virilité !

Moins sauvage en Bretagne est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie,
Où sur des ossements, la nuit, hurle l'orfraie.

Sur vous se sont brisés Byron et Raphaël,
Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel,
Pascal, et tout sanglant l'audacieux Carrel.

Équinoxe de mort pour le corps et pour l'âme! —
Mais l'heureux passager, sorti sauf de la lame,
Voit le midi briller, et se sèche à sa flamme.

Il entre dans le port, plus triste, mais vainqueur;
Vainqueur de la Syrène au chant doux et moqueur,
Connaissant tous les bruits des orages du cœur.

Fraîches illusions, adieu ! La raison pâle,
Désormais conduira cet esprit ferme et mâle,
Sillonné par la bise et brûlé par le hâle.

Illusions, adieu ! mais, sauvage âpreté,
Réactions d'un cœur trop longtemps agité,
N'étouffez pas en lui l'heureuse aménité.

Aux autres il faut croire, il faut croire à soi-même ;
Pour qu'on nous aime, aimer ; aimer sans qu'on nous aime:
Amoureux par nature, amoureux par système.

S'épanouir aux vents d'amour et de beauté,
C'est recueillir en soi l'air frais de la santé :
Malheur à qui se clot dans sa félicité !

Sur la roche escarpée où ta fleur est éclose,
Homme heureux, ne sois pas tel que l'aloès rose,
Fleur amère où jamais l'abeille ne se pose.

Enfin à notre faîte, et si près de vieillir,
N'allons pas nous corrompre ou nous enorgueillir :
Chair, tu n'as qu'un moment ; esprit, tu peux faillir !

V.

Ah ! que fais-je ? Lassé d'une si longue route,
Celui que j'instruisais, à peine, hélas ! m'écoute ;
Avant d'aller plus loin, moi-même ici je doute.

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir,
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de la vie.
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie !

Je n'ai plus d'espérance, et j'ai quelques regrets
En repassant mes jours trop souvent incomplets...
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets !

Dans tes prompts jugements, ô jeunesse farouche,
Rigoriste jeunesse ! — A ce terme où je touche,
Le grand mot d'indulgence est toujours à la bouche.

L'absolu n'est qu'au ciel. Dans notre monde obscur,
Tout en cherchant le beau, n'espérons rien de pur.
Anges, Dieu vous garda pour ses palais d'azur!

Indulgence et pitié pour toutes les misères,
Dévouement entouré de bornes nécessaires ;
La science nous dit d'allier les contraires.

Le mal rôde, veillez; oui, veillez bien sur vous.
Craignez les médisants, les envieux, les fous,
Halliers où nous perdons quelque chose de nous.

Mais que votre abord franc exhale un air de fête :
Pareil aux anciens dieux dont parle le poëte,
Laissez chacun rempli d'une force secrète.

Équilibre partout, car la vie est un art.
A mon âge, on le sait, mais on le sait trop tard.
Laisserez-vous tomber ce dire d'un vieillard ?

Mon plus grand mal m'attend : alors, ange docile,
O résignation, ouvre-moi ton asile !
Avant tout, évitez le désespoir stérile.

Ce monde a ses grandeurs ; l'autre, plus vaste encor,
A l'esprit du mourant montre ses sphères d'or,
Et vers l'Immensité décide son essor.

LE BARGELLO.

A M. Emile Deschamps.

A coups redoublés le Bargello sonne,
Mon pâle voisin quitte le café;
Toujours plus bruyant le tocsin résonne,
Un autre s'en va : qu'est-il arrivé?

— « Seigneur, nous logeons dans la même auberge,
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux ?
Pour porter des morts et tenir un cierge,
Leurs doigts sont bien blancs ! Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien ;
C'est un ouvrier, le Grand-Duc peut-être ;
Sous cet habit noir chacun est chrétien. »

Florence.

HEURES DE TRÊVE.

Et de mes jours et de mes nuits
Ce rêve était le premier rêve;
Je disais : que dans mes ennuis
Dieu m'accorde au moins une trêve!

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
Pourtant ma tristesse est pareille :
Chaque jour est si tôt fini !
La nuit j'y songe et me réveille.

Un cœur sous le mal affaissé
Dans le présent ne sait plus vivre,
La dure épreuve du passé
Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,

Oh ! ne passez qu'avec lenteur,

Doux épisode de ma vie !

CHANTS ALTERNÉS.

Sans ce triste hasard, nous nous serions aimés!

A ses yeux en passant comme à demi fermés,

A sa molle pâleur, à cette douce haleine

Qui sortit de sa bouche et vint jusqu'à la mienne,

Dans un enclos voisin du grand palais Pitti
Vous, mon âme, restez quand je serai parti ;
    Du moins, qu'il reste une part de vous-même
    Sous les abris de cet enclos que j'aime !
    Errez sans fin à l'ombre des grands murs,
    Devant le grille et parmi les blés mûrs ;
    N'oubliez pas les vaches dans l'étable,
    Vous y boirez du lait chaud sur la table ;
Et parfois vous viendrez vers mon pâle horizon
Me dire ce qu'ôn fait dans la chère maison.

Globes, ciel éthéré, régions sans égales
Où plane comme un dieu l'héritier d'Occismor,
Durement retombé des sphères idéales,
        Pourra-t-il respirer encor ?

Le long du Mugnoné, de Florence à Fiesole
Je m'en vais, attachant mes yeux sur chaque saule.

Je passe le torrent, sur son lit desséché
Je m'incline, et sans voir je reste ainsi penché.

J'aspire autour de moi les parfums de la route;
Si la voix d'un oiseau sort des buissons, j'écoute.

Me voici dans Fiesole; et le soir, au retour,
Mon cœur qui se souvient s'emplit encor d'amour.

Longtemps il reviendra, dans ses jours de souffrance,
Le long du Mugnoné de Fiesole à Florence.

On revient sans ennui par un si doux chemin,
Disait le prince errant sous des berceaux de roses;
Et les choses d'hier plairont encor demain,
Si le cœur se mêle à ces choses.

J'ai dit: tu vas la voir pour la dernière fois,
Regarde bien ses traits pendant que tu les vois !
Regarde bien ses tempes florentines,
Et ses yeux bruns, et sous ses lèvres fines
Toutes ses belles dents; regarde bien encor
Ses cheveux sur ce front couleur de miel et d'or;
Surtout retiens son geste, ses manières,
Et garde en toi ses paroles dernières;

Et puis, en t'en allant, attendris ton regard
Afin qu'on se souvienne un peu de ton départ.

Quels furent les adieux du prince et de la fée ?
Elle écarta les plis de son voile d'azur ;
Et lui, comme un parfum pour son âme étouffée,
S'enivra de son souffle pur.

ACCORD.

C'est là notre destin : l'homme est, à son aurore,
Un tout harmonieux qui cependant s'ignore ;
Il suit son innocence avec sécurité,
Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté ;

Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Longtemps il erre seul : enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et ses forces trouvant leur accord à la fois,
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais quand l'épreuve est finie,
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité
Et s'il ne brise plus cette sage unité !

LE JARDIN.

A Tom. Frater, d'Édimbourg.

Devant un frais jardin, sur la porte entr'ouverte,
Une vieille disait en suivant son chemin :
« Les beaux fruits que voilà sous la tonnelle verte !
Que je voudrais sentir la fleur de ce jasmin !

Je connais un jardin, hélas! un jardin sombre,
Où, quand j'arriverai, le maître m'ouvrira;
Pour reposer mes os j'aurai ma place à l'ombre,
Peut-être à mes côtés un riche dormira. »

Or un sage lisait, assis dans sa tonnelle :
« Mère, pourquoi rester dehors à la chaleur?
Entrez dans mon jardin, le maître vous appelle,
Vous mangerez un fruit, vous prendrez une fleur. »

En Bretagne.

LA CHANSON DE L'ERMITE.

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang
Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin, sous mon chaume
    Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts :
Du chanvre et des genêts verts
    Quel arôme !

Lorsque la chaleur arrive,
    Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
    Une eau vive.

Enfin la fraîcheur retombe!
La colombe
Roucoule sur ma maison;
Moi, j'entonne une oraison:
Le jour tombe.

Ainsi je vis en ermite,
Dans mon gîte,
D'eau, de parfums, de chanson;
Et la nuit je dis ton nom,
Marguerite!

Marguerite, ô pèlerine
Blanche et fine,

En regagnant ton manoir,

Dans mon clos viens donc t'asseoir

En voisine.

LES COURANTS.

A P. L—, de Kemperlé.

Sur un tertre, aux confins du pays de Bretagne,
S'était assis un voyageur,
Observant là, pauvre songeur,
Une eau qui jaillissait de cette humble montagne.

Car, au sortir du sol et par un accident
L'eau vive s'était divisée;
Puis, selon la pente opposée,
Courait moitié vers l'est, moitié vers l'occident.

Tout chez le voyageur se change en rêverie;
Le Breton dans ce double cours
Trouvant l'image de ses jours,
Son cœur suivait les flots qui vont vers sa patrie.

Mais, sur l'autre penchant, il opposait sa main
Aux flux de cette onde égarée,

Et sur la pente préférée,

Il la forçait de prendre avec lui son chemin. —

Ainsi vers son pays, seul but qui le réclame,

Ainsi vers ses chères amours

Allaient et sans plus de détours

Tous les courants de l'onde et tous ceux de son âme.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets, lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi;

Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,

Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »

Résigné, j'attendais un des terribles coups :

« Qu'il vienne, enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe ! »

Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,

Écartait en priant le boulet et la bombe.

L'ÉLOGE DE NANTES.

A Boulay-Paty.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

◇

Nantes n'a plus au front ses parures ducales,
Mais toujours on la nomme une reine des eaux;
La Loire avec amour baigne ses larges cales
Et jusqu'à l'Océan soulève ses vaisseaux.

Lorsque les blancs sauniers, par les jours de marée,
Amènent dans son port le sel de leurs palus,
Elle écoute en rêvant cette langue sacrée,
La langue des aïeux qu'elle ne parle plus.

Puis elle se souvient de Félix, son apôtre,
Laborieux édile et pontife inspiré,

D'une main répandant l'Évangile, et de l'autre
Creusant l'immense fosse où le fleuve est entré.

O temple de Félix, opulentes murailles,
Les Normands t'ont brûlé, religieux manoir,
Sanctuaire incrusté de l'étain de Cornouailles
Si luisant que la lune en faisait son miroir!

Mais grâce, grâce enfin pour ces hordes nomades!
Quelles destructions peuvent nous effrayer,
Dans ce siècle vanté, nous témoins des noyades,
Ces hymens de la mort célébrés par Carrier! —

De la vague et du feu cité victorieuse,
Suis tes riches destins ! Les travailleurs sont rois.
A l'Inde qui t'appelle obéis, voyageuse !
Mais orne ton vaisseau du Mercure gaulois.

Ce père du Commerce inventa l'Harmonie,
Partout à la pensée ouvrant un libre essor ;
Médite l'attribut de son double génie :
De la bouche du dieu sortaient deux chaînes d'or.

◇

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

LE CATÉCHISME.

LA PAYSANNE.

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzannô, d'où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR.

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

LA PAYSANNE.

Et qu'apprend-on si loin ? — Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR.

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église !

LA PAYSANNE.

Chut ! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

LE CHANT DU CHÊNE.

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres,
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres.
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge

Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de séve et de vigueur tous deux.

J'ai vu dans la Cornouaille un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si l'âge fait tomber ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers ; puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue!
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue;
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir y chantera dans l'ombre :
« Môrgan repose ici le barde aux cheveux blonds,
« Celui-là dans son cœur il aimait les Bretons. »



L'IDÉAL.

A mon frère Edmond, en Amérique.

Tous le voyaient en rêve aux terres atlantiques,
Et, malgré les boas et les serpents ailés,
Chercheurs d'El-Dorado, les voilà tous allés
Au pays lointain des Caciques.

Là, sur un lit d'onyx et de saphirs, il dort
Le vieillard idéal couvert de poudre d'or !
Au pays lointain des Caciques
Heureux, nouveaux Jasons, ceux-là qui sont alles !
Qu'importe les boas et les serpents ailés
Si l'on suit son beau rêve aux terres atlantiques. —

Fantôme du bonheur, son ombre, son reflet,
Que vous attirez l'âme humaine !
Ah ! s'il est un bonheur pur, durable, complet,
Anges, emportez-nous vers son riche domaine !

Dieu sur tout l'univers refléta sa beauté,
Notre âme par instinct cherche la belle image,

Et, croyant la saisir, frémit de volupté :
O mers, cieux étoilés, vallons pleins de ramage,
Où l'homme bien souvent poursuit son idéal,
Jusqu'au divin auteur transmettez cet hommage!
Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal,
L'un dans l'autre absorbés comme en leur bien suprême :
Enfin, murmurent-ils, j'ai l'être sans égal!
C'est que l'objet aimé nous semble Dieu lui-même. —

Fantôme de l'amour, son ombre, son reflet,
Que vous entraînez l'âme humaine!
Anges, emportez-nous vers le brûlant domaine
Où rayonne l'amour pur, durable, complet!

Des âmes ont trouvé des ailes
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.
Elles ont vu, — l'Amour, dissipant tout brouillard,
Fervent, leur déroulait ses plaines infinies, —
Enfin elles ont vu le mystique vieillard !
O saint El-Dorado, roi des sphères bénies,
Après ta grande voix que sont nos harmonies,
Nos rubis sont les feux de ton ardent regard ?
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles,
Des âmes ont trouvé des ailes.

A LA FONTAINE DE BARANTON.

Je viens comme Merlin m'asseoir à ton perron,
Source, apaise ma soif et rafraîchis mon front.

L'Esprit intérieur qui me dictait ce livre,
Sage modérateur, me défend de poursuivre.

Dans le monde idéal j'ai cueilli tour à tour
L'âpre fruit de Science et le doux fruit d'Amour;

M'élevant sans orgueil vers le Souverain Maître,
Sur Lui, l'être complet, j'ai modelé mon être;

Dans sa triple unité Lui constamment égal,
L'homme cherchant toujours l'accord primordial :

Dans l'art, dans la nature, en moi, vivante Idée,
Avec quel saint respect mes yeux t'ont regardée !

Mon voyage est fini. Vienne à présent le sort,
Mon cœur est aussi bon, mon esprit est plus fort.

J'ai touché dans la vie à chaque point extrême,
L'Amour m'a dit enfin le secret de moi-même.

Désormais tous mes vers aux peuplades d'Arvor !
Fontaine, laisse-moi boire à ton bassin d'or !

LES TROIS DOULEURS.

Dans son jardin il prit trois fleurs,
Puis, en versant trois fois des pleurs,
Il me parla des trois douleurs.

« Ah ! criai-je, il faut que tu m'aides !
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

— Non, dit-il, apprends à souffrir ;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane ,
Et garde sa fleur diaphane ! »

FIN.

Armôr et mieux **Arvôr**, Sur-mer, ou Pays maritime : d'où Armorique.

Arrez, Montagnes bornales.

Arth-ur, Homme-ours.

Arzannô, et suivant les habitants *Harz-ann-aw*, Barrière des fleuves.

Aven, ou **Awen**, Fleuve.

Barzas-Breiz, Bardit de Bretagne.

Blaved, Eaux courantes.

Brenn, Chef : d'où *Brennus*.

Brô-haff, Pays-de-l'Été, — où fut plus tard Byzance.

Clo-harz, Clôture-bornale.

Clone-ména, Pâturage-des-montagnes.

Comana, Métairie,

Corn-boud, Cornemuse.

Côz, vieux.

Dôl-men, Table-de-pierre : — Autel druidique.

Eir-inn, Ile de l'Ouest. Erin.

El-lé, Eau sombre. — Les Gallois écrivent *El-llai*.

Hallikè, * — Cri des pâtres.
Hoel 1*, — Roi et saint de Bretagne, VI[e] siècle.
Iannic, Petit Jean.
Ior, Éternel. — Principale divinité druidique.
Kemper-el-lé, ou par abréviation **Kemper-lé**, Confluent de l'El-lé — et de l'Izôl.
Kerné, Pays des pointes, des caps. Cornouailles.
Léff, Pleurs (Rivière-des-)
Léon, *Pays de la* Légion?
Lez-Breiz, Soutien de Bretagne ; à la lettre, Hanche de Bretagne. — C'est sans doute un surnom.
Loc-Tudi, Ermitage ou chapelle de Saint-Tudi.
Lorgnèz, Lèpre. — C'est un surnom.
Merlin *, — Les Gallois disent **Meur-zèn**, Grand-homme.
Moel-lan, Terre-chauve, c'est-à-dire, déboisée.
Môr-gan, Né-de-la-mer. — Ce nom correspond à celui d'Armoricain.
Nantes, en breton, **'N-aoned**, Les rivières.
Occismor, en breton, **oc'h-ar-môr**, Vers-la-mer.
Penn-baz, Bâton-à-tête.
Plô-meur, Grande-peuplade.
Scaër. *
Scorf, Eau superflue qui sort d'un étang.
Tré ou **Trév**, Territoire d'une succursale. Trêve. Tribu.
Tréguier, c'est-à-dire, **Tré-gaer**, Belle Trève.
Vannes ou **Vennes**, en breton **Guenned**, Pays découvert ; à la lettre, Pays blanc

Voir les dictionnaires de William Price, Owen, Armstrong, Le Gonidec, et notre Dictionnaire topologique de Bretagne (*sous presse*).

TABLE

FIN DE LA TABLE.